



HAL
open science

Le Pays de Bitche, un territoire en mutation

Fabien Hein

► **To cite this version:**

Fabien Hein. Le Pays de Bitche, un territoire en mutation. Presses universitaires du Bitcherland, 2024, Fabien Hein, 979-10-415-3640-5. 10.34972/driihm-0c1118 . hal-04500258

HAL Id: hal-04500258

<https://hal.science/hal-04500258>

Submitted on 12 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le Pays de Bitche

Un territoire en mutation

Ouvrage collectif
coordonné par Fabien Hein

PRESSES
UNIVERSITAIRES
DU BITCHERLAND

AVANT PROPOS	3
INTRODUCTION	11
I. PAYSAGES	
1. Les formes agraires héritées du Moyen Âge : il y en a partout !	25
2. Cent ans de libre évolution des forêts du Pays de Bitche, dans le contexte climatique extrême du Petit Âge Glaciaire (XVII ^e -XVIII ^e siècle)	28
3. Les ruines militaires, un patrimoine entre histoire et géomorphologie	31
4. L'empreinte des camps militaires	34
5. Les étangs ont une histoire	40
6. La qualité des rivières	46
7. Les visages de l'agriculture	50
8. L'origine des paysages	53
9. La résurgence du faucon pèlerin	56
10. Le castor fait son retour dans les rivières des Vosges du Nord	62
11. Le paysage sonore	66
12. Le Platt, une langue plus vraie que nature	68
13. Le Platt comme patrimoine vivant	71
II. HÉRITAGES	
1. Le Pays de Bitche et la stratification des mémoires	79
2. Les châteaux-forts du Pays de Bitche : de la ruine au géopatrimoine	83
3. Les héritages de la Ligne Maginot	89
4. Les hydrosystèmes défensifs de la Ligne Maginot	94
5. De la ville-citadelle à la ville de garnison	98
6. Les camps de sûreté	103
7. La dissolution du 4 ^e Cuir	106
8. L'impact environnemental des activités militaires dans le camp de Bitche	109
9. La production de charbon de bois dans le Pays de Bitche	113
10. Les héritages des activités de charbonnage	116
11. La nature des sols et leurs usages. Quels impacts sur la maladie de Lyme dans le Pays de Bitche ?	120
12. La naissance des Caisses Raiffeisen dans l'Alsace-Lorraine annexée à la fin du XIX ^e siècle	123
13. L'émergence et la pérennisation des Caisses Raiffeisen	125
III. DYNAMIQUES	
1. Démographie et cadre de vie	133
2. Les dynamiques économiques du Pays de Bitche	136
3. Le départ de l'armée, quels impacts territoriaux ?	139
4. Vers une raréfaction des services publics au Pays de Bitche	143
5. Quelle voie prendre pour reconvertir une ligne ferroviaire ?	146
6. Le lent déclin des bistrot d'une ville de garnison	150
7. La boulangerie : un commerce de proximité qui fait de la résistance	154
8. Les recompositions du commerce de centre-ville à Bitche	157
9. Le tourisme militaire : une forme de reterritorialisation	162
10. Un état des lieux des théâtres au Pays de Bitche	166
11. La tour de Goetz, un patrimoine à retardement ?	168
12. Les élus du Pays de Bitche et leur corps électoral	174
RESSOURCES	179

Le Pays de Bitche

Un territoire en mutation

Ouvrage collectif
coordonné par Fabien Hein

Avant-propos

L'Observatoire Hommes-Milieus « Pays de Bitche » (OHM PdB) a été créé en mars 2015. Il est l'un des treize OHM en activité dans le monde¹. Les OHM sont regroupés sous la bannière du LabEx DRIIHM (Dispositif de Recherche Interdisciplinaire sur les Interactions Hommes-Milieus) et sont des outils créés par le CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique) et l'INEE (Institut Écologie et Environnement).

L'intention initiale de l'OHM PdB consistait à étudier le Pays de Bitche, structuré depuis plusieurs siècles par une forte présence militaire, comme un territoire soumis à de profondes mutations suite aux multiples reconfigurations des forces armées. Les années 1990 ont notamment été le théâtre d'une profonde transformation du territoire marquée par une déprise généralisée, en termes ferroviaire, industriel, agricole, démographique, hospitalière, administrative, etc.

En 1994, sous la présidence Chirac, un Livre blanc consacré à la Défense entendait profondément restructurer la stratégie militaire du pays. Il y est préconisé de professionnaliser entièrement les forces armées, de restructurer les industries d'armement et de mettre fin au service militaire obligatoire. Ces préconisations vont commencer par s'appliquer dès 1996. Dans le Pays de Bitche, cette nouvelle donne stratégique va tout d'abord se traduire par la dissolution du 4^e régiment de cuirassiers, courant 1997. En 2008, sous la présidence Sarkozy, un autre Livre blanc annonce une nouvelle restructuration de la Défense nationale qui débouche, courant 2009, sur la dissolution du 57^e régiment d'artillerie. Cette décision aura des effets particulièrement traumatiques à l'échelle du territoire. Trauma que *Le Nouvel Observateur* résumera en un titre explicite : « Au cœur de la dépression française : les sinistrés de Bitche » (31 août 2008). La colère suscitée au sein de la population par cette décision va inciter le gouvernement Fillon à compenser cette perte par l'arrivée du 16^e bataillon de chasseurs courant 2010. Cependant, au même titre que l'État s'était engagé à compenser la dissolution du 4^e régiment de cuirassiers par une montée en puissance du 57^e régiment d'artillerie qui finira par être dissolu à son tour, l'arrivée du 16^e bataillon de chasseurs se présentait comme une compensation de faible portée dans la mesure où ce régiment se composait avant tout de combattants de terrain, projetés, pour les trois quarts d'entre eux, sur différents théâtres d'opération à travers le monde (Mali, Afghanistan, Côte d'Ivoire, Liban ou Centrafrique). Par ailleurs, il s'est avéré que ses effectifs, contrairement à ceux du 57^e régiment d'artillerie, se composaient moins de militaires en charge de familles que de « célibataires géographiques ».

1. Les 13 OHM sont : Bassin Minier de Provence, Oyapock (Guyane française), Estarreja (Portugal), Tessékéré (Sénégal), Pyrénées-Haut Vicdessos, Vallée du Rhône, Littoral Méditerranéen, Nunavik (Canada), Pays de Bitche, Pima County (USA), Littoral Caraïbe (Guadeloupe), Patagonia-Bahia Exploradores (Chili) et Fessenheim.

Par ailleurs, le taux de fréquentation de Bitche–Camp ne semblait guère encourageant.

- Avant 1996 : 1 400 hommes/jour
- Après 1996 : 500 hommes/jour
- En 2009 : 150 hommes/jour
- En 2010 : 120 hommes/jour
- En 2013 : quasiment aucune activité

Cette situation n'a pas été sans effets sur les services publics (écoles notamment) et plus globalement, l'économie locale. C'est dans ce contexte qu'un autre Livre blanc portant sur la loi de programmation militaire, remis au Président Hollande fin avril 2013, envisageait 24 000 réductions de postes dans l'armée française entre 2015 et 2019. Le spectre du départ des militaires restants ressurgissait à nouveau au sein de la population. Tout comme celui de la rétrocession par l'armée d'un terrain de 3 500 hectares fortement impacté par la pollution pyrotechnique (alors même qu'un grand nombre de casernes précédemment désertées restent toujours en friches jusqu'à ce jour) tandis qu'à la même période, à l'autre bout de la ville, le collège confessionnel Saint-Augustin (30 000 m² de bâti et 14 hectares de terrain) – autre institution historique à forte charge symbolique – venait à peine de fermer ses portes (2012).

Dans un contexte social globalement morose, un fonds d'investissement chinois (Tethys Petroleum Engineering Service) fait alors irruption dans le paysage. En 2014, cette SCI (Société Civile Immobilière) rachète le collège Saint-Augustin à l'évêché de Metz avec l'intention d'en faire, selon la presse locale, un lycée d'excellence, un centre de formation pour adultes et un institut universitaire d'administration et de management. Les 3 000 élèves/étudiants allaient quant à eux être logés dans les bâtiments du 4^e régiment de cuirassiers transformés en résidence universitaire. Bitche se préparait à devenir une *Chinatown*. Place aux lampions et aux dragons. Curieusement, ni la presse, ni les élus n'avaient la moindre idée quant à la volonté chinoise de prendre pied à Bitche. La planche de salut a cependant fait long feu. En 2019, la SCI a été placée en liquidation judiciaire.

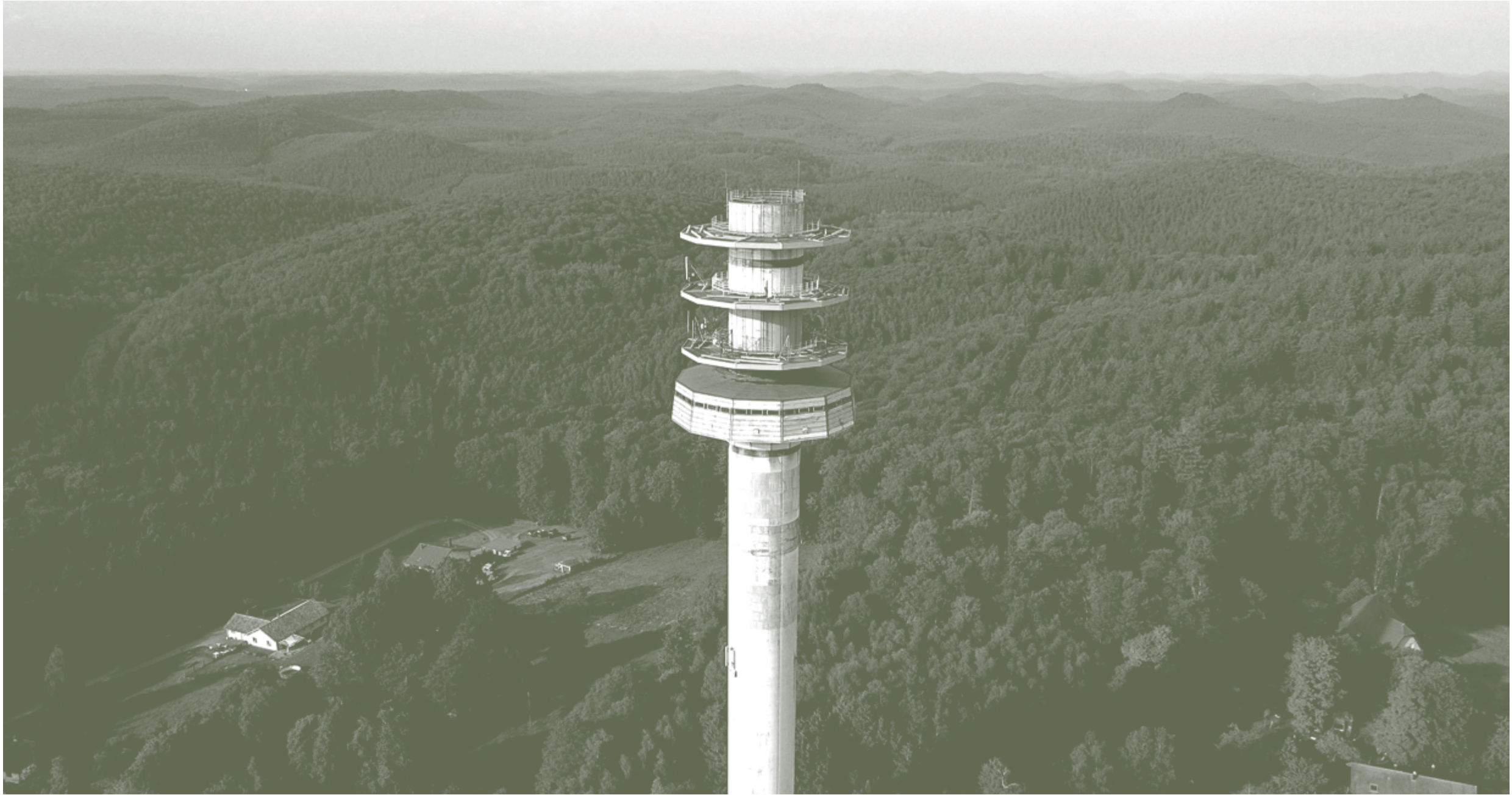
Dans l'intervalle, l'hydre du terrorisme islamiste frappait la France à deux reprises. En janvier 2015 dans les locaux de Charlie Hebdo, puis en novembre de la même année au Bataclan (qui, de manière assez ironique, s'appelait à l'origine *Le Grand Café Chinois-Théâtre Ba-ta-clan*). Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, c'est l'organisation terroriste Daech qui a permis de maintenir la présence militaire à Bitche puisqu'à partir de 2015, l'activité de Bitche–camp a retrouvé un niveau de fréquentation équivalent, voire supérieur à celui d'avant 1996.

C'est dans ce contexte particulièrement instable que l'OHM PdB s'est implanté dans le Pays de Bitche, prenant la forme d'une équipe interdisciplinaire composée d'une douzaine de chercheurs de l'université de Lorraine désireux d'étudier le territoire à l'articulation des phénomènes sociaux et écologiques et issus de divers laboratoires parmi lesquels, le 2L2S (Laboratoire Lorrain de Sciences Sociales), le LIEC (Laboratoire Interdisciplinaire des Environnements Continentaux), le CERGAPE (Centre d'Étude et de Recherche en Géographie de l'Aménagement des Paysages et de l'Environnement), le CEGIL (Centre d'Études Germaniques Interculturelles de Lorraine) et le LCPME (Laboratoire de Chimie Physique et Microbiologie pour l'Environnement). Cette équipe s'est progressivement étoffée avec l'arrivée de chercheurs de l'université de Strasbourg, de l'université de Reims Champagne–Ardenne, de l'université de Franche–Comté ou encore de l'INRAE. En parallèle, considérant les acteurs locaux en tant que membres de plein droit à nos activités sur la base du constat que les habitants connaissaient mieux le territoire que les chercheurs qui entendaient s'y intéresser, nous avons également accueilli une douzaine d'acteurs locaux fortement impliqués dans le territoire : Parc naturel des Vosges du Nord (PNRVN), Office National des Forêts (ONF), Association Mosellane d'Économie Montagnarde (AMEM), Office du Tourisme du Pays de Bitche, Commissariat à l'aménagement du Massif des Vosges (CGET), Mutualité Sociale Agricole (MSA), autorités militaires, Communauté de communes, médiathèque de Bitche, université populaire, lycée Teyssier, Artopie, etc. L'équipe de OHM PdB n'était plus seulement interdisciplinaire, elle était dès lors également plurielle.

C'est le travail des acteurs les plus impliqués dans l'OHM PdB qui se trouve présenté dans cet ouvrage.

Au fil du temps, l'OHM PdB est devenu un animateur scientifique incontournable du territoire. Les conférences–débat organisés à la médiathèque, dans des cafés, des salles communales, des espaces associatifs ou encore au lycée Teyssier ont permis d'établir des liens solides avec la population. Des recherches ont été engagées, des expérimentations ont été menées, des désirs de savoir ont pu être stimulés et des amitiés sont nées. Cet ouvrage en constitue un prolongement. On pourra évidemment déplorer des manques, des lacunes ou des imprécisions. Dans l'esprit qui nous anime, c'est loin d'être un défaut. Au contraire, c'est une invitation à intensifier les recherches sur le Pays de Bitche et à renforcer notre équipe. En somme, ce livre est à considérer comme une étape d'un processus de connaissance auquel chacun d'entre vous est invité à participer.

Soyez les bienvenus !



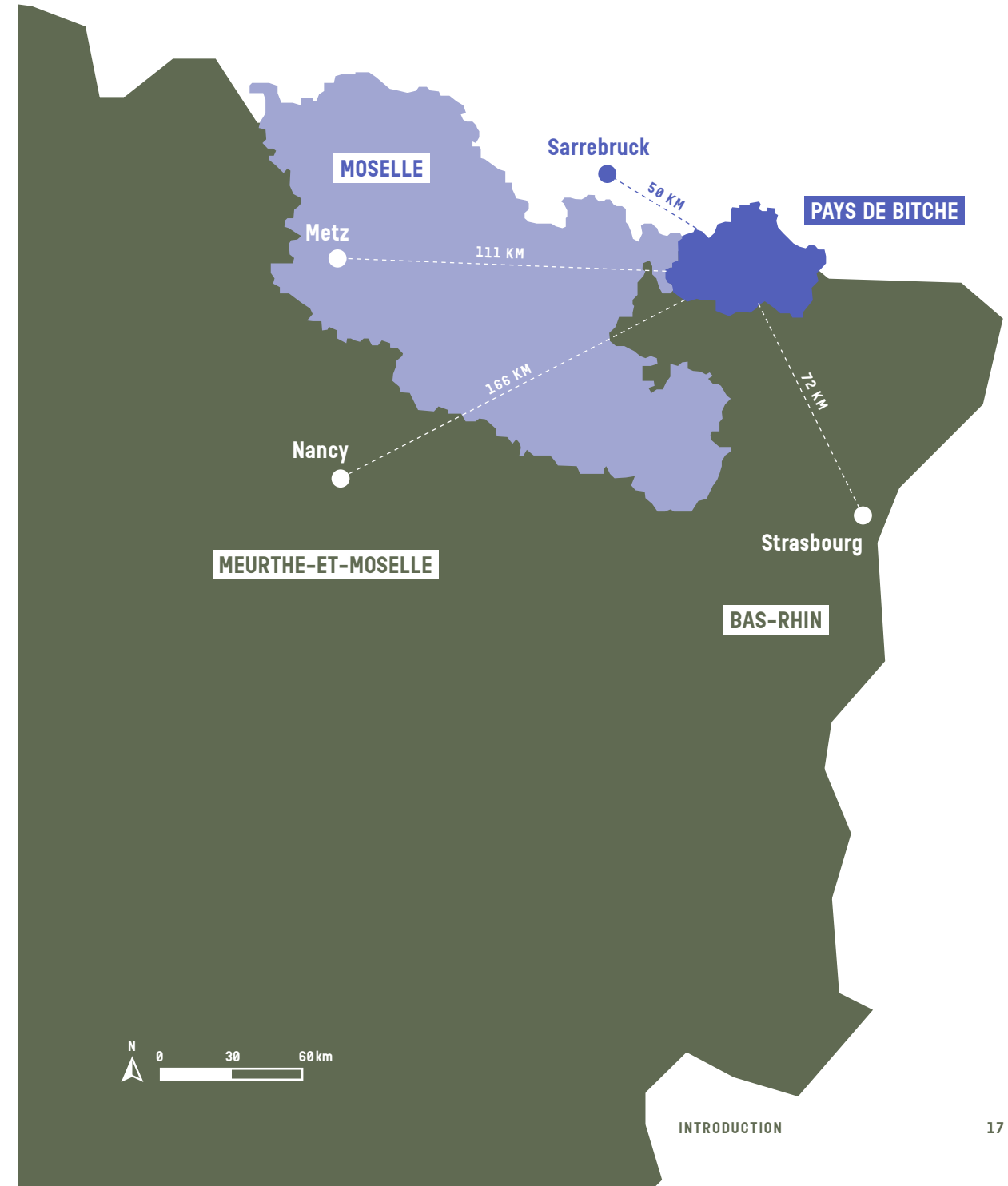
Introduction



Situé au Nord-Est du département de la Moselle, le Pays de Bitche est un espace rural frontalier bordé au Nord par la frontière allemande (Rhénanie-Palatinat) et au Sud par le département du Bas-Rhin. Le territoire compte un peu moins de 35 000 habitants pour 46 communes. Une part non négligeable de ses habitants y pratique encore le francique rhénan, communément appelé Platt. D'une surface de 615 km², le Pays de Bitche se compose d'une partie occidentale caractérisée par un plateau découvert, tandis que la partie orientale est essentiellement boisée. Il se situe en outre sur la ligne de partage des eaux entre le Rhin et la Moselle.

LUXEMBOURG

ALLEMAGNE





Historiquement, le territoire est polarisé par une ville moyenne (Bitche) à forte tradition militaire depuis la seconde moitié du XV^e siècle. Cette présence militaire séculaire a profondément marqué de son empreinte le paysage et la biodiversité, de même que le tissu économique local, l'organisation des services publics, l'action politique, l'aménagement du territoire, les pratiques culturelles, les modalités de circulation et les mentalités. Toutefois, le rythme des restructurations de la Défense sur fond de crise économique et d'incessantes réformes administratives semble avoir profondément affecté les équilibres historiques du Pays de Bitche depuis les années 1990. De fait, le Pays de Bitche apparaît comme un territoire en mutation.

Vouloir saisir les mutations d'un territoire nécessite de prêter attention aux différentes temporalités d'un lieu : ce qu'il a été, ce qui le façonne et ce qu'il est en train de devenir. C'est ainsi que cet ouvrage est organisé en trois grandes séquences considérant les paysages (historiques, géographiques, biologiques, politiques et sociaux) comme autant d'héritages façonnant, peu ou prou, les dynamiques contemporaines. Ces trois séquences sont elles-mêmes abordées au prisme des regards disciplinaires complémentaires relevant des sciences de la nature, des sciences de la Terre et des sciences humaines.

Cette approche tente, très modestement, d'analyser les héritages et les dynamiques du Pays de Bitche comme autant d'éléments d'un paysage en mutation. Si l'empreinte militaire y est prépondérante, on trouvera également évoqués quantité d'autres dimensions portant sur le renouveau des boulangeries, le lent déclin des bistrotts, la persistance du Platt à travers la production théâtrale ou encore, de manière assez spectaculaire, l'attachement à certains lieux emblématiques du Pays de Bitche, telle la Tour de Goetzenbruck, que certains habitants n'hésitent pas à faire tatouer sur leur peau témoignant d'une revalorisation des références culturelles et paysagères locales. Certaines pratiques sociales et économiques telles les caisses Raiffeisen, ces caisses autogérées d'épargne et de prêt permettant aux paysans et aux artisans du Pays de Bitche de s'affranchir des pratiques usurières vers la fin du XIX^e siècle ont été reléguées aux oubliettes, mais il n'est pas interdit de penser que la fragilité des institutions bancaires et financières conduise à les réactiver.

Si l'empreinte humaine apparaît déterminante pour comprendre les mutations d'un territoire, la dimension interdisciplinaire de l'OHM « Pays de Bitche » présente l'immense avantage d'élargir cette lecture anthropique à partir d'héritages laissés dans les sols, dans les rivières, dans les étangs, dans les forêts, dans les prairies ou encore auprès de la faune sauvage. Les pollens et les charbons captifs des tourbières sont des indicateurs de premier ordre pour comprendre le climat et les activités humaines du passé.

Chaque analyse, segment par segment, renseigne sur un état du territoire et des pratiques relatives à un moment donné. De même, la réapparition du castor dans les rivières est un révélateur de l'état des rivières. Le retour du faucon pèlerin témoigne de l'usage de certains pesticides dans le monde agricole. La forte présence de tiques dans certaines zones nous alerte quant aux pratiques agricoles et forestières.

En dernière analyse, les résultats de la recherche contributive figurant dans cet ouvrage sont à considérer comme une expérimentation caractérisée par la curiosité, l'inventivité et la créativité, ce qui signifie qu'elle pourra être complétée à la lumière d'autres paramètres, d'autres données, d'autres interprétations afin de gagner en richesse et en profondeur des savoirs. Le principe général d'une recherche contributive tient aux multiples potentialités qui peuvent en émerger. Il présuppose que le monde est inachevé et qu'il convient de le faire advenir, ce qui rend la production de savoirs (manuels et intellectuels) d'autant plus déterminante. Il importe en effet de relocaliser les savoirs à l'échelle des territoires. D'encourager la création de passerelles entre chercheurs et habitants pour produire à la fois des savoirs et dans un même geste, produire un territoire cohérent, soutenable, solvable, convivial et désirable à la hauteur des enjeux contemporains et des spécificités locales.



I. Paysages



Depuis une vingtaine d'année, nous avons parcouru l'Alsace à la recherche de ces petites formes qui parsèment le paysage: des tas de pierre (murger), des talus qui barrent un versant (rideau de culture), des champs bombés. La plupart des passants n'y prêtent pas attention. Nous-mêmes, sommes passés à côté d'un grand nombre de formes... sans les voir. C'est le premier objectif de cet article : initier le promeneur curieux.

Grace aux apports de la technologie LiDAR (un laser aéroporté), nous avons considérablement progressé dans l'inventaire et la cartographie de ces formes, au point que nous détectons des objets qu'il est difficile de voir à l'œil nu. L'objectif scientifique, derrière ces études, consiste à retracer l'histoire et la dynamique de nos paysages. La cartographie précise de ces formes nous apprend déjà beaucoup puisqu'une grande partie d'entre elles sont préservées sous des forêts ou sous des prairies. Or, la plupart de ces formes témoignent de la présence passée de champs cultivés. Les murgers sont le résultat de l'enlèvement des pierres rejetées en bord de champ pour faciliter le labour. Les rideaux de culture sont le fruit de l'érosion de la terre des champs cultivés stoppée par des haies qui délimitent les parcelles. Les champs bombés sont formés par le passage répété et circulaire de la charrue autour d'un même champ.

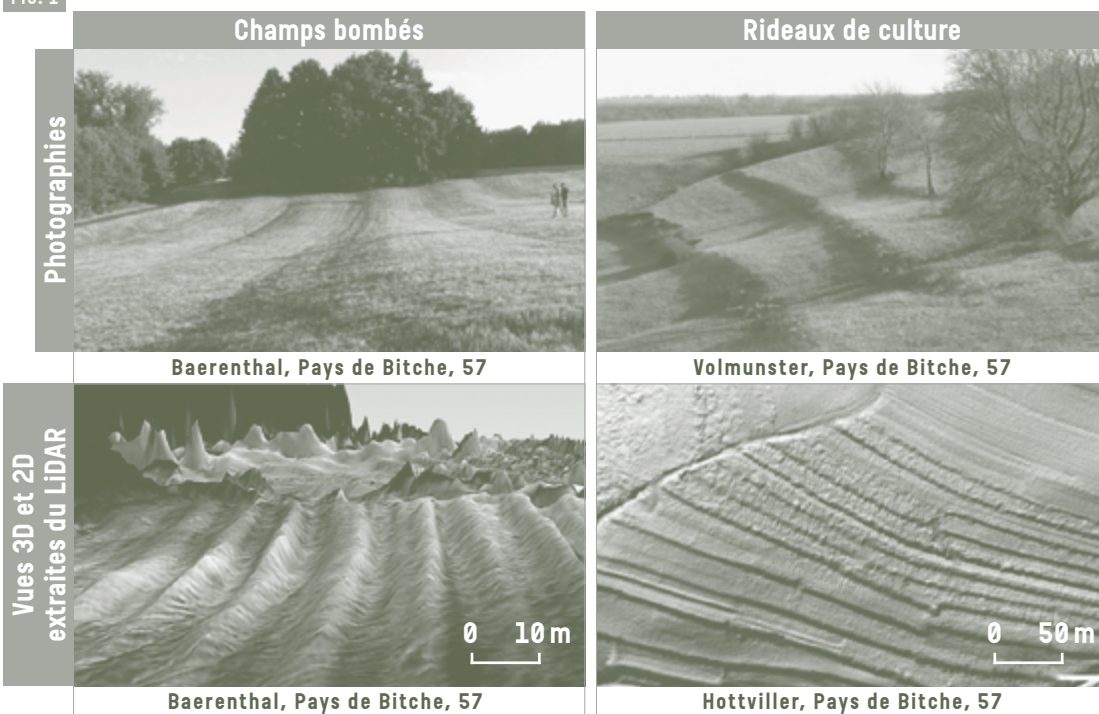
Lorsque la cartographie ne suffit plus, nous prélevons dans ces champs, talus, pierriers, des archives naturelles. Ce sont des sols ou des sédiments, enfouis ou fonctionnels qui contiennent de la matière organique et parfois des charbons de bois. En étudiant ce matériel, nous pouvons reconstruire l'histoire de la végétation et l'histoire de ces formes.

En 2018, dans le cadre de l'Observatoire Homme-Milieus nous avons commencé à explorer le Pays de Bitche, qui nous était jusque-là inconnu, à la recherche de ces formes avec, en toile de fond, la question de la déprise agraire qui touche surtout le pays découvert mais aussi le pays couvert. La première étape a consisté à parcourir le Pays de Bitche de long en large pour vérifier à quel type de formes nous avions affaire. Rapidement, murger, rideaux, champs bombés, terrasses agricoles ont été repérés et nous avons proposé un premier inventaire qualitatif non exhaustif. Les rideaux de culture et les champs bombés sont les formes les plus courantes. Les systèmes de rideaux sont parfois complétés par des tas d'épierrement (murgers). Les vides s'expliquent par l'absence de prospection (camp de Bitche) ou par l'absence assez exceptionnelle de formes sur un large secteur autour de Sturzelbronn (Nord-Est). Ceci est sans doute la

marque d'une très ancienne forêt parsemée en revanche par de nombreux indices de charbonnage (production de charbon par la combustion de meules).

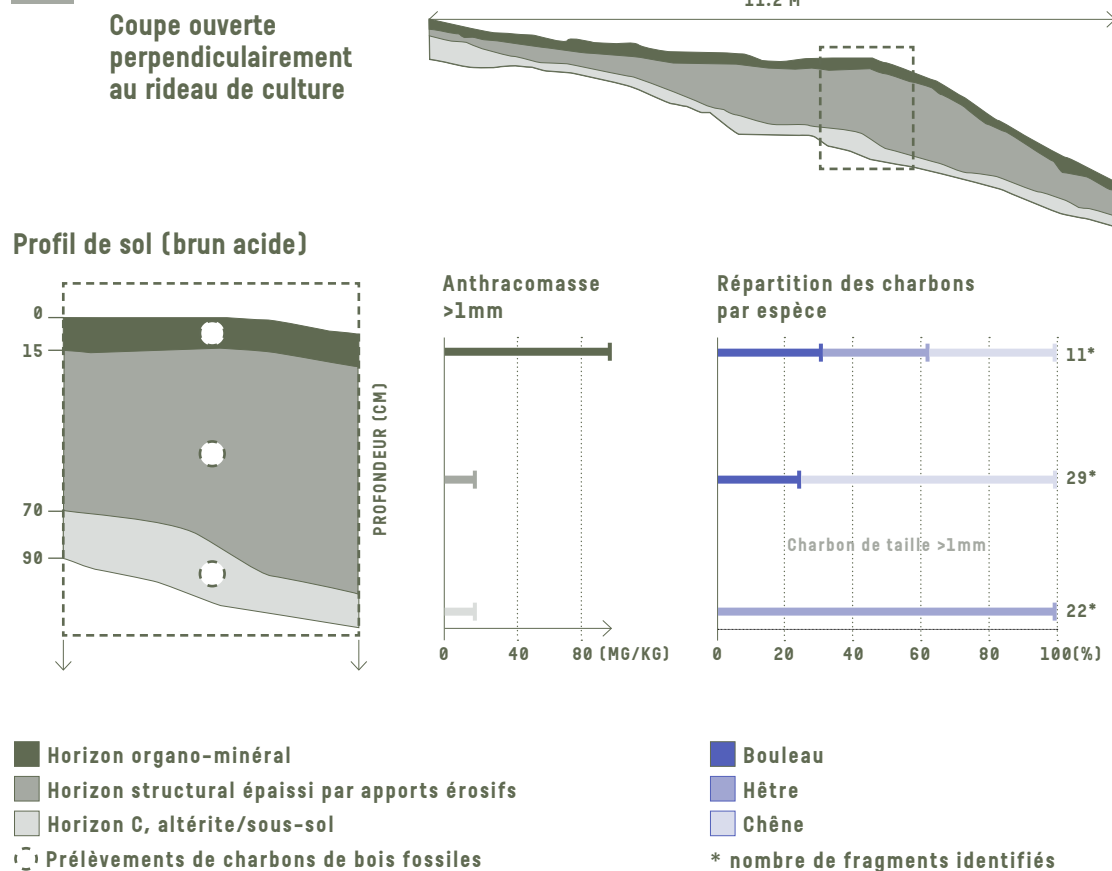
Dans un second temps, grâce à l'apport d'un survol LiDAR nous avons proposé dans un trapèze couvrant le Sud et l'Est du Pays de Bitche une cartographie exhaustive des formes. Les champs bombés très présents aussi bien en fond de vallée (à Philippsbourg par exemple), sur les versants (à Baerenthal), que sur les plateaux (à Enchenberg), ont fait l'objet d'une attention particulière. Les rideaux de culture sont très présents dans la partie centrale du Pays de Bitche. Les vallées encaissées de ce secteur ont été mises en culture, au Moyen Âge jusqu'à récemment. Rapidement il a fallu trouver des solutions pour lutter contre les problèmes d'érosion. Les haies en travers de la pente permettaient d'arrêter la terre. La formation progressive de talus permet également de réduire la pente des parcelles comprises entre deux talus et facilite les travaux agricoles tout en réduisant le potentiel d'érosion. Finalement, ces versants taillés dans les grès présentent des sols pauvres et les parcelles entre les haies sont de petites tailles. Ainsi, ces systèmes de culture n'ont pas perduré avec le développement de la mécanisation et l'intensification de l'agriculture, seules leurs formes subsistent. Parfois transformés en verger en sommet de pente ils sont souvent en friche ou entièrement reconquis par la forêt dans les vallons encaissés. Par conséquent ce secteur du pays découvert... se couvre progressivement.

FIG. 1



Analyse perpendiculaire d'un rideau de culture

FIG. 2



Dans le pays couvert de nombreuses autres études paléoenvironnementales ont contribué à la reconstitution des paysages passés du Pays de Bitche. En particulier, l'abondance de tourbières facilite le travail puisqu'elles constituent d'excellents réservoirs pour les charbons et le pollen. Dans le pays découvert, en revanche, les archives sont très rares. C'est pourquoi, nous avons sélectionné deux rideaux de culture à Achen et à Obergailbach pour approfondir notre étude. La colline du Weidesheimerberg à Achen révèle un passé cultivé pour les deux derniers siècles, d'après les cartes et photos aériennes anciennes. D'ailleurs, la forêt laisse encore apparaître par endroit la structuration en haies perpendiculaires à la pente. Les charbons de bois, abondants dans ce talus (anthracomasse élevée, fig. 2) racontent également une histoire antérieure à la mise en valeur agricole avec une forêt tempérée de feuillus (principalement hêtres et chênes, fig. 2). En revanche, la colline du Mittel-bruckerwald à Obergailbach révèle une histoire forestière longue de plusieurs siècles. Le rideau étudié est uniquement le résultat d'une mise en culture au Moyen Âge d'après les datations radiocarbone effectuées sur les charbons de bois.

Les travaux que nous menons dans l'ensemble du Grand Est, en particulier en Alsace et en Lorraine confirment presque toujours que ces formes agraires sont un héritage du Moyen Âge. Alors que jusqu'alors, la reconstitution fine de l'histoire des paysages, dépendante de documents cartographiques anciens, se limitait à quelques siècles, nos travaux permettent de couvrir une bonne partie du dernier millénaire.

2. Cent ans de libre évolution des forêts du Pays de Bitche dans le contexte climatique extrême du Petit Âge Glaciaire (XVII^e-XVIII^e siècle)

Annik Schnitzler

Les forêts du Pays de Bitche occupent l'étage sub-montagnard (200-300 m) dans sa partie occidentale, et montagnard (580 m pour son point le plus haut). Elles sont naturellement dominées par la hêtraie-chênaie, sauf dans les vallons humides, où s'étendent des aulnaies marécageuses et des tourbières.

Selon les sources historiques, la forêt a connu un fort déboisement au cours du XVI^e siècle, entre autres pour l'activité verrière et l'extension des habitations. Les forêts sont aussi pâturées: en 1600, environ 30 000 chevaux, bœufs, moutons et cochons pâturaient dans les forêts sur grès. Le chêne est alors largement favorisé par rapport au hêtre. Un «procès-verbal de visitation» réalisé en 1580 par Jacquemin Cueullet, gruyer de Nancy relate «une grande contrée de bois peuplée de belles pièces de hêtre» et des «montagnes fournies de bois de chêne propres à porter glands».

Ces activités s'arrêtent brutalement avec la guerre de Trente Ans (1618-1648), qui, en Lorraine, se prolonge jusque dans les années 1660. Cette guerre, et surtout les épidémies de peste bubonique et de typhus qui l'accompagnent, provoquent la plus grande catastrophe économique et démographique de l'histoire de la Lorraine. Dès 1630, le Pays de Bitche se vide de ses habitants: plus de 80 villages sont ainsi abandonnés. En 1661, la région «n'est plus qu'un vaste désert», où on disait que «les animaux sauvages étaient plus nombreux que les hommes» selon le gouverneur de Bitche de l'époque, Henri-François de Bombelles.

Un autre événement, d'origine climatique, s'abat sur la région: le Petit Âge glaciaire, se traduisant sur toute l'Europe, en particulier au XVII^e et XVIII^e siècle, d'un climat très rigoureux, ne prenant fin qu'en 1850. Des successions d'hivers prolongés et froids, de printemps tardifs et/ou de sécheresses estivales extrêmes se prolongeant jusqu'à l'automne deviennent fréquents. Les forêts doivent s'adapter, et ce dans un contexte de libre évolution:

nous avons donc là les ingrédients nécessaires pour évaluer le degré d'adaptation des forêts aux changements climatiques. Encore faut-il qu'il y ait des écrits sur ce processus depuis longtemps disparu. C'est là qu'intervient un document d'une immense valeur, l'Atlas topographique du comté de Bitche, publié peu après la reprise des activités humaines en Lorraine, en 1758, et conservé aux Archives départementales de Moselle. Cet Atlas offre une image très précise de l'état des forêts après la mainmise du royaume de France sur le territoire lorrain. La forêt est alors considérée comme une des plus vastes de France, et la plus riche en gros arbres.

Ces forêts de l'époque occupent 40 % du comté de Bitche, qui s'étend sur 7 445 ha. Les forêts de la partie gréseuse ont entre 1 040 et 1 380 ha, contre 1 000 ha dans la partie calcaire, où se concentre la population. Les données de l'Atlas concernent la description de futaies, des vallons aux sommets. Le terme de «futaie» désigne un boisement sans précision de sa surface, dominé soit par le hêtre, soit par le chêne.

Il y a trois types de futaies:

- la futaie vieille: diamètre > 110 cm et plus; âge supposé > 200 ans; arbres sénescents.
- la futaie ancienne: diamètre: 90-110 cm; âge supposé: entre 100 et 200 ans.
- la futaie moderne: diamètre: 50-90 cm; âge supposé: 60-100 ans.



fig. 3
Carte de Cassini

L'auteur ajoute des observations sur la santé des arbres, l'importance du bois mort (et ses possibles origines), et la régénération des arbres.

Ces descriptions manquent évidemment de précisions et présentent des erreurs, notamment pour l'évaluation des âges. Un comptage des cernes effectué sur quelques très gros hêtres et chênes (sessiles et pédonculés) indique qu'il est impossible d'évaluer l'âge à partir des diamètres. Ainsi, des hêtres de diamètre 117, 99 et 95 cm ont respectivement 120, 231 et 221 ans; des chênes sessiles de 43 à 68 cm ont autour de 145 ans, et l'un d'eux, de 120 cm est âgé de plus de 400 ans!

Malgré les imprécisions des données, on peut noter que les futaies anciennes et vieilles, riches en diamètres supérieurs à un mètre, concernent 57 % du total des futaies: 30 % de ces 57 % sont des forêts riches en gros arbres et en arbres morts, ainsi qu'on peut le voir dans certains ravins actuels, qui ne sont plus exploités depuis des décennies (fig. 3).

Que s'est-il passé en 100 ans, dans un contexte climatique aussi difficile? La quantité de bois mort au sol et sur pied a beaucoup impressionné les ingénieurs en 1758. On peut lire dans l'Atlas :

*« vieille futaye sur le retour » ;
« La forêt est remplie de bois gisant, que l'abondance
ou la difficulté de transporter, fait négliger » ;
« La futaye vieille et ancienne de chêne depuis 6 à 12 pieds
de tout, est d'une belle élévation et droite,
mais déperissante, partie sèche sur pied, suite ordinaire
du ver, bien des arbres gissent. »*

En clair, les futaies vieilles et anciennes de chênes meurent en masse. L'abondance du bois mort a donc plusieurs origines : le climat ; la sénescence accélérée du chêne par la compétition avec le hêtre qui remplace le chêne dans la canopée en lui faisant de l'ombre, mais aussi le vieillissement naturel des arbres, qui ne sont plus prélevés par l'homme. Ce dernier facteur (absence de gestion forestière) peut faire rapidement monter le taux de bois mort. Les données recueillies pour la réserve intégrale d'Adelsberg/Lutzelhardt (côté Palatinat) indiquent ainsi qu'à partir de l'abandon de l'exploitation forestière, le volume de bois mort a est passé de 2,3 à 4,9 % pour des volumes de bois de 460m³/ha (2005) et 550 m³/ha, entre 2005 et 2013. Les forêts s'enrichissent alors en biodiversité pour de nombreuses espèces (insectes, champignons, oiseaux) qui dépendent des bois morts.

En revanche, les auteurs remarquent la grande résistance du hêtre aux aléas climatiques. Plusieurs raisons peuvent être avancées (génétiques notamment : le hêtre est bien adapté au climat vosgien), notamment dans les futaies vieilles et anciennes de hêtraies, sans doute proches d'une forêt naturelle, la plus résiliente face aux aléas climatiques.

En effet, ces hêtraies conservaient :

- Des arbres à gros diamètres (les gros arbres agissent comme des dissipateurs de chaleur par leur structure massive et leur pouvoir d'évapotranspiration) ;
- Des gros bois morts accumulateurs d'humidité ;
- Des sols profonds qui entretiennent une humidité constante dans les sous-bois.

En conclusion : les forêts artificielles, plantées de chênes, ont très mal résisté aux assauts du changement climatique du Petit Âge glaciaire. En revanche, les hêtraies conservées dans les parties les moins accessibles se sont montrées bien plus résilientes.

La reconquête du hêtre dans toute la forêt a malheureusement été stoppée par la reprise des activités humaines au XVIII^e siècle. De nos jours, l'artificialisation des forêts atteint un niveau très élevé (disparition des arbres de gros diamètres, moins de bois mort, plantations de conifères...). Il est à craindre que ces milieux devenus trop artificiels et fragiles ne succombent en masse aux nouveaux changements climatiques à venir.

3. Les ruines militaires, un patrimoine entre histoire & géomorphologie

Stéphane Cordier

Parmi ses multiples traits originaux, le Pays de Bitche se caractérise par la présence de ruines issues des vicissitudes de l'histoire, préservées pour la plupart dans le cadre géomorphologique des Vosges du Nord. Ce territoire constitue donc un terrain privilégié pour observer les relations paysagères entre les ruines de guerre (qu'elles soient visibles ou mémorielles) et les reliefs naturels ou artificialisés dans lesquels elles se situent.

Dans le Pays de Bitche, la préservation de ce cadre géomorphologique est d'autant plus importante que les composantes anthropiques, biogéographiques ou météorologiques associées aux combats ont disparu : désormais c'est la morphologie du lieu qui induit les enjeux de mémoire et qui focalise le récit, établissant ainsi un géosymbole. Son importance pour une population peut aller jusqu'au classement du site. Le lien entre reliefs et mémoire des conflits est bien exprimé avec les combats associés à la libération du territoire en 1944-1945 : les collines ont alors servi de point d'appui aux offensives et contre-offensives en même temps que de points d'observations stratégiques.

À cette mémoire historique s'ajoute une dimension géopatrimoniale. Les sites fortifiés (à l'instar de celui de la citadelle de Bitche) sont en même temps des géomorphosites : ces plateaux, collines, éperons, barres et tables gréseuses, ont été utilisés depuis longtemps par les sociétés humaines, notamment à des fins militaires (du Moyen Âge aux ouvrages Maginot). Cette hybridation entre reliefs et histoire fait la particularité des paysages du Pays de Bitche. Ils présentent en outre de nombreux modèles d'érosion dans les grès et conglomérats qui en font des éléments aussi pittoresques pour les visiteurs qu'intéressants pour les géomorphologues. Ces sites peuvent d'ailleurs encore être affectés par des actions érosives. Ce fait est particulièrement prégnant pour les ruines de châteaux ou dans le cas des ouvrages Maginot, mais il se retrouve aussi dans les processus d'éboulement affectant la citadelle de Bitche.



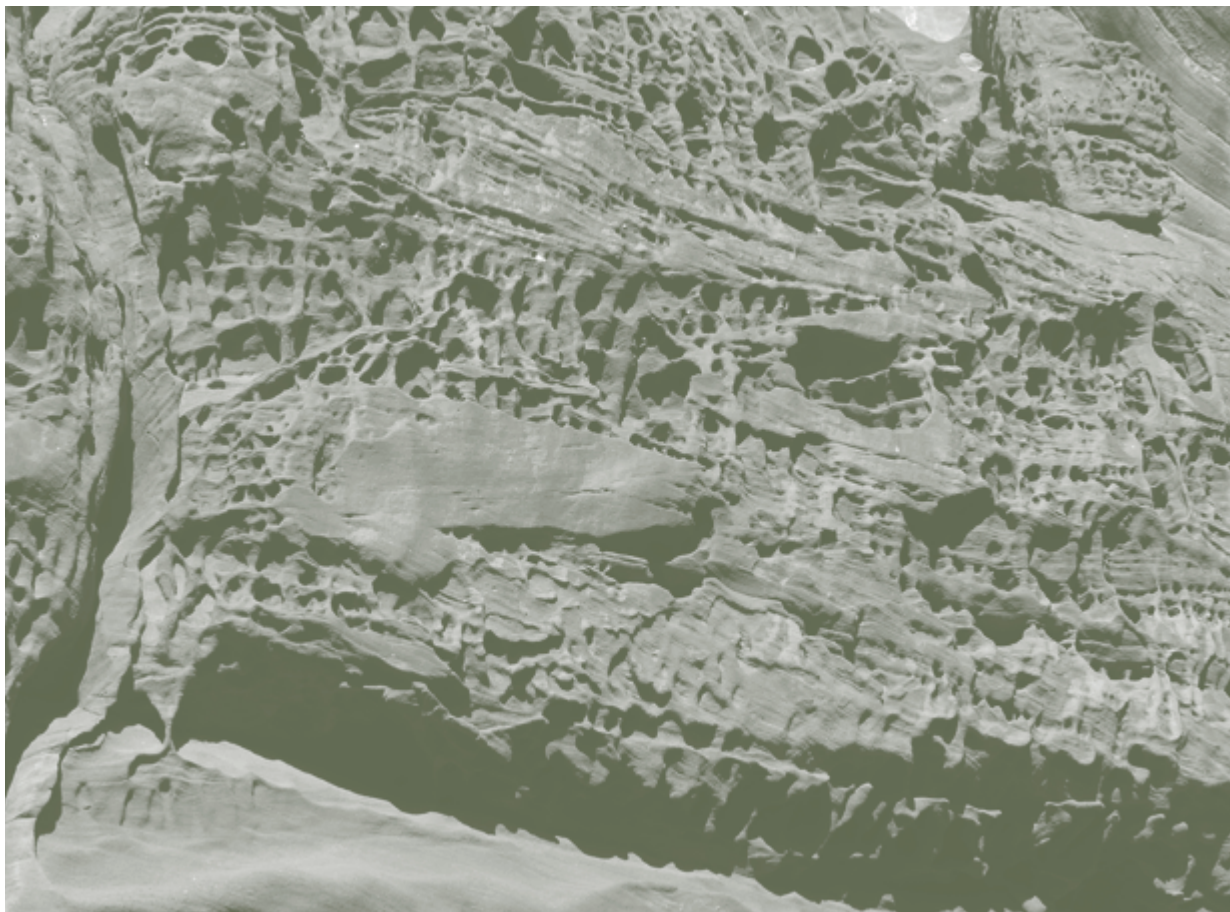
← fig. 4
Ruines du château
du Helfenstein

Aux constructions humaines affectées par ces dynamiques naturelles s'ajoutent les polémoformes, que l'on peut définir comme des formes de reliefs façonnés par les conflits. On peut tout d'abord penser aux aménagements hydrauliques (détournement de cours d'eau, réalisation d'étangs) menés dans le cadre de la Ligne Maginot et qui persistent dans le paysage plus de 70 ans après. Le recensement de ces polémoformes est loin d'être exhaustif et leur dimension paysagère est souvent masquée par le couvert forestier. Ainsi les combats de 1944 ont durablement marqué de leur empreinte le sol du Pays de Bitche, notamment dans la forêt de Lemberg. Mais l'inventaire des nombreux trous d'obus qu'ils ont causés et l'étude de leurs impacts (reliefs, biodiversité) reste à faire.

Le Pays de Bitche (comme son prolongement allemand le Däbner Felsenland) est enfin un exemple emblématique, au même titre que les châteaux cathares du Haut-Languedoc ou les tours génoises du littoral corse, d'intégration paysagère des ruines au sein des reliefs ruiniformes. Les châteaux de l'Est du territoire se mêlent ainsi aux reliefs gréseux dans lesquels ils se trouvent, et ce à plusieurs titres : tout d'abord, ils occupent des sites privilégiés et relativement constants, à savoir des petites collines détachées des éperons principaux (éperons barrés) dont elles sont généralement séparées par un col (château de Waldeck, de Wineck). Certains édifices font cependant exception, tels Schoeneck implanté sur la pente de l'éperon ; pour mémoire la citadelle de Bitche est quant à elle implantée sur une colline isolée au carrefour de plusieurs vallées. D'autre part, ces châteaux sont construits en grès, sur du grès, et parfois dans du grès (ouvrages creusés dans la roche comme au château de Falkenstein). Il en résulte qu'aux pierres taillées du Moyen Âge succèdent, dans une continuité esthétique remarquable, les modelés liés à l'érosion des grès, exprimés à l'échelle des paysages (reliefs ruiniformes) et des affleurements (microformes d'érosion en creux appelées taffonis, fig. 5, p. 34).

Cette fusion de la ruine dans le paysage contraste avec l'intégration, éminemment plus complexe, des nombreux ouvrages Maginot, monolithes de béton qui jalonnent le paysage et constituent autant d'éléments intéressants pour retrouver et questionner la diversité des interactions entre formes de reliefs et ruines de guerre.

Malgré les multiples interactions observables entre ruines de guerre et reliefs dans le Pays de Bitche, ce sont ces vestiges historiques qui sont le plus souvent valorisés. La géodiversité apparaît ainsi comme une perspective émergente pour permettre la valorisation conjointe de paysages et de sites remarquables. Le Pays de Bitche offre le territoire adéquat pour développer cette démarche, en raison de son riche patrimoine historique et naturel.



← fig. 5
Taffonis, château
du Falkenstein

4. L'empreinte des camps militaires

**Emmanuel Chiffre, Denis Mathis,
Tanguy Nierderlander & Anne Mathis**

Le périmètre militaire de Bitche est modifié au lendemain de l'Annexion de 1871. Le camp retranché de Bitche évolue sensiblement avec la reconstruction de la ville ayant eu à souffrir d'un long siège. Si la citadelle constitue encore un élément du paysage défensif, la mise en chantier d'une ville de garnison, inscrite au sein d'un nouveau territoire de défense est organisée par l'administration militaire allemande. Ce territoire inclut les villes de Pirmasens et Zweibrücken. Cette transformation du territoire de défense a comme conséquence la mise en œuvre d'un vaste camp d'entraînement sur le territoire de Bitche, Haspelschiedt et Roppersviller. Ce type d'aménagement est lié au service militaire et aux besoins d'assurer une meilleure coopération entre les unités. Ainsi, fin du XIX^e – début du XX^e siècle, l'armée allemande déploie dans l'empire de grands camps d'entraînement (camp militaire d'Oberhoffen-sur-Moder, camp militaire d'Elsenborn sur la commune de Butgenbach en Belgique, camp militaire de Stetten am Kalten Markt en Allemagne...).

Le camp de Bitche est planifié en 1900 avec le rachat de 3 285 ha de terrains sur les territoires de Bitche, de Haspelschiedt et de Roppersviller. L'aménagement est rapide, le camp est inauguré en 1903. Désormais, l'histoire du camp est liée à la ville de garnison. Installé dans la dépression ou cuvette de Bitche au sein du massif des Vosges du Nord, le camp est au cœur du territoire de défense, imposant ses servitudes au Pays de Bitche, voire au-delà.

Sa fonction et son périmètre ont connu des évolutions au fur et à mesure des dynamiques frontalières. La frontière franco-allemande rétablie en 1918 prive le camp d'une partie de ses garnisons. Cependant dès 1920, le camp fait l'objet d'une première extension par l'adjonction du camp de Ludwigswinkel au nord. L'aménagement de la Ligne Maginot sur la frontière et le repli des forces françaises de Pirmasens et du Palatinat modifient la destination du camp qui intègre des fonctions de garnison et des ouvrages fortifiés. Enfin, dans le contexte post-guerre Seconde Guerre mondiale, de restauration des armées françaises puis allemandes, de l'OTAN, post-OTAN, post-Guerre froide, le périmètre du camp fluctue, cependant la stabilité fonctionnelle du camp constitue un élément central du paysage militaire, social et environnemental au sein du Pays de Bitche.

De 1900 à 1903, la mise en chantier du camp s'organise à partir de la construction d'une voie ferrée forestière longue de 16 km reliant la gare au terrain militaire. Cette ligne doit servir au débardage des bois. Cependant, la ville accueille déjà 3 500 soldats et une centaine d'officiers dans un camp provisoire établi au sud-est de la ville. Les premières maisons d'officiers sont construites en 1901 à proximité du champ de tir. Le camp se constitue progressivement avec l'adjonction de nouveaux îlots de baraques destinées à accueillir les hommes venus s'entraîner. Les baraques sont établies le long de la route de Bitche à Sturzelbronn. Après 1919, le changement de souveraineté ne modifie pas la fonction du camp qui continue d'être aménagé. Il sert également de casernement de sûreté pour la Ligne Maginot. Les cités cadres destinées à accueillir les familles des officiers et sous-officiers sont établies à Bitche. Le camp est également doté de plusieurs ouvrages Maginot. Les forts du Grand-Hohekirkel et de l'Otterbiel constituent les deux gros ouvrages de la ligne principale de résistance. Ils sont restés fonctionnels jusqu'à la Guerre froide. Le camp abrite de nombreux vestiges de la Ligne Maginot. Ils constituent un musée à ciel ouvert de la fortification. Durant la Seconde Guerre mondiale, la citadelle sert de lieu d'internement de prisonniers allemands et le camp abrite des prisonniers de guerre français, puis russes, serbes, grecs.... Cette main d'œuvre (prisonniers russes) remet en eau l'étang d'Haspelschiedt appartenant au camp.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le camp de Bitche a été placé sous le contrôle des armées alliées, avant de revenir sous contrôle français en 1950 et c'est en 1960 qu'il redevient un camp d'entraînement de l'armée de terre. Dès décembre 1946, il est proposé d'étendre le camp de Bitche sur le territoire allemand afin de disposer d'un camp de manœuvre pour l'artillerie à longue portée. L'OTAN avait envisagé de réaménager le camp pour l'instruction des unités interalliées. Pour cela, le périmètre devait être étendu sur les communes de Sturzelbronn et Haspelschiedt. Mais un projet franco-allemand se substitua au projet de l'OTAN qui finalement se limita à sa partie allemande. Du côté français, le camp de Bitche a été agrandi de 700 ha par une pointe de terrain se situant entre la continuation de la route de Bitche-Wissembourg et la frontière. Du côté allemand, il couvrait 1 300 ha sur la commune d'Eppenbrunn jusqu'aux limites de la commune de Ludwigswinkel (Palatinat). Ainsi, le camp de Bitche atteint 5 500 ha pour une longueur d'environ 18 km et une largeur moyenne entre 6 et 8 km. Cette extension devait permettre les manœuvres et les tirs de chars. La partie du terrain d'exercice en Allemagne est destinée à la zone de bombardement.

La construction du quartier Pagézy, aujourd'hui Quartier Driant, finalise les aménagements du camp. Le casernement est établi le long de la route de Bitche à Sturzelbronn désormais dans un continuum bâti de la citadelle au camp. Ce casernement moderne abrite aujourd'hui le 16^e bataillon de chasseurs à pied traquant la continuité de la présence de l'armée à Bitche.

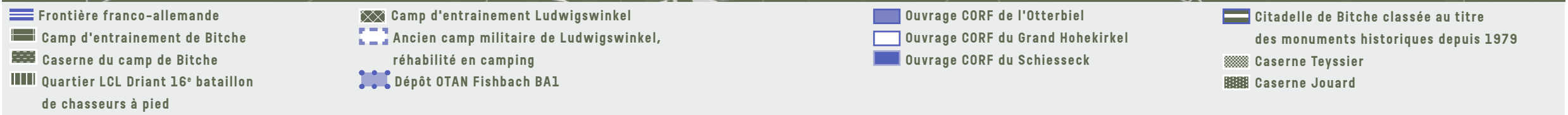
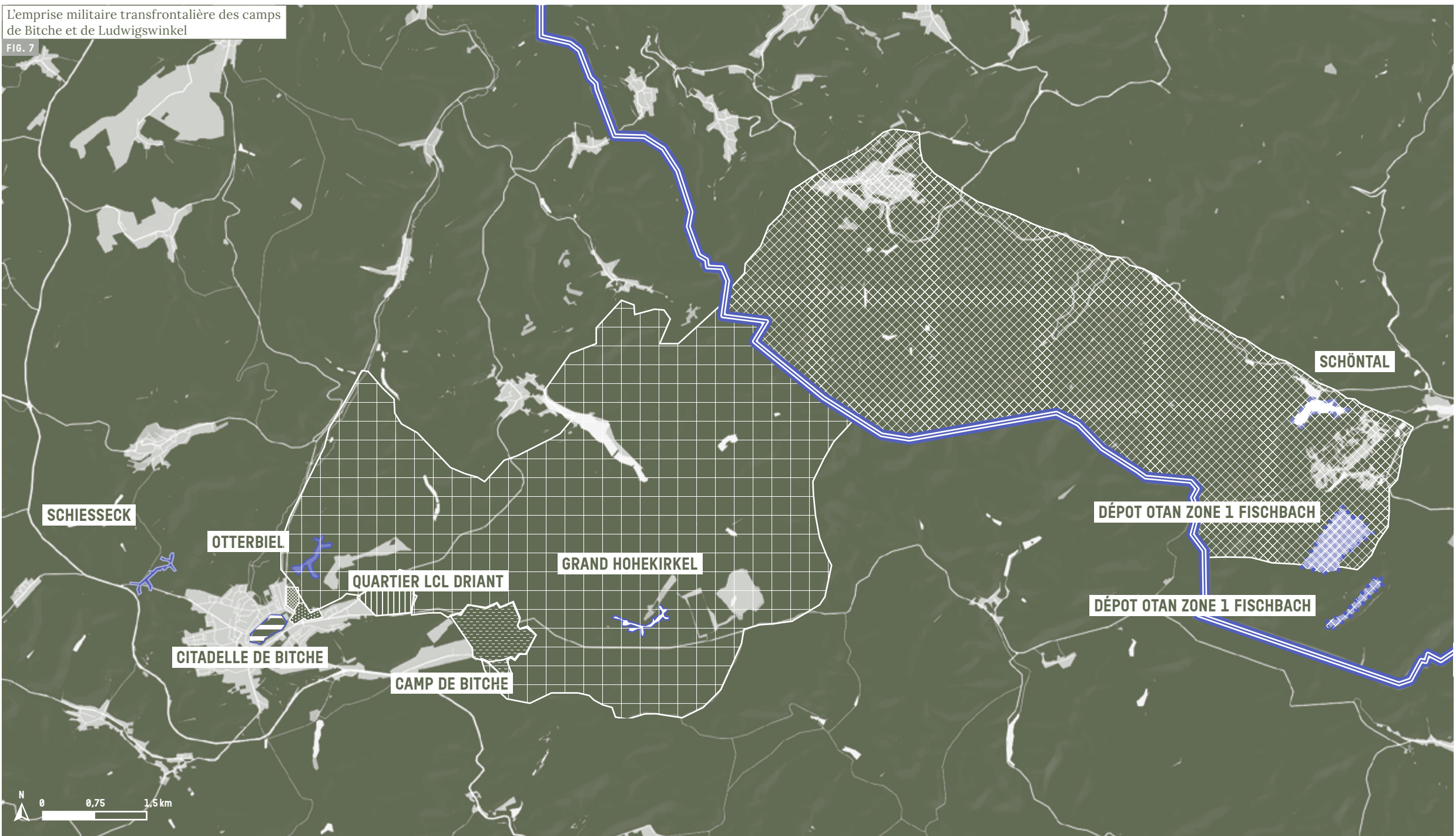
Le camp de Bitche ne constitue pas un espace figé, mais en permanente évolution, se complexifiant progressivement comme terrain de manœuvre, espace fortifié, camp de sûreté, quartier militaire. La continuité fonctionnelle de ce grand terrain de manœuvre souligne l'importance de l'empreinte militaire au sein du territoire de Bitche.

Le périmètre du camp de Bitche a évolué à plusieurs reprises notamment durant la période de l'Entre-Deux-Guerres. L'occupation de la Rhénanie à partir de novembre 1918 a conduit le commandement français à demander en 1921 la construction d'un camp d'entraînement pour les troupes françaises dans le sud du Palatinat à la frontière de la Lorraine. Construit entre 1921-1922, le Camp de Ludwigswinkel occupait 30 km² dans le prolongement de la zone d'entraînement militaire du camp de Bitche. Établi près de Fischbach, il s'étend vers l'ouest jusqu'à Eppenbrunn. Le coût financier de l'installation s'élevait à 13 millions de marks-or. Comme le camp de Bitche, il se composait d'un quartier militaire destiné à accueillir 3 600 militaires. Le camp permettait d'assurer l'entraînement pour les tirs à longue portée de l'artillerie depuis la zone française vers la zone allemande.



fig. 6
La ville de Bitche
et son camp militaire

Le casernement de baraques est établi sur la parcelle «im Schöntal» dont il doit son nom. Il se composait alors de bâtiments en pierre (hôpital, villa du commandant du camp, villa du général, villa du major de la compagnie de garde, caserne de la compagnie de garde, bâtiment des officiers, standard téléphonique). Cependant, l'essentiel des constructions était composé de bâtiments en bois (bâtiment de garde, prison, logements des officiers subalternes, logements d'officiers et 35 casernements pour les militaires du rang). Les baraques mesuraient 50 m de long et 12 m de large. De multiples bâtiments logistiques dont des écuries complétaient le camp. Du camp, il ne reste que des constructions en pierre (bâtiments de stockage, hôpital, casernes, station de pompage ou château d'eau, maisons d'officiers). Le camp disposait comme celui de Bitche de son propre chemin de fer permettant l'arrivée des troupes et des munitions. Le 30 juin 1930, les militaires français quittent le Palatinat et abandonnent le camp de Ludwigswinkel. Le camp fut transformé en camp du Service du Travail, puis en camp pré militaire de la jeunesse hitlérienne. Le quartier de l'ancien casernement est devenu un quartier résidentiel et de loisirs.



Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, ce secteur frontalier a été réaménagé par les accords militaires franco-allemands mais aussi par les installations de l'OTAN et notamment l'aménagement de grands dépôts de munitions aujourd'hui abandonnés. Il s'agit notamment du Fischbach Army, dépôt abandonné en 1993, considéré comme un élément patrimonial témoin des déploiements militaires de la Guerre froide.

La sanctuarisation partielle des espaces militarisés provoqués par les restrictions liées aux camps militaires de part et d'autre de la frontière a partiellement mis sous cloche ces territoires. La sanctuarisation militaire a limité l'emprise et les activités humaines, a fait naître un paysage particulier de forêts et de landes à callune cogéré par l'Office National des Forêts et par le Parc naturel régional des Vosges du Nord. Le déménagement partiel de l'armée notamment en Allemagne a permis de réévaluer les héritages écologiques et environnementaux et d'intégrer l'ensemble des deux territoires en Réserve de biosphère transfrontière Vosges du Nord-Pfälzerwald sous l'égide de l'UNESCO en 1998.

5. Les étangs ont une histoire

**Annik Schnitzler
& Anne-Véronique Walter-Simonnet**

Les étangs font partie, depuis un millénaire, des paysages ruraux du Pays de Bitche. Leur histoire est complexe, faite de créations et de disparitions, en fonction des usages et des conflits. Ils sont particulièrement nombreux dans les vallées gréseuses du Falkensteinerbach et du Schwarzbach. C'est aussi là que se trouvent les plus anciens étangs connus.

Le climat pluvieux du Pays de Bitche est propice à la pérennité des étangs, qui sont créés dans certains fonds de vallons où l'eau s'écoule mal en raison d'une pente faible et de dépôts épais de matériaux fins, limons et argiles, nappant des dépôts sableux en profondeur. Ces fonds de vallons sont colonisés par l'aulne glutineux et le bouleau pubescent, ou des tourbières.

Pour créer un étang, il suffit d'édifier une ou plusieurs retenues vers l'aval, ce qui coupe les écoulements de surfaces de petits ruisseaux, afin d'élever artificiellement le niveau des eaux.

L'histoire des étangs a nécessité la consultation des cartes anciennes, à partir du XVIII^e siècle, et des photos aériennes, entre 1950 et 2018, et l'aide des travaux d'historiens. Pour les étangs plus anciens, les informations sont évidemment bien plus rares.

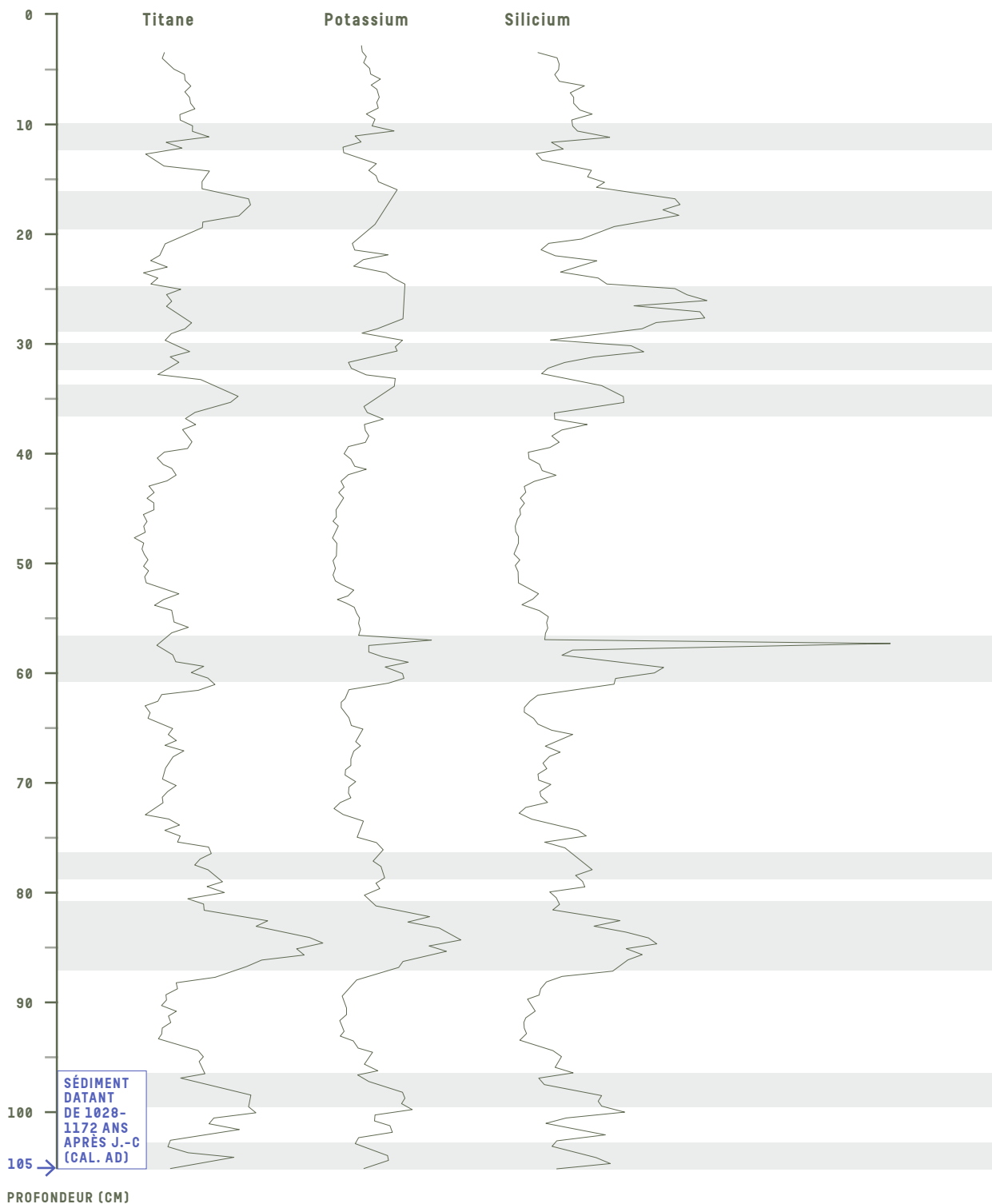
Creuser un étang a pour objet premier, au Plein Moyen Âge, l'élevage de poissons par empoissonnement d'alevins de truites, carpes et autres espèces. D'autres usages sont apparus au fil des siècles suivants, qui ont accentué la création d'étangs: utilisation d'un moulin; alimentation des fossés d'irrigation et fertilisation des terres; besoin d'eau pour les industries qui nécessitaient de l'eau (industries verrière, cristallière et papetière). Après la deuxième guerre mondiale, sont apparues les vocations récréatives: baignade, beauté du paysage, pêche de loisir.

Au total, 101 étangs ont été recensés entre le XVIII^e et le XX^e siècles, dans presque tous les vallons et vallées. Ces étangs sont (ou ont été) en général de surfaces modestes: un tiers ne dépasse pas 1 000 m². Un autre tiers occupe des surfaces un peu plus grandes. L'étang de Hanau dépasse l'hectare. Ces variations s'expliquent souvent par les caractéristiques des vallées. Ainsi, tous les étangs des vallons étroits sont de petite surface, et souvent en chapelet. Les plus grands étangs (Hanau, Liesbach, Langweiher et celui disparu de Grafenweiher entre autres) ont été créés dans des vallées larges ou à des confluences entre deux vallées.

fig. 8
Étang disparu
de Schnepfenbach







Sur les 101 étangs recensés au XVII^e siècle (donc les plus anciens), seuls vingt étangs existent encore. Nombre d'entre eux ont été asséchés avec des évolutions d'usages ou des conflits. Ainsi, l'étang Grafenweiher a disparu en raison d'un conflit d'intérêt entre les moines de Sturzelbronn et la famille de Dietrich. D'autres ont disparu pour faire des prairies. Très récemment, des étangs ont été asséchés afin d'assurer à nouveau la continuité écologique des cours d'eau.

Les étangs se transforment lentement en marécages tourbeux, puis en forêts marécageuses. Tous les degrés de fermeture du milieu peuvent s'observer dans le Pays de Bitche, ce qui en fait un laboratoire d'observation d'un grand intérêt. Ces milieux sont aussi d'une grande beauté, riches en biodiversité.

Ce retour des forêts humides et des tourbières est aussi un atout pour la région en termes de ressources en eau dans le sol notamment dans la perspective du réchauffement climatique et des sécheresses à venir. Certains étangs sont protégés, comme l'ensemble tourbeux de l'étang de Waldeck entre autres.

Une étude sédimentaire du fond d'un étang a été effectuée afin d'en retracer plus précisément l'histoire (fig. 10). L'étang de Kuhthal a été choisi car c'est un des plus anciens: il servait à alimenter une glacière du temps des moines de l'abbaye de Sturzelbronn au XII^e siècle.

Les sédiments les plus anciens tapissant le fond de cet étang sont des sables déposés après la création de l'étang. Ces sables sont recouverts par des sédiments fins dans lesquels plusieurs phases d'érosion des sols et roches du bassin versant (zones grisées) sont observées. On les reconnaît par les analyses chimiques, qui déterminent les proportions de certains éléments chimiques majoritairement présents dans les sols composant les reliefs autour de l'étang. Les causes des érosions peuvent être naturelles, ou encore liées à des activités humaines locales, notamment d'exploitation des forêts.

Le sédiment près du fond de cet étang, prélevé par carottage à 105 cm de profondeur, a été daté de 1028-1172 ans après J.-C. (cal. AD), mais les sables sur lesquels le carottier s'est arrêté sont plus anciens. Cet étang existait donc déjà à la fin du premier millénaire de notre ère, c'est-à-dire avant la construction de l'abbaye de Sturzelbronn. Cet étang a été probablement installé dans une cuvette naturelle ré-utilisée au Moyen Âge, comme cela a été le cas à Waldeck, par exemple. Des datations supplémentaires, ainsi que l'analyse des assemblages polliniques et des teneurs en charbons permettront de préciser l'âge et l'origine de ces dépôts grossiers, et de les comparer avec la chronologie obtenue suite à l'étude de l'étang de Waldeck.

Il reste encore bien des aspects à approfondir dans le Pays de Bitche, en étendant les recherches dans l'espace par l'étude des cartes anciennes, et dans le temps par la consultation d'archives antérieures au XVIII^e siècle, conservées aux archives de Nancy et le carottage d'autres étangs.

6. La qualité des rivières

Alban Cairault

Le Pays de Bitche se situe sur la ligne de partage des eaux de deux grands bassins hydrographiques qui finissent par se confondre : la Moselle pour les rivières qui coulent en direction du nord et de l'ouest et le Rhin pour celles qui coulent vers l'est. Elles ont toutes un point commun, ce sont des rivières de tête de bassin versant situées sur la partie apicale ou amont, aussi nommées ru, rigole, ravine, ruisselet, ruisseau, rivière ou torrent. Les cours d'eau qui coulent vers le Rhin sont tous des affluents de la Moder, du sud au nord : la Zinsel du Nord (l'affluent du nord à ne pas confondre avec sa sœur du sud), le Falkensteinbach, le Schwarzbach. Les chenaux qui ondulent vers la Moselle sont de l'est à l'ouest : le Schwarzenbach, la Horn, la Schwalbach, la Bickenalbe, le Gailbach, le Buttenbach (ou Muenzbach puis Petersbach), le Spielersbach, le ruisseau de Rahling et le ruisseau d'Achen. Tous ces cours d'eau devraient avoir la capacité de clapoter (comme indicateur de qualité), mais qu'en est-il en réalité ?

Répondre à cette question nécessite de définir au préalable quelques concepts. Commençons par la notion de bassin versant : le bassin versant est une entité topographique, géologique et hydrologique. En hydrologie, le bassin versant représente l'unité spatiale de référence. Il est défini comme l'étendue drainée par un cours d'eau et ses affluents convergeant vers un même exutoire et est limité par une ligne de partage des eaux. Le bassin versant d'un cours d'eau est sa zone d'alimentation en eau de surface et souterraine. Chaque bassin versant dispose d'une forme, d'une physiographie du bassin et de caractéristiques agro-pédologiques propres. Il a une double fonction :

- Assurer le transit des précipitations qui tombent en tout point du bassin versant vers les talwegs et les rivières ;
- Produire et assurer le transit des éléments particuliers (solutés, sédiments) des continents vers l'océan.



fig. 11
Rivière La Horn

En effet, « un bassin versant est quelque chose de merveilleux à prendre en compte. [...] la surface est sculptée – une sorte de ramification familiale, une charte relationnelle et une définition des lieux », miroir de l'ensemble des usages humains et de ses conséquences. Il peut être schématiquement représenté par une feuille d'arbre.

Pour porter la voix des rivières, des protocoles scientifiques sont mis en œuvre à hauteur d'une station. La qualité physico-chimique de l'eau est évaluée à partir de grilles de valeurs limites de paramètres physico-chimiques. Afin de surveiller la qualité de l'eau, les paramètres physico-chimiques doivent être testés régulièrement et comparés avec les normes. Nous pouvons diviser en plusieurs classes les paramètres, par exemple :

- Le bilan en oxygène : le taux d'oxygène présent dans le milieu mais également la demande biologique et chimique ;
- Les nutriments (composés azotés et phosphorés) : naturellement présents en faible quantité dans le milieu et, en plus forte concentration, nous les considérons comme les principaux responsables du processus d'eutrophisation. Étymologiquement, le mot eutrophisation signifie « bien nourri ». On entend par le terme eutrophisation la conséquence d'une hyperfertilisation des eaux en éléments nutritifs (phosphore et azote) dont le point ultime est la dystrophisation (déséquilibre écologique). L'eutrophisation se manifeste par une augmentation de la biomasse algale et une désoxygénation de la colonne d'eau, elle-même provoquée par minéralisation hétérotrophe de la matière organique produite ;
- Les ions (cations et anions) : une eau naturelle ne renferme que des sels minéraux dissous et dissociés en cations et anions. Les ions présents dans l'eau sont divisés en deux catégories, ceux présents naturellement dans l'eau à des concentrations stables (Na⁺, Ca²⁺, ...) et ceux provenant des activités humaines.

Les macroinvertébrés benthiques servent de bioindicateurs. Ce sont des organismes sans colonne vertébrale et visibles à l'œil nu, tels que les insectes, les mollusques, les crustacés et les vers qui habitent le fond des rivières. Comme ils sont une source de nourriture pour plusieurs espèces de poissons, d'amphibiens et d'oiseaux, ils constituent un important maillon de la chaîne alimentaire des milieux aquatiques. Ils possèdent des sensibilités

variables à différents stress comme la pollution ou la modification de l'habitat. Le diagnostic permet une appréciation globale de la qualité du cours d'eau et des effets de perturbation du milieu sur les organismes. Mais il ne permet pas de désigner la cause précise de dégradations observées.

Les diatomées sont également des bioindicateurs. Ce sont des algues monocellulaires brunes avec un squelette siliceux sous forme de frustule. Elles vivent dans les eaux douces et sont des producteurs primaires au sein de la chaîne alimentaire. L'indice associé permet une évaluation à la fois du degré de trophie et de la charge organique de l'eau.

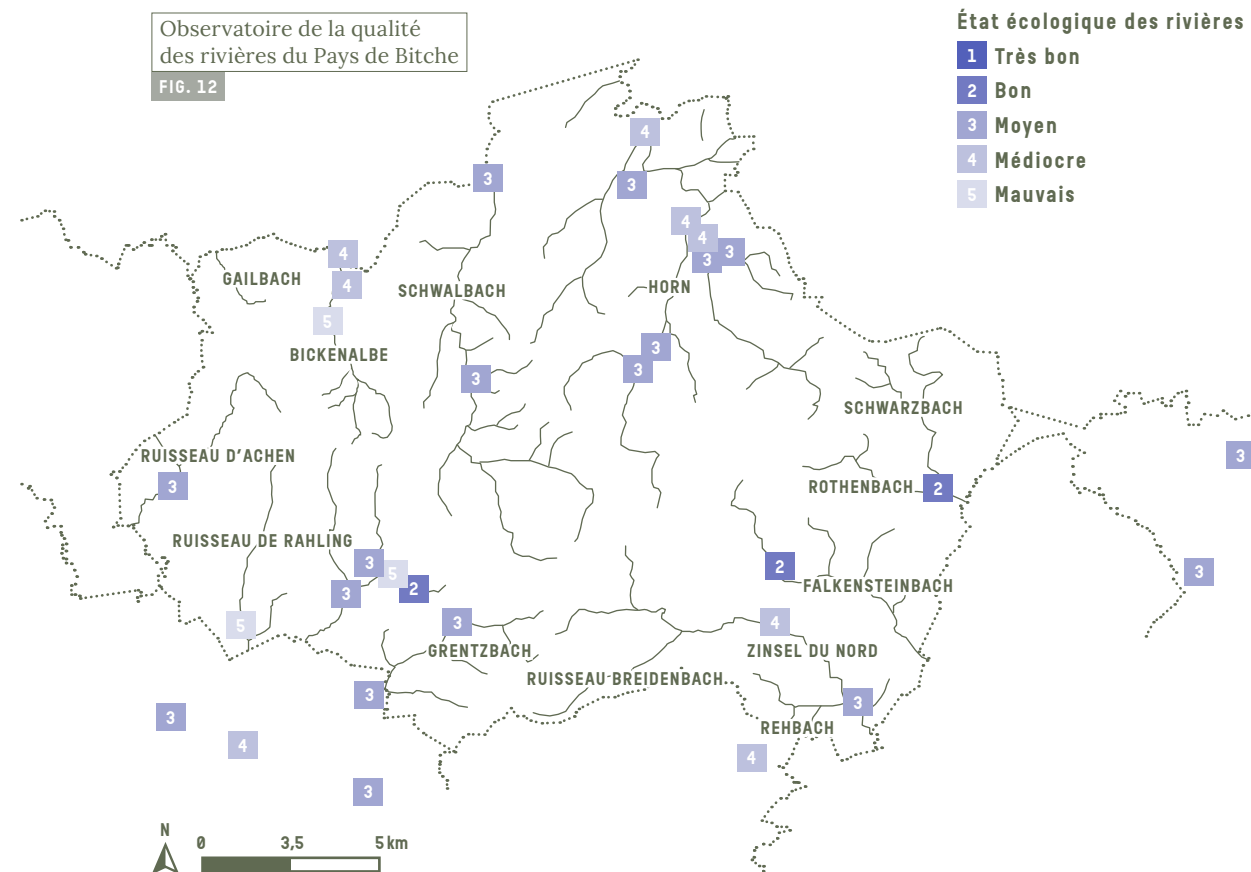
Globalement les indicateurs biologiques sont des indicateurs intégrateurs de toutes les perturbations pouvant s'exercer sur l'écosystème (hydrologiques, morphologiques, physico-chimiques, etc.) et sur un pas de temps plus large que celui du prélèvement physico-chimique.

Sur les six années d'études, seules 3 stations atteignent le bon état écologique sur le territoire du Pays de Bitche (fig. 12). Les 23 autres stations n'atteignent pas un bon état écologique. Tous indicateurs confondus, la matière organique chargée en azote et/ou en phosphore a un impact important traduisant des événements anthropiques fréquents, ponctuels ou chroniques dans l'espace et le temps.

L'eau est médiée dans les territoires par les usages, les techniques et les cultures, les activités qui en découlent ayant des impacts forts sur les milieux et la biodiversité. Il s'avère que l'eau des rivières des Vosges du Nord peut globalement être définie comme n'atteignant pas les objectifs du bon état écologique. Seul 12 % des stations étudiées atteignent le « bon état écologique » exigé par les objectifs de la Directive cadre sur l'eau (2000). Contrairement à l'argumentation soutenant que « nos instruments chiffrés, loin de nous aider à appréhender le réel, nous en éloigne », les données dont nous disposons restent un outil central pour mieux promouvoir l'articulation des cultures avec le monde environnant. Et c'est bien d'un « éveil de l'amont » dont nous avons besoin pour remédier au mauvais état écologique des rivières du Pays de Bitche.

Observatoire de la qualité des rivières du Pays de Bitche

FIG. 12



CODE STATION	NOM STATION	PHYSICO-CHIMIE « EAU »	CLASSE DIATOMÉES	CLASSE MACRO-INVERTÉBRÉS	ÉTAT ÉCOLOGIQUE
02041670	LE FALKENSTEINBACH À PHILIPPSBOURG (AMONT)	2	2	2	2
02098235	LE GRENTZBACH À SAINT-LOUIS-LES-BITCHE	3	3	3	3
02098880	LE RUISSEAU ACHEN À ACHEN	3	2	2	3
02041735	LE ROTHENBACH À STURZELBRONN (GRAFENWEIHER)	2	1	2	2
02098360	LE KAMBACH À MONTBRONN	4	4	4	4
02098382	LE BUTTENBACH À MONTBRONN (AMONT)		2		2
02098990	LE GAILBACH À OBERGAILBACH	3	2	2	3
02099580	LA HORN À BITCHE (OCHSENMUHLE)	3	4	5	5
02099595	LE SCHWARTZENBACH À HASPELSHIEDT		3	3	3
02098358	LE RUISSEAU DU MONTBRONNER MUEHLE À MONTBRONN			3	3
02099609	LA GRUNNELSBACH À LIEDERSCHIEDT		4	3	3
02100720	LE SCHWALBACH À HOTTVILLER (FERME NEUNKIRCH)	3	3	2	3
02100845	LE BICKENALBE À RIMLING	3	2	4	4
02100847	LE BICKENALBE À ERCHING (GUIDERKIRCH)		3	4	4
02100850	LE BICKENALBE À ERCHING	5	2	4	5
02041575	LA ZINSEL DU NORD À BAERENTHAL	3	3	3	3
02099582	LA HORN À BITCHE (HASSELBACH)	3			3
02100600	LA HORN À LIEDERSCHIEDT	3	4	3	4
02100830	LE SCHWALBACH À LOUZZVILLER	2	3	1	3
02100635	LE RUISSEAU DE RAHLING À RAHLING	2	1	3	3
02098410	LA ZINSEL DU NORD À BAERENTHAL (TEUFELSBRUCK)	2	5	5	5
02041575	LE SCHWARTZENBACH À LIEDERSCHIEDT	2	4	3	4
02099610	LE BREIDENBACH À LIEDERSCHIEDT	2	3	4	4
02100642	LE BREIDENBACH À WALDHOUSE	2	4	3	4
02041590	LA ZINSEL DU NORD À BAERENTHAL (TEUFELSBRUCK)	3	3	3	3
02098392	LE BUTTENBACH À MONTBRONN	3	2	2	3

→ fig. 13
Moisson

En 2020, il avait été estimé qu'environ 250 exploitations étaient réparties sur le territoire du Pays de Bitche (source : Agreste). Un chiffre en déclin depuis 2010. Cependant, ce chiffre ne donne qu'une vision lacunaire du nombre de personnes qui participent au fonctionnement quotidien ou exceptionnel des exploitations agricoles. De même, il ne rend pas compte des façons dont elles sont considérées et représentées. Seule une approche de terrain permet de saisir ce qui ne figure sur aucun registre.

La recherche conduite en 2016 et 2017 ne se prétendait pas exhaustive puisqu'elle a privilégié des méthodes dites qualitatives reposant sur des entretiens individuels et des observations sur le terrain pour saisir finement les nuances de l'agriculture. L'ensemble des exploitations qui ont été investiguées, suffisamment diversifiées, ont permis de donner une image située de ce secteur d'activité. Plusieurs domaines d'activités agricoles, appelés également segments, ont été investigués : la culture de céréales, l'élevage de bovins (dont bisons), l'élevage ou l'engraissement de lapins, de chèvres, volailles, cochons, chevaux et des animaux plus exogènes que l'on trouve dans plusieurs exploitations du Pays de Bitche (alpagas, lamas, wallabies, etc.). La recherche s'est aussi intéressée à l'horticulture, l'arboriculture fruitière, l'apiculture et la production maraîchère. L'enquête révèle que l'agriculture, lorsqu'elle est évoquée, renvoie en priorité à des exploitations agricoles de type productions céréalières ou d'élevage de bovins. Les autres activités agricoles sont souvent relayées au second plan ; considérées par toutes les personnes interrogées comme des sous-branches d'une agriculture, qui dans ces cas, « n'en est pas vraiment une ».

« Je suis surpris que vous vous intéressiez aussi à nous [horticulteurs] parce que nous, même au lycée déjà on nous faisait comprendre qu'on n'était pas des agriculteurs. C'est bien que vous alliez voir tout le monde. Il y a toujours eu des tensions même maintenant, même au lycée agricole à l'époque. On était toujours mis à l'écart. On n'est jamais vus comme des agriculteurs parce qu'on s'occupe des fleurs. On fait pas des hectares et des hectares. On n'a pas ce rapport aux animaux. Et on n'a pas le même rapport à la terre. De toute façon, on est différent. »

—
Extrait d'un entretien avec un horticulteur.

Des rapports de domination forts existent entre les différents professionnels de ce secteur qui rassemble une pluralité d'acteurs et de métiers pris dans des situations et des enjeux variés.

→ fig. 14
Bettviller depuis Guising



Surreprésentées sur le territoire, la majorité des exploitations investiguées sont des fermes d'élevage ou d'engraissement de bovins pour la production de lait ou de viande souvent combinées à la polyculture. Les races les plus présentes sont les races Prim'Holstein, charolaises et limousines suivies par les Salers, les Normandes, les Montbéliardes, les Blondes d'Aquitaine, les Vosgiennes qui relèvent davantage, pour les producteurs, d'une volonté de conservation et de démonstration d'une identité et d'un patrimoine agricoles et régionaux. Les emblématiques et estimées «écologiques» Highlands Cattle pâturent aussi dans certains fonds de vallées humides du Pays de Bitche.

Avec des modes de production plutôt extensifs, la plupart des exploitations agricoles sont dites conventionnelles, autrement dit non biologiques, mais les entretiens menés avec les agriculteurs, jeunes en particulier, témoignent d'une volonté non négligeable de la part de certains d'entre eux de se démarquer en proposant des produits d'une qualité estimée supérieure voire de luxe, des produits bruts ou transformés dits du «terroir». Des produits qu'ils considèrent et revendiquent comme étant «naturels», «sains», «locaux», «de saison», «qui ont du goût» et «fait maison» lorsqu'ils sont préparés ou cuisinés. La notion de terroir rejoint l'idée de patrimoine parce qu'elle est liée à la tradition, l'authenticité, l'histoire mais aussi la culture paysanne. Avec des dimensions identitaires, le terroir comprend également une certaine conception de la qualité, de la transmission des savoirs, de l'artisanat, du rural. Supposés restaurer le lien entre le producteur et le consommateur, ces produits issus de l'agriculture du territoire se veulent relativement accessibles en termes de prix et démocratisés parce qu'ils sont censés être populaires, «simples». Les consommateurs de ces produits étant, selon les agriculteurs, essentiellement des locaux et des habitants du département soucieux de mieux se nourrir.

Les exploitations biologiques, reconnues et certifiées comme telles par le label AB (32 exploitations en 2020) ou définies par les agriculteurs eux-mêmes comme équivalentes par rapport à leur mode de production semblent progresser même si leur présence sur le territoire du Pays de Bitche n'est pas encore massive. Il serait donc plus approprié d'avancer qu'une progression des modes de production agrobiologistes s'observe dans le Pays de Bitche. Dans les exploitations agricoles du Pays de Bitche, la «qualité bio» s'oppose «avec d'un côté les tenants d'un "bio-label" strictement délimité par des contraintes réglementaires et les partisans d'un bio souvent décrit comme une "philosophie" ou un "état d'esprit" et qui échappe dès lors durablement à toute objectivation par des critères».

« On n'a pas le label bio mais c'est tout comme. Les gens savent que chez nous, on travaille avec une terre sans traitement [chimique]. Qu'on donne des bonnes choses à manger à nos animaux. Des choses naturelles. Quand on vend sur les marchés, les gens ne nous demandent pas si on a le label ou quoi. Ils veulent savoir si c'est des produits du coin, de saison, bons et naturels. »

—
Extrait d'un entretien avec un jeune agriculteur à la tête d'une exploitation bovine, d'un élevage de volailles et d'une production maraîchère.

Dans ce milieu rural, les réseaux d'interconnaissance et le fait que «tout le monde se connaisse» apportent un gage de qualité. Cependant, ces exploitations «d'inspiration bio» sont tout de même évaluées par les critères subjectifs d'une clientèle exigeante en matière de goût et de qualité, indépendamment de leur ancienneté et de leur inscription dans le territoire.

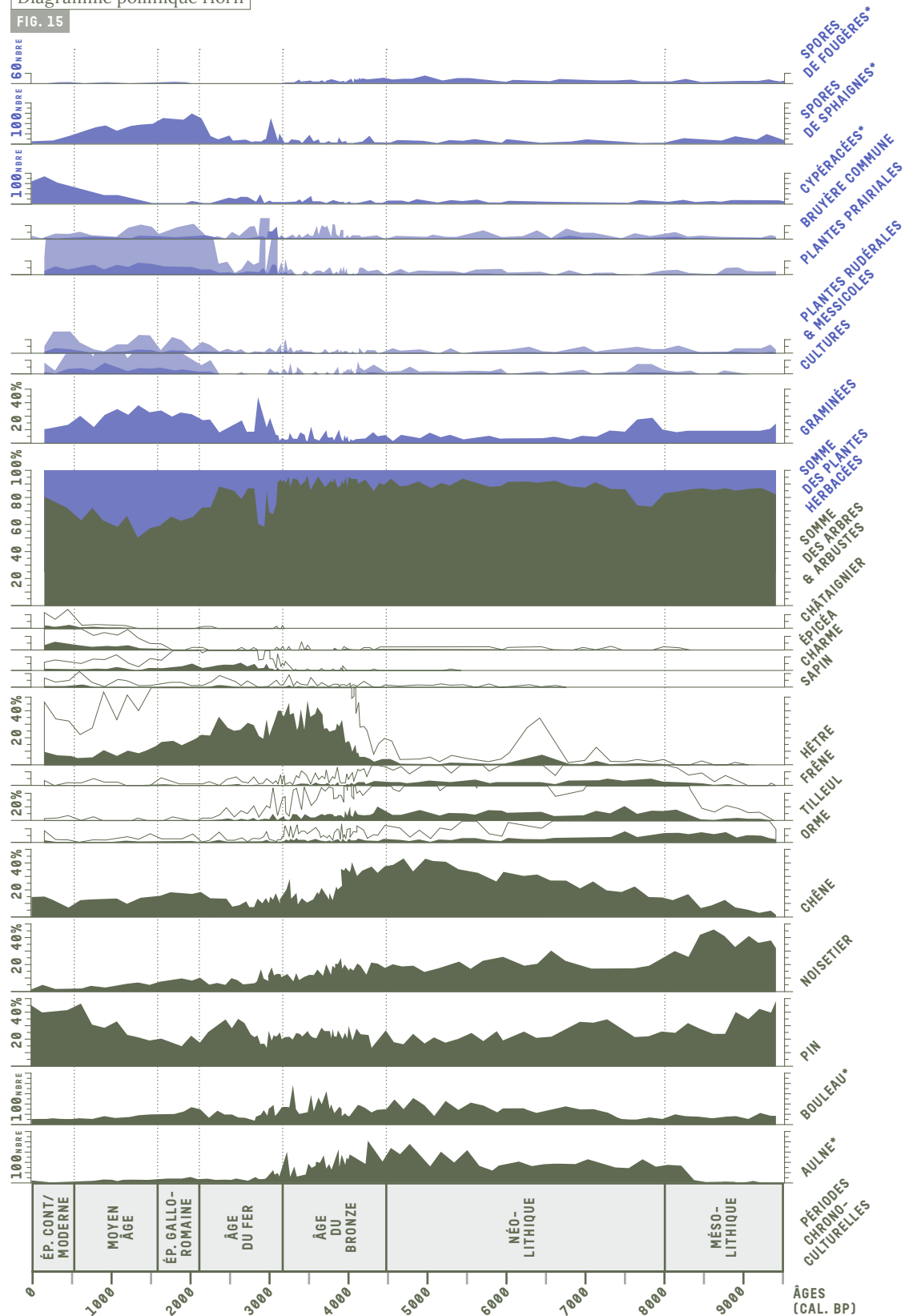
8. L'origine des paysages

**Vincent Robin, Loïc Duchamp,
Pascal Ruffaldi, Anne-Véronique
Walter-Simonnet & Annik Schnitzler**

Le Pays de Bitche, comme beaucoup d'autres territoires, fait face depuis quelques décennies à des changements socio-économiques susceptibles d'avoir des conséquences significatives et durables sur les écosystèmes. Pour appréhender au mieux ces changements, il est important d'identifier les trajectoires des écosystèmes dans le passé afin d'obtenir un socle de connaissances permettant de définir le cadre dans lequel se produisent les changements en cours et à venir. Il s'agit en particulier tant d'évaluer les liens entre le développement humain territorial et l'état des écosystèmes et de leur biodiversité. En effet, il est bien connu que l'empreinte humaine sur les systèmes écologiques en Europe a progressivement augmenté depuis, au moins, le Néolithique jusqu'à l'ère moderne. Les écosystèmes ont été impactés de façon plus ou moins directe, intense et durable, selon leur capacité de résistance et de résilience face aux changements. L'héritage de ces interactions entre environnement et société est une composante essentielle des écosystèmes actuels et futurs. Or, les connaissances sur l'histoire des écosystèmes dans le Pays de Bitche restent faibles aujourd'hui. Nos travaux visent à identifier la trajectoire d'utilisation des ressources naturelles par la population humaine locale; de même que l'émergence et l'évolution des socio-écosystèmes dans le Pays de Bitche.

Diagramme pollinique Horn

FIG. 15



Quatre tourbières de différents bassins versants du pays couvert, ont été échantillonnées par carottage afin de disposer des séquences de sédiments. Ces séquences ont ensuite fait l'objet d'analyses qualitatives et quantitatives d'un certain nombre d'indicateurs biologiques (pollens, charbon, etc.) et géochimiques (composition en éléments chimiques, etc.). Elles ont aussi fait l'objet de datations afin de déterminer le cadre chronologique des indicateurs qu'elles ont enregistré.

Les données issues des diverses analyses, une fois contextualisées dans leur cadre chronologique par des modélisations de la relation entre l'âge du sédiment et la profondeur des indicateurs, ont été ensuite confrontées les unes aux autres, dans une approche analytique dite interdisciplinaire, afin de permettre la reconstitution d'une image du passé la plus complète et précise possible.

Les principaux résultats des analyses réalisées permettent d'identifier les premiers impacts humains sur les écosystèmes à partir du Néolithique, il y a environ 8 000 ans, avec une légère ouverture des couverts forestiers (fig. 15). Ces changements environnementaux restent assez modérés et limités aux bassins versants, jusqu'à leurs intensification et généralisation à l'échelle du Pays de Bitche à partir de l'Âge du fer, au cours de l'Antiquité, et surtout du Moyen Âge, c'est-à-dire au cours des 3 000 dernières années.

Le Moyen Âge est la principale phase de développement de l'agriculture dans le territoire, en lien avec le développement des occupations humaines locales que révèlent par exemple la construction du château de Waldeck ou de l'abbaye de Sturzelbronn, il y a approximativement 800 ans. On observe alors des changements des dynamiques végétales significatifs avec notamment l'ouverture des écosystèmes forestiers par le déboisement et les incendies d'origine humaine, pour rendre les terres utilisables pour les cultures. Cette ouverture des milieux forestiers s'opère à partir des fonds de vallée, et notamment des zones tourbeuses dont on observe des changements d'états écologiques, mais aussi sur les plateaux en haut de versants. En effet, de par leur topographie, ces zones sont plus facilement cultivables que les versants, même si ceux-ci ne sont pas épargnés par les impacts humains. Il en résulte la mise en place d'une mosaïque d'états écologiques de zones humides, d'espaces cultivés ou pâturés, de zones forestières, qui traduisent un maintien assez significatif de la biodiversité à l'échelle du territoire. Pour autant, plus localement les écosystèmes sont soumis à de fortes pressions d'utilisation humaine induisant une baisse de leur résilience naturelle. La forêt ne retrouve ses valeurs d'origine qu'après la modification de l'utilisation des paysages, les politiques de protection des forêts et les plantations des époques récentes.

Par ailleurs, on note dans nos résultats la présence ancienne de l'épicéa (*Picea abies*) sur le territoire, avec des enregistrements de son pollen il y a plus de 1 500 ans, très antérieure à ce que l'on pensait jusqu'alors, et notamment bien antérieure aux grandes plantations du XIX^e siècle. C'est une découverte assez surprenante qui vient renforcer le caractère indigène de cette espèce dans le Pays de Bitche et les Vosges du Nord.

Notre étude a permis d'identifier et de contextualiser l'histoire des écosystèmes du Pays de Bitche. Il a notamment été mis en évidence une mosaïque d'états écologiques à partir du Moyen Âge. Cette mosaïque s'observe encore aujourd'hui dans le territoire, comme un héritage de l'empreinte humaine sur les écosystèmes du Pays de Bitche.

Cette mosaïque socio-écosystémique héritée constitue le cadre des changements socio-économiques et socio-environnementaux en cours dans le territoire. Ces derniers s'inscrivent donc dans la continuité d'un territoire ayant sa propre trajectoire écologique, avec des changements environnementaux assez locaux, directement liés aux activités humaines. Par conséquent, les pratiques de gestion comme, entre autres, le pastoralisme des prairies humides (programme «Le paysage a du goût» du Parc Naturel Régional des Vosges du Nord), mais aussi la mise en défens de certaines zones (Réserve naturelle des rochers et tourbières du Pays de Bitche), et, dans un autre registre, l'activité militaire, sont cohérentes avec un paysage historiquement fait d'une mosaïque écosystémique relativement hétérogène ayant des trajectoires écologiques variables à une échelle infra-territoriale.

9. La résurgence du faucon pèlerin

Loïc Duchamp & Claude Kurtz

Le Wasgau, ou pays couvert, correspond à la partie la plus accidentée et la plus orientale du Pays de Bitche. C'est dans ce secteur que l'on observe le plus de barres rocheuses ou de pitons escarpés issus de l'érosion du grès vosgien, souvent d'aspect ruiniforme, exposant parfois des falaises de plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Les plus hautes falaises s'observent la plupart du temps sur le versant orienté vers l'est ou le sud-est, c'est-à-dire les moins exposées aux vents dominants et donc aux pluies. Certaines falaises sont utilisées par de grands oiseaux rupestres pour s'y reproduire et l'oiseau nicheur régulier le plus remarquable de ce territoire est le faucon pèlerin (*Falco peregrinus*), eu égard à son statut national et international et au suivi scientifique dont il est l'objet depuis plus de 35 ans dans le Parc naturel régional des Vosges du Nord. Il s'agit d'un rapace qui recherche préférentiellement les grandes falaises facilement accessibles en plein vol, donc sans un écran végétal trop dense.

Cette espèce n'est plus aujourd'hui considérée comme menacée dans le monde ni en France. Sa survie en Europe au milieu du siècle dernier paraissait pourtant bien compromise.

Les raisons du déclin spectaculaire de l'espèce au cours du XX^e siècle, et surtout à partir des années 1950, est l'utilisation massive en agriculture d'un insecticide, le DDT, responsable de la chute spectaculaire de fécondité de l'espèce. Certaines populations régionales ont ainsi disparu. Ce fut le cas dans les Vosges du Nord où l'on ne trouvait plus, en 1972, un seul couple reproducteur. Depuis l'interdiction du DDT en Europe et la mise en protection juridique de tous les rapaces (1972 en France), les populations européennes ont recommencé à se développer. Localement, la destruction par tir et le dénichage pour la fauconnerie a été une raison supplémentaire de son déclin, sachant qu'avant sa protection le faucon pèlerin faisait partie des espèces considérées comme nuisibles. En effet, le faucon pèlerin est un oiseau très recherché en fauconnerie et ce depuis fort longtemps. C'est un chasseur dit de haut-vol qui a la réputation d'être l'oiseau le plus rapide au monde, notamment en vol en piqué où il dépasse allègrement les 300 km/h. Il est spécialisé dans la chasse des oiseaux dont il se nourrit quasi exclusivement.

fig. 16
Faucon pèlerin

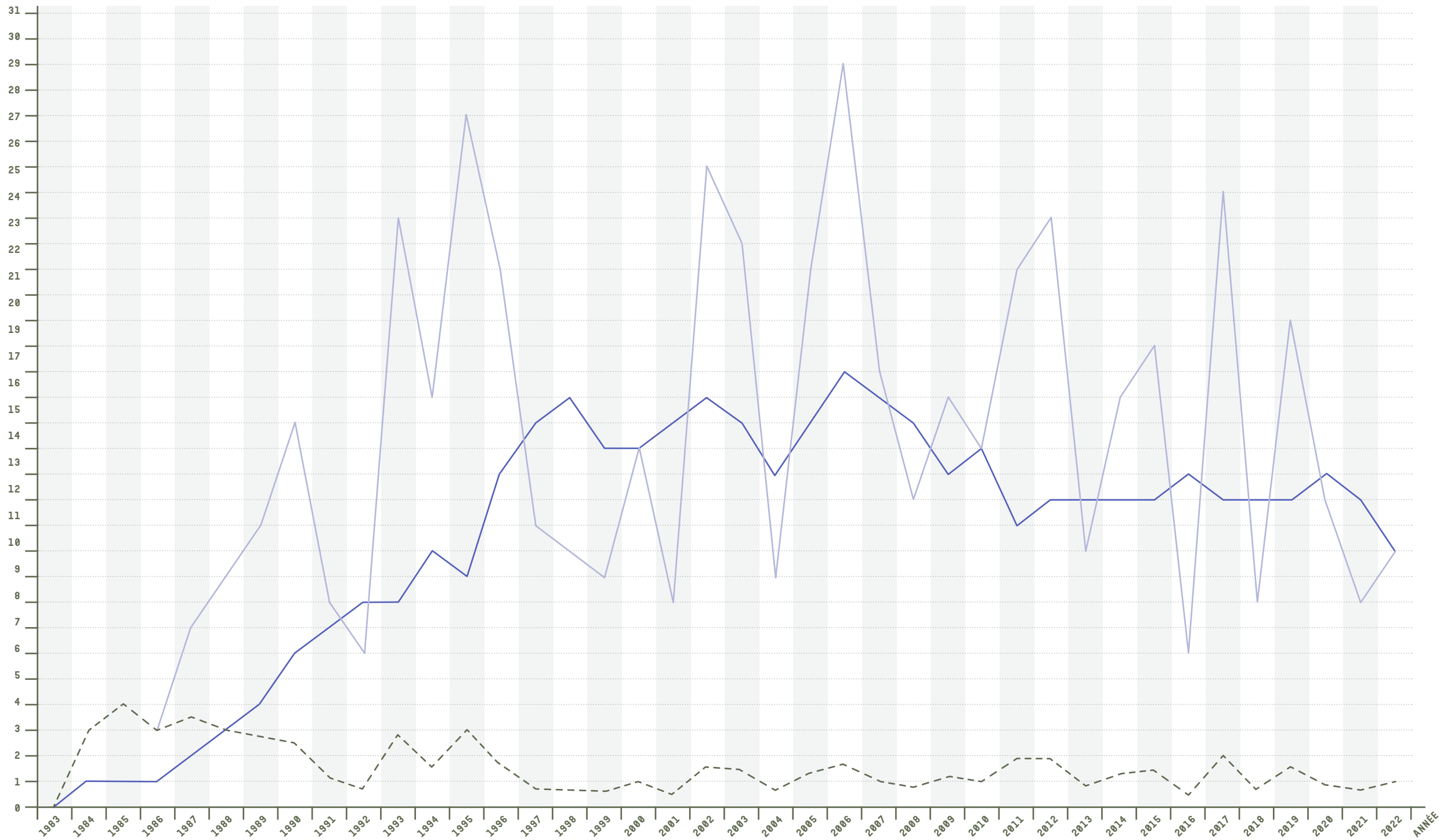


Évolution du nombre de couples de faucons pèlerins nicheurs et du nombre de jeunes à l'envol par an dans le Parc naturel régional des Vosges du Nord depuis 1983

FIG. 17

— Jeunes à l'envol
— Couples nicheurs
-- Taux de reproduction

EFFECTIF



D'après la Ligue pour la Protection des Oiseaux (LPO) France, reprenant les données du Birdlife International, le faucon pèlerin a aujourd'hui retrouvé un statut de conservation favorable en Europe. En France, en 2002, l'effectif national était estimé aux environs de 1 100 à 1 400 couples territoriaux. Le faucon pèlerin avait, semble-t-il, réinvesti la quasi-totalité des territoires occupés avant les années 1950.

La population nicheuse de faucon pèlerin des Vosges du Nord, après avoir disparu pendant une dizaine d'années, a ainsi connu une nette période de recolonisation au cours des années 1980 à 2000, suite aux efforts conjugués d'associations (telle que SOS Faucon pèlerin depuis plus de 35 ans) et d'établissements publics. La dynamique a été très positive jusqu'au début des années 2000 avec une population oscillant autour de 15 couples nicheurs jusqu'en 2010. Une légère baisse a été observée au cours de la décennie suivante où le nombre de couples nicheurs oscillait plutôt autour de 12. Depuis 2022, la population a chuté à 10 couples nicheurs. Plusieurs raisons peuvent expliquer ce déclin.

La première est une compétition avec d'autres grands oiseaux rupestres qui ont fait leur retour pendant la même période : le grand-duc d'Europe (*Bubo bubo*) et le grand corbeau (*Corvus corax*).

Le grand-duc d'Europe est le plus grand rapace nocturne de nos contrées. Éliminé des Vosges du Nord par l'homme au début du XX^e siècle, il est de retour depuis la fin des années 1980 dans les Vosges du Nord. Il a entamé la reconstitution de ses effectifs à la suite de lâchers massifs par nos voisins allemands. Aujourd'hui, l'espèce, inféodée préférentiellement au milieu rupestre mais pas aussi exclusivement que le faucon pèlerin, occupe tout le territoire des Vosges du Nord. Il est aussi un redoutable prédateur au régime alimentaire très varié : mammifères, oiseaux, reptiles, amphibiens, poissons et, dans une moindre mesure, des invertébrés, figurent à son menu. Le grand-duc fréquentant les zones rocheuses, le faucon pèlerin paye un lourd tribut. Le grand-duc, en capturant des faucons pèlerins déjà peu nombreux (des jeunes mais également quelques adultes) affecte ses effectifs : de nombreux cas de disparition de couples nicheurs ont été constatés dans les Vosges du Nord). Se pose donc un problème de cohabitation entre ces deux espèces.

Le grand corbeau (*Corvus corax*) affectionne lui aussi les falaises rocheuses pour y construire un nid fait de branchages, contrairement au faucon pèlerin et au grand-duc d'Europe qui pondent à même le sol, généralement sur une vire ou corniche rocheuse ou une grande cavité dans la roche. L'espèce est de retour depuis le début du siècle après plus de 100 ans d'absence après élimination par l'homme. Il entre en concurrence avec le faucon pèlerin pour les meilleures falaises et les deux espèces se chamaillent régulièrement. Il peut arriver que

le grand corbeau prédate un poussin de faucon pèlerin lorsque celui-ci a été forcé à quitter son aire par suite de dérangement anthropique, mais ces dernières années, on constate plutôt une augmentation des possibilités de nidification par le fait que le faucon pèlerin peut accaparer un nid de grand corbeau pour son propre bénéfice. Il est même arrivé que les deux espèces nichent simultanément sur la même falaise, à environ 1,50 m l'un de l'autre. À quoi il faut ajouter la fouine (*Martes foina*) et la martre (*Martes martes*) qui sont deux prédatrices possibles des œufs ou des poussins de ces trois espèces d'oiseaux. Elles exercent une pression plus ou moins importante sur leurs succès reproducteurs en fonction de la localisation des aires ou des nids choisis.

La deuxième raison est plus récente et bien plus inquiétante. En moins de cinq ans, le territoire semble avoir perdu au moins trois couples de faucons pèlerins. En effet, en 2018, une femelle et ses quatre jeunes ont été retrouvés morts, empoisonnés, sur une aire d'un site protégé du Pays de Bitche. Au près d'eux, se trouvait un pigeon domestique, partiellement consommé, badi-geonné de carbofuran, un autre insecticide qui, du fait de sa toxicité, est interdit en France depuis le 13 décembre 2008. Puis en 2020, une autre nichée de faucons a été retrouvée morte empoisonnée avec le même produit sur un autre site protégé du Pays de Bitche. Enfin, au printemps 2023, un troisième cas de mortalité d'une femelle et ses jeunes sur un troisième site protégé a été découvert. L'empoisonnement est fortement suspecté mais n'a pas pu être prouvé, les cadavres étant hors d'atteinte. Une plainte contre X a été déposée par l'association SOS Faucon pèlerin-Lynx. L'enquête est toujours en cours. Le faucon pèlerin a quelques détracteurs. Parmi ceux-ci, il y a des colombophiles (éleveurs de pigeons) qui élèvent des pigeons à des fins de concours. La Fédération colombophile de France se plaint depuis plusieurs années de nombreuses attaques imputées aux rapaces sur leurs pigeons voyageurs et tente le déclassement du faucon pèlerin et de l'autour des palombes pour pouvoir réguler ces espèces à leur convenance. Par ailleurs, bien que le DDT ait été interdit, d'autres pesticides, aux effets mal connus mais tout aussi dangereux pour la biodiversité, existent encore sur le marché mondial.

Dans un tout autre registre, il faut aussi comprendre que les activités de pleine nature telles que l'escalade et la randonnée sont aussi une source possible de dérangements en période de nidification (absence de reproduction, abandon de couvées ou de nichées) et contribuent à réduire le nombre de sites naturels favorables (abandon de sites). Cette problématique affecte toutes les espèces rupestres et nécessite des actions d'information et de sensibilisation du grand public et des acteurs concernés.

La plupart des sites rocheux des Vosges du Nord sont très accessibles à l'homme. C'est pour gérer au mieux les conflits d'usage, qu'une charte pour la pratique de l'escalade sur les rochers du Parc naturel régional des Vosges du Nord a été signée en 1997 (puis modifiée en 2008) par différents partenaires: la Fédération Française de la Montagne et de l'Escalade (FFME), l'Association SOS Faucon pèlerin-Lynx, l'Office National des Forêts et le gestionnaire du Groupement Forestier Vosges Nord et le SYCOPARC. Les signataires reconnaissent qu'en respectant certaines règles l'homme et la nature peuvent cohabiter. Cette charte engage les signataires à conventionner des sites pour la pratique de l'escalade en respectant certaines règles pour la préservation de l'écosystème rocheux et à reconnaître les sites strictement protégés où la pratique de l'escalade est interdite toute l'année. Hormis quelques accrocs constatés certaines années, cette charte est plutôt bien respectée par les grimpeurs locaux. Un projet de charte à l'échelle de l'ensemble du massif vosgien est à l'étude depuis quelques années et devrait aboutir prochainement. C'est pour des raisons similaires qu'une démarche intitulée « Quiétude attitude », déjà mise en œuvre dans le Parc naturel régional des Ballons des Vosges, est à l'étude sur le territoire du Parc naturel régional des Vosges du Nord.

Une Réserve naturelle nationale des rochers et tourbières du Pays de Bitche a été créée. Par ailleurs, plusieurs arrêtés préfectoraux de protection de biotope (APPB) ont été pris pour assurer la tranquillité des oiseaux rupestres. Leur réglementation limite l'accès du public aux zones rocheuses et les travaux forestiers dans un périmètre autour de chaque rocher protégé pendant la période de nidification (et au minimum entre le 2 février et le 31 juillet).

10. Le castor fait son retour dans les rivières des Vosges du Nord

Alban Cairault, Christophe Fabing & Marie-Laure Tonnelier

Le 2 février 2014, à la suite de rumeurs dans les villages frontaliers laissant entendre que le castor serait présent sur la rivière Horn vers la commune de Waldhouse, une prospection intégrale de la rivière fut effectuée, durant laquelle les premiers indices certains ont été relevés: coupe de 3 merisiers ainsi qu'une coupe en biseau d'un saule blanc. Au cours de cette année 2014, ces faisceaux de preuves sont validés par des prises de vues réalisées par un photographe amateur de Walschbronn. Le castor fait son retour dans les Vosges du Nord, c'est maintenant officialisé par ses colocataires humains du territoire.

L'espèce a quasiment disparu du territoire français (il ne restait qu'une population sur le bassin du Rhône) et au bord de l'extinction en Europe de l'ouest, le castor européen doit son sauvetage

au castor canadien et la conquête de l'Amérique. C'est à son cousin d'Amérique avec ses proportions et dispositions plus adaptées pour l'économie européenne et mondialisée que le castor européen doit sa survie. D'une quasi-disparition au début du XX^e siècle, la population française est aujourd'hui dans un état de conservation favorable, avec plus de 15 000 kilomètres de cours d'eau occupés.

Une étude génétique menée par l'Office Français pour la biodiversité (2022) a permis de confirmer que cette population appartenait à l'espèce *Castor fiber albicus* (castor de l'Elbe).

Sa présence dans le Pays de Bitche provient d'une recolonisation progressive d'individus à la suite de lâchers successifs réalisés dans le Land de Sarre (Allemagne) entre 1994 et 2001 au cours desquels 66 individus de *C. fiber albicus* ont été lâchés sur la rivière Blies.

Souvent baptisés « architectes », les castors construisent des terriers et des gîtes pour améliorer leur survie (évitement des prédateurs, abri, thermorégulation), des canaux pour étendre les aires d'alimentation, des caches alimentaires pour fournir un approvisionnement alimentaire en hiver et des barrages pour améliorer leur habitat en augmentant le niveau de l'eau.

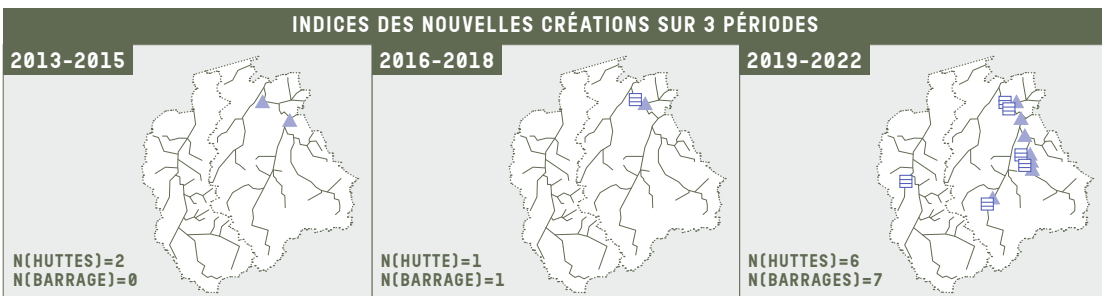
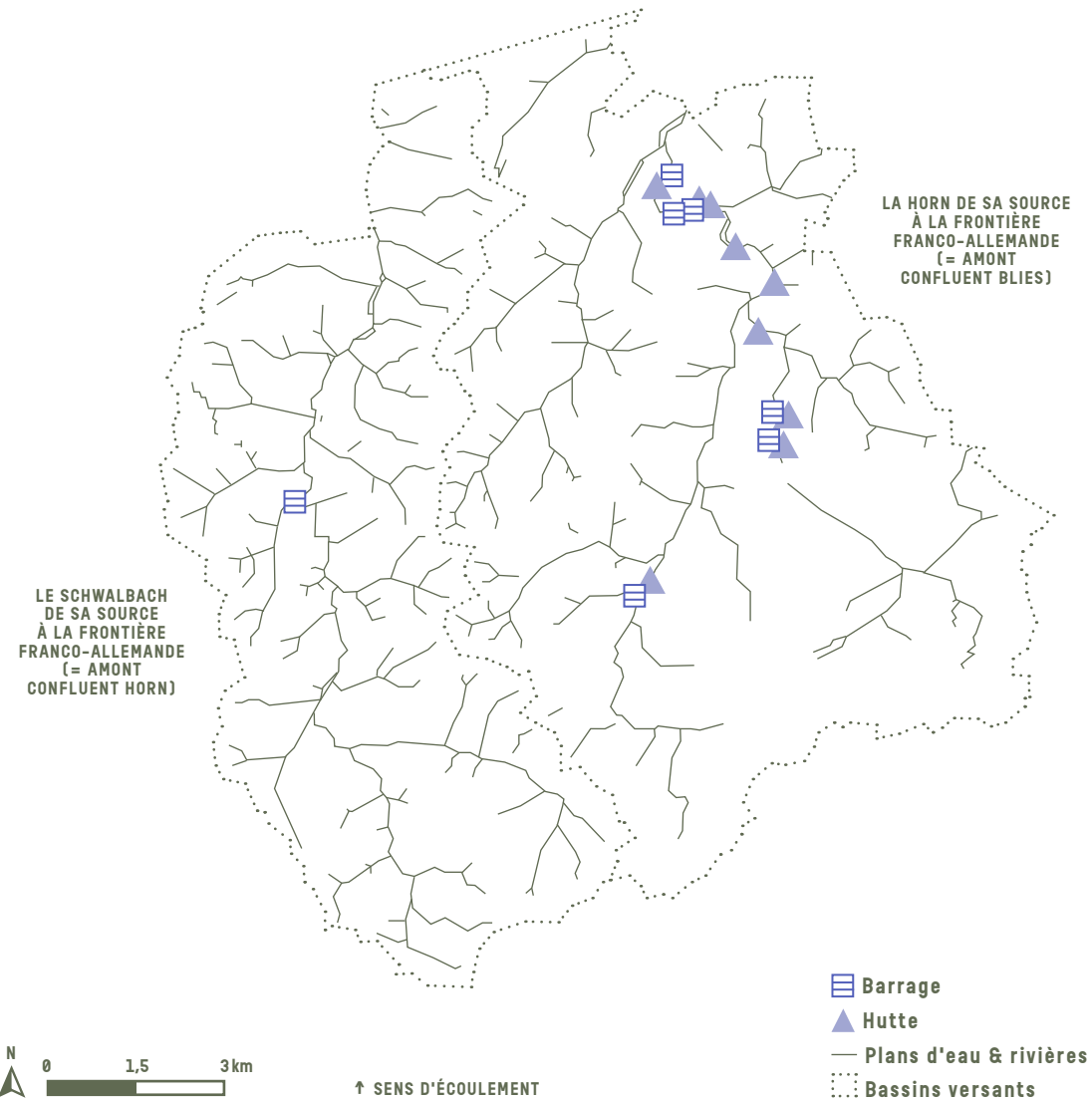
La taille des barrages construits par les castors est largement dictée par la topographie du site et la disponibilité des matériaux de construction. Les castors du Pays de Bitche ont construit un barrage aux dimensions remarquables vu le contexte, près d'1,2 m de hauteur pour 12 m de large.

fig. 18
Castors du Pays de Bitche



Indices de présence active en 2022 des huttes et barrages de Castor d'Eurasie sur les bassins versants de la Horn & de la Schwalb depuis son arrivée en 2013

FIG. 19



Les barrages construits par cette espèce «ingénieur de l'environnement» transforment l'écosystème aquatique, créant ainsi des opportunités et/ou des conflits sur les usages présents. L'échelle et le degré de modification par le passage d'habitats lotiques (eau rapide) à des habitats lenticques (eau lente) et l'influence sur les processus hydrologiques dépendent des caractéristiques des barrages et de leur nombre. Le fonctionnement des barrages dans l'écosystème est très proche des retenues créées par les humains. Ce sont des pièges à sédiments qui ne sont pas systématiquement des barrages pour la montaison ou la dévalaison des poissons sur le cours d'eau. Les retenues d'eau du Castor sont tour à tour des puits et des sources de composés azotés et phosphorés. Les effets thermiques des bassins de retenue des castors dépendent fortement du site.

Les territoires où l'espèce s'est fixée de manière permanente sont caractérisés par la présence d'au moins un des indices suivants : un gîte principal (terrier ou terrier-hutte, hutte) occupé, le dépôt de castoréum, la présence d'un barrage entretenu, la présence de réserve alimentaire hivernale (branches fraîches immergées devant le gîte). La rivière Horn a été la première à être colonisée, c'est également celle sur laquelle l'activité est la plus importante. Les trois dernières années ont vu l'apparition de 6 nouvelles huttes et 5 barrages. Nous estimons la population à partir de deux méthodes. Pour la première, on considère deux adultes par colonie, permettant d'estimer la population minimum. Pour la seconde, on considère 3,5 individus/territoire, permet d'estimer la population moyenne. Ainsi fin 2022, soit 9 ans après son arrivée, la population est estimée entre 20 et 60 individus.

Concernant le taux et la distance de colonisation, 13 % de linéaire de rivière ont été colonisé depuis son arrivée en 2013, soit un taux moyen de colonisation de 2,2 km/an, correspondant à une colonie tous les 2,2 km de rivière colonisée. Le déplacement le plus important répertorié est de 8 km en 2019 (stratégie de dispersion en saut-de-mouton).

Il est intéressant de voir la diversité des dimensions, des formes, des structures et des matériaux utilisés par le castor. Deux autres axes d'arrivées sont attendus dans un futur proche, par l'Eichel en Alsace Bossue et par la Sauer à partir du Ried. Les conditions sont également réunies pour voir une potentielle colonisation par le passage d'une ligne de partage des eaux entre le bassin versant de la Horn et un bassin du Schwarzbach, de la Zinsel du Nord, du Falkensteinbach ou du Steinbach. Effectivement les conditions topographiques sont plus favorables que pour l'individu observé au col de Bussang à 1 000 m d'altitude.

Dans une zone de 298 km² de la péninsule de Kabetogame, au Minnesota, la superficie totale convertie en étangs et en prairies par les castors est passée de 1 % à 13 % du paysage. Il est fort à parier que ce type de comportement soit similaire

dans les Vosges du Nord. Vers une nouvelle cohabitation pour de nouveaux paysages dans les fonds de vallons en friche avec une eau de nouveau rendue visible par la présence du castor !

11. Le paysage sonore

Fabien Hein

Vouloir saisir les mutations d'un territoire se pratique généralement à l'appui de données statistiques, historiques ou géographiques permettant d'établir des comparaisons. Il est plus rare de mobiliser le paysage sonore à cette fin. C'est pourtant cette approche sensorielle que nous avons tenté de mettre en œuvre pour parvenir à mieux cerner les mutations opérées au Pays de Bitche au cours de ces trente dernières années à partir des analyses formulées par les habitants du Pays de Bitche. Il en ressort que les deux adjectifs qui semblent caractériser le mieux le Pays de Bitche à l'oreille des habitants sont le calme et le bruit. Ces deux notions antagonistes révèlent une tendance de fond. Sans surprise, le calme est associé aux propriétés champêtres du territoire, à une qualité de silence agrémentée par des sons naturels provenant du vent, des cours d'eau, des chants d'oiseaux, de la faune sauvage, etc. Le bruit est quant à lui généralement associé aux nuisances du trafic routier qui semble désormais constituer le marqueur le plus évident d'une urbanisation croissante du territoire. En d'autres termes, les sons naturels ou produits par des organismes vivants s'opposent aux sons d'origine humaine. Pour autant, il importe de nuancer le propos. Il s'avère en effet que l'augmentation du trafic automobile n'est pas uniquement perçue comme une nuisance sonore. Les commerçants des centre-bourgs y entendent plutôt l'expression d'une vitalité commerciale. Les habitants des certaines artères routières y trouvent quant à eux nettement moins de charme et soulignent la dégradation progressive de leur qualité de vie sonore depuis une trentaine d'années.

Pour s'en faire une petite idée, des relevés effectués courant 2023 montrent qu'en l'espace d'un quart d'heure, le rond-point de Lemberg peut voir passer 139 véhicules en direction de Bitche, 167 véhicules en direction d'Enchenberg et 102 véhicules en direction de Goetzenbruck. Idem pour la rue d'Enchenberg à Petit-Réderching. À hauteur de Rohrbach-lès-Bitche, la D662 peut quant à elle connaître des pics de 185 à 225 véhicules en l'espace d'un quart d'heure lors d'une journée ordinaire. En moyenne, certains axes voient donc défiler un véhicule motorisé toutes les cinq secondes.

Ces observations engagent inévitablement l'épineuse question de la voie ferrée qui, à la suite de sa mise à l'arrêt, semble avoir profondément reconfiguré l'espace sonore du territoire. C'est ainsi qu'après avoir été, pendant près d'un siècle, une sorte de

repère temporel et sonore quasiment à l'égal des cloches d'églises, la disparition de l'autorail semble avoir impulsé une rythmique de mobilité nouvelle aux conséquences sonores très diversement appréciées selon les lieux de résidence. Les habitants des villages les plus éloignés des principaux axes routiers se plaignent relativement peu du trafic automobile, exception faite des heures de pointe et continuent de louer, bon an mal an, le calme de leur environnement immédiat. À l'inverse, pour une poignée d'entre eux, un village trop silencieux, trop peu fréquenté est interprété comme signe d'un vieillissement de la population ou marqueur d'une déprise. C'est notamment ce que ressentent certains habitants ayant assisté à la fermeture des écoles de leurs villages. Le vacarme enfantin des cours de récréations apparaît alors comme un autre élément polyphonique d'un village. Pour d'autres encore, le peu d'emprise sonore d'origine anthropique est également une promesse de qualité de vie et de tranquillité, assez recherchée par de jeunes couples avec enfants. En définitive, les argumentaires des habitants sont souvent très hétérogènes et rendent compte d'une représentation du territoire construite en séquences synchroniques évoquant tour à tour le passé, le présent ou le futur et soulignent une large gamme de points de vue aux intérêts divergents, sinon contraires.

Le plus étonnant tient probablement dans la capacité d'adaptation des habitants. L'intensité de l'activité d'entraînement du camp militaire à proximité de certains villages en offre un bon exemple. Alors que l'ambiance sonore y est parfois à la guerre, aucun habitant d'Haspelschiedt ne semble véritablement gêné par les rafales incessantes des fusils mitrailleurs, comme si le fracas des armes avait été remis au second plan. De manière assez amusante, lors d'entretiens menés dans la rue, les habitants louaient le calme de leur village, la beauté de ses paysages en parallèle de tirs nourris. Les habitants semblent avoir totalement naturalisé cette ambiance sonore que leurs oreilles relèguent sans difficulté en arrière-plan au même niveau que le croassement d'une corneille. De façon tout aussi déroutante, les touristes du camping qui borde Bitche-camp ne semblent pas davantage incommodés. Ce qui semble d'ailleurs avoir convaincu un groupe immobilier d'y installer récemment trois cottages avec vue sur l'étang... et les hommes-grenouilles à l'entraînement. En creusant, il est apparu que la présence militaire était un facteur économique structurant du village. Une peu comme si la présence militaire signifiait emploi, écoles et services publics. De sorte que le caractère bruyant d'un environnement sonore militarisé semble fortement atténué par la présence militaire elle-même, officiant comme une sorte de garantie (relative) de prospérité économique et sociale. En ce sens, il serait probablement malvenu de s'y opposer, même si à bas bruit, certains habitants finissent malgré tout par déplorer le tonnerre des

armes et manifester une certaine inquiétude quant aux vibrations générées par les tirs d'obus, non sans rappeler que le sujet était tabou. En fait, la présence militaire au Pays de Bitche, plus discrète à l'œil que par le passé reste relativement perceptible à l'oreille selon la direction des vents. Par la force de l'habitude, cette présence sonore constitue une sorte d'esprit du lieu, empreinte résiduelle d'un héritage historique devenu instable.

12. Le Platt, une langue plus vraie que nature

Hervé Atamaniuk

Le francique ou Platt, ou Lothringer Platt, parlé également sur le territoire du Pays de Bitche, couvre 60 % du département de la Moselle et 15 % du département du Bas-Rhin. Il rassemble la moitié des communes de Moselle abritant à peu près un demi-million d'habitants (la moitié de la population du département). Il est présent dans le Pays de Bitche depuis plus de 1 500 ans et cohabite aujourd'hui avec la langue française et la langue allemande. Ce Platt souvent moqué et dénigré est pourtant un marqueur territorial exceptionnel.

Pour bien comprendre ce lien entre langue et territoire, je prends appui sur mon histoire personnelle. Ma Oma (grand-mère) Élise, née en 1915 dans le bassin houiller lorrain, connaissait une bonne centaine de noms de plantes en Platt et leur usage, fruits d'une pharmacopée intime, transmise de bouche à oreille, de génération en génération. Cette compétence concrète, transmise de manière pragmatique dans le cercle familial, les noms en Platt utilisés, les couleurs, textures et saveurs liées, leurs usages en fonction de symptômes identifiés, ont disparu irrémédiablement avec ma grand-mère. Ce trésor exceptionnel est désormais définitivement perdu. Si on place cette connaissance ancestrale sur un plan d'égalité avec tous les savoirs, on se désolera de ce constat, s'interrogeant sur les raisons de cette rupture générationnelle pour comprendre que la langue et sa possible disparition nous posent une question universelle. Je fais appel à l'imagination du lecteur. Si nous nous représentons une langue non pas seulement comme ce qui est émis et entendu, mais bien comme un élément constitutif d'un tout plus vaste, on peut saisir les correspondances, les liens qui distinguent un territoire.

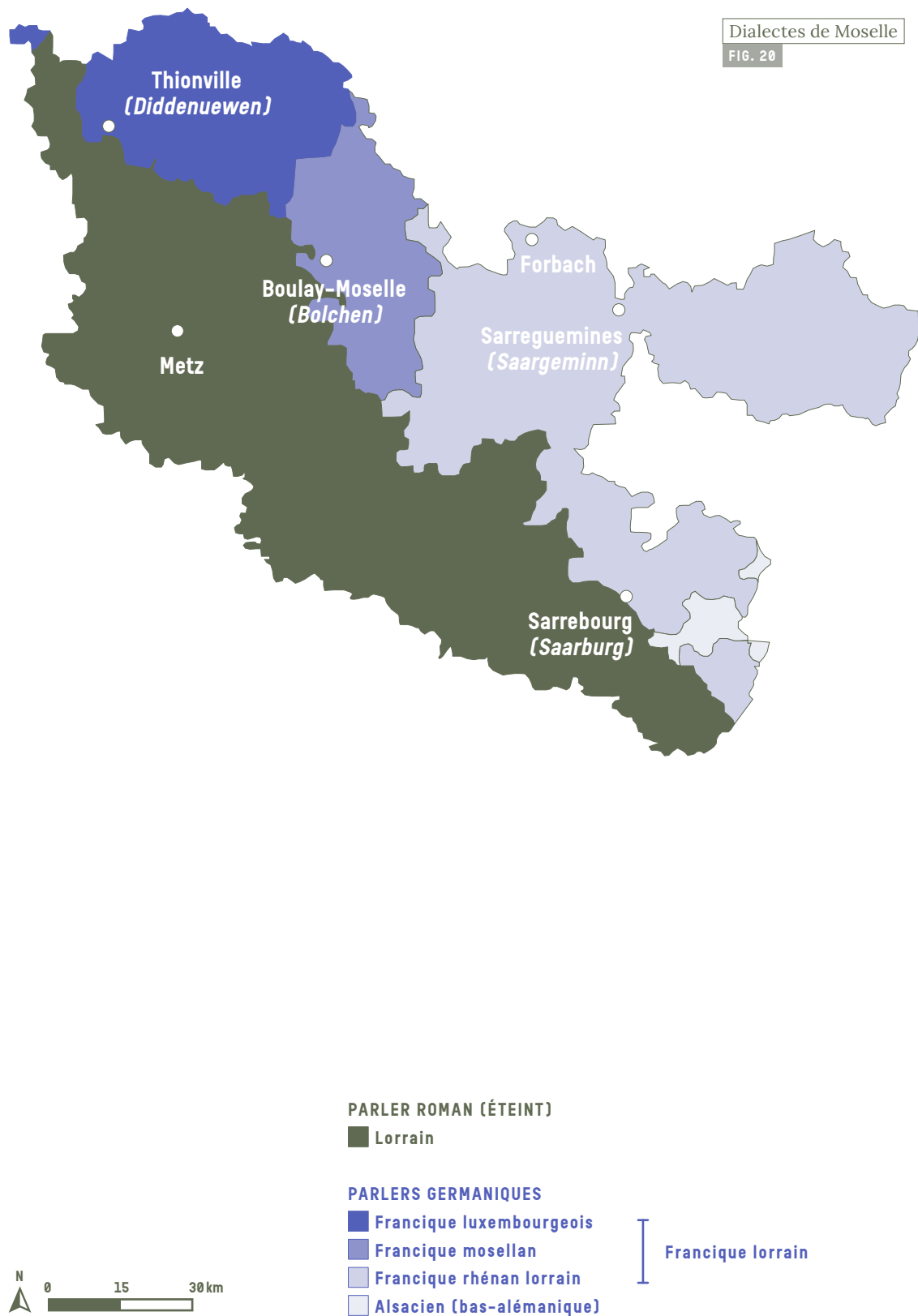
Imaginons cette langue comme une plante, un arbre, un être vivant. Il sera plus facile dès lors de comprendre les attaches qui réunissent ce Platt à ce territoire du Pays de Bitche. Cette langue s'entretient et évolue avec ceux qui vivent ce terroir. Elle permet aux locuteurs d'interagir, de formuler du sens à travers une vie commune, autour du travail et d'une richesse de vocables rattachés à cette vie sociale, cette vie amoureuse, les paysages et les

rites saisonniers qui ponctuent l'année. En ces termes la langue est donc pleinement constitutive de cet espace.

Si je sépare ce territoire, ces saveurs, ces odeurs, ces espaces boisés, de l'accent qui fleurit au sein du cercle villageois, il manquera un élément fondamental à cet ensemble.

À la manière de tout autre être vivant, cette plante linguistique est soumise à des évolutions subtiles, parfois violentes, parfois lentes. Elle subit les attaques concentrées de nombreux facteurs extérieurs. La pollution agresse cette langue-arbre en l'étouffant progressivement, en asséchant ses racines. À la différence de la biologie cependant, les facteurs polluants sont ici d'ordre économique, politique, culturel et symbolique: la mondialisation, l'uniformisation culturelle, la glottophobie, mais aussi la sur-mobilité, la transformation des modes de vie... Peu à peu, cette langue-arbre s'atrophie. Elle est toujours présente dans le paysage du Pays de Bitche, mais elle se raréfie, peine à se renouveler, s'efface progressivement faute de relais favorables à son développement. Alors qu'une essence végétale, une espèce animale reposent sur des éléments visibles et quantifiables, un patrimoine immatériel comme une langue est bien plus difficile à identifier. À plus forte raison qu'aucune étude d'ampleur sur la présence ou non du Platt, sa transmission, les raisons de sa vivacité ou de son déclin n'a été réalisée à ce jour. Tout au plus peut-on établir des analyses sur la base de perceptions personnelles. Perceptions renforçant le constat d'une lente érosion et conduisant au sentiment confus de la perte donnant le sentiment d'un appauvrissement linguistique.

De toute évidence, le Platt n'est plus aussi présent et ne se transmet plus naturellement entre les générations. Comme tout corps vivant présent dans le Pays de Bitche, le Platt est donc à considérer comme participant du fragile équilibre de l'environnement territorial. En tant qu'élément structurant du langage vernaculaire, il offre à la fois des éléments de cohésion spécifiques (noms de lieux, noms d'usages, simples échanges du quotidien, expressions imagées, surnoms, etc.) tout comme il offre des éléments de compréhension interculturels et transfrontaliers. Cette caractéristique linguistique est à ce titre autant un marqueur culturel fort du territoire qu'un puissant atout permettant d'établir des passerelles avec d'autres territoires. Au-delà de sa dimension purement symbolique, c'est un lien subtil entre une langue vivante et son territoire qu'il convient de revivifier pour peu que l'on prenne la mesure de son importance.



La pratique du Platt au Pays de Bitche reste fragile. Ce patrimoine linguistique immatériel nous interroge autant sur les risques de disparition d'une langue vernaculaire que sur les tentatives de la maintenir vivante. En réaction au risque d'appauvrissement culturel, le Pays de Bitche a maintenu une forte production artistique en Platt. Cette spécificité locale témoigne de la capacité de certains acteurs locaux à bien saisir les enjeux culturels liés à la pratique du Platt. De manière souvent spontanée, sans passer nécessairement par les structures de soutien propres aux politiques culturelles, la production culturelle en Platt semble avoir sa dynamique propre. Cette production culturelle participe dès lors de la conservation et de l'évolution créative de la langue que renforce également une relation à la frontière très singulière.

Cette créativité culturelle et artistique permet de faire vivre cette langue, de stimuler et d'entretenir des formes de relations avec ce patrimoine linguistique singulier. La rencontre avec le public permet dès lors de remettre la question de l'identité culturelle au cœur de la pratique artistique, avec en creux, un travail de redéfinition du vivre-ensemble comme facteur de cohésion sociale. Cette dimension semble particulièrement importante au Pays de Bitche. C'est ainsi qu'un nombre considérable de productions culturelles intéressantes et novatrices sont nées de ce territoire au cours des années passées. L'écriture poétique de Joseph Feisthauer et de Raymond Colling est à ce titre exemplaire. L'adaptation en Platt des fables de La Fontaine de ce dernier est par ailleurs d'une qualité remarquable.

À quoi il faut ajouter les multiples formes de théâtre en Platt. En premier lieu, une forme de vaudeville, axée sur le quiproquo et les situations grivoises, fortement appréciée et représentée par des troupes amateurs originaires des villages de Bettviller, Siersthal-Lambach ou Volmunster. Leurs représentations à guichets fermés constituent des temps de communion riches et codifiés avec le public. En second lieu, il faut noter le travail singulier du «Lothringer Theater» de Meisenthal et du «Minus Theater» qui en est la déclinaison «jeune public». Ce théâtre est porté par une très haute exigence d'écriture et de mise en scène. En adaptant Chrétien de Troyes, Molière ou Aristote, cette compagnie a imposé l'idée que la transposition de textes classiques en Platt offrait des possibilités illimitées, notamment sous l'influence et l'engagement politique d'Alphonse Walter, fondateur de la compagnie.

Du point de vue de la création musicale, des artistes folk comme Charly Damm et Alain Kermann représentent un bel échantillon de la production chantée au sein des divers groupes qu'ils

ont initiés. À quoi il faut ajouter l'historique groupe punk rock Lulu et ses missiles dont le «Lemberger Bloo Menda Boogie Blues» reste un sommet inégalé!

En matière de bande dessinée, l'illustrateur François Abel excelle depuis très longtemps dans cette valorisation du Platt et du patrimoine dessiné mosellan. Enfin, l'association Artopie à Meisenthal, la Médiathèque de Bitche, les médias locaux se saisissent également du Platt en valorisant régulièrement des propositions culturelles alternatives.

Si l'on peut, à juste titre, s'interroger sur les formes culturelles innovantes de la pratique du Platt, sur ses multiples formes de représentation ou sur l'action des politiques culturelles en faveur du Platt, il n'en faut pas oublier qu'une langue vernaculaire n'existe que par le désir de la pratiquer, en somme, par la jubilation de la faire tourner en bouche et par la joie de l'entendre. D'où l'importance d'en multiplier les échanges sous toutes ses formes.

fig. 21
Chez Chris & Schengele,
24 septembre 2023



fig. 22
D'Inbildungs Kranke

II. Héritages



Depuis plusieurs siècles, l'histoire et la mémoire du Pays de Bitche sont marquées du sceau de la frontière. Châteaux médiévaux, forteresse de Bitche, camps militaires, Ligne Maginot, marquent l'espace et témoignent pour partie de mémoires partagées et aussi affrontées, entre France et Allemagne. Ces mémoires portent souvent le sceau de la guerre, depuis des siècles, comme le montrent le chemin et la Main du Prince, en référence à une querelle du XIII^e siècle, ou encore le « chène des Suédois » situé entre Reyersviller et Siersthal, référence aux pendaisons multiples dont ont pu être victimes des habitants face à la soldatesque, « suédoise » ou autre, ici les habitants de Kirscheidt, un village disparu. Des monuments traduisent la mémoire d'un passé tumultueux. Ainsi, la chapelle de l'étang de Bitche, construite au cours des années 1510, à une époque où Bitche n'était ni lorraine ni française mais d'Empire au titre du comté de Deux-Ponts : elle subit elle aussi les avanies de la guerre de Trente Ans, tout comme le hameau de Kaltenhausen (restauré à la fin de l'occupation française du XVII^e siècle). La frontière, elle aussi se rappelle parfois au promeneur, dans ce pays forestier, comme avec ces bornes frontières qui délimitaient le territoire de l'abbaye de Sturzelbronn avec le duché de Lorraine, portant la date de 1737, moment où la Lorraine ducale voit son destin français s'affirmer à travers son nouveau duc, Stanislas.

Avec des périodes plus proches de nous, histoire et mémoire s'imbriquent et nous délivrent des témoignages multiples des guerres. Bien entendu, la citadelle de Bitche résonne comme un écho à la guerre de 1870 et à la première Annexion. Elle est un marqueur spatial de premier ordre, qui d'ailleurs occulte le passé de la forteresse de l'époque moderne, disparue, et nous livre des clefs mémorielles : une plaque commémorative sur la citadelle elle-même (1908) en souvenir de morts français ensevelis dans les fossés (et dont on peut encore voir les tombes collectives) ; une autre plaque située à l'entrée de la citadelle, posée après la première annexion, rappelle l'échec d'une tentative de prise par surprise des Allemands en 1870 et, implicitement, le retour de Bitche à la France. D'autres traces anciennes existent. Le Preussenhübel, écho à l'affaire du 17 novembre 1870 dans le cimetière communal de Bitche, deux tombes allemandes individuelles, un monument surplombant une fosse collective dédiée aux soldats du 7. Brandenburgischen Infanterie-Regiment Nr. 60, un autre monument daté de 1895 consacré « À la mémoire des soldats français tombés pendant le siège », et encore un autre (1924) dévolu « Aux soldats et habitants tombés au siège de Bitche ». Ce dernier porte par ailleurs les stigmates des combats de la Libération, autre écho d'un espace disputé.



fig. 1
Le chène des Suédois
à la sortie de Reyersviller



Enfin, il existe une stèle rappelant un camp bavarois situé sur la route vers Strasbourg et dont l'inscription est pour partie illisible mais où la couronne de Bavière apparaît encore. L'année 1870 et son siège figurent également sur le nouveau monument aux morts de la ville de Bitche et dans la toponymie, comme avec le chemin des Bavarois qui mène vers le Hochkopf, au sud de Bitche, à l'époque du siège pour rejoindre la voie ferrée Eguelshardt-Lemberg. Le chêne du Kaiser, sur les hauteurs de Haspelschiedt, rappelle des conséquences de 1870 et de l'Annexion : les Allemands, en plantant autour de cet arbre vieux de près de quatre siècles des pins douglas, se sont symboliquement attribués les lieux.

Par ailleurs, l'espace bitchois porte de multiples monuments convoquant le passé tumultueux du XX^e siècle par des vestiges militaires, un habitat issu de la Seconde Reconstruction et une monumentalité multiple. Ainsi, le monument aux morts de la Première Guerre mondiale, situé originellement près de l'église Sainte-Catherine, était dédié à l'origine à l'empereur Guillaume I^{er} et portait son buste (1888). Cette marque de l'Annexion connut une réappropriation après 1918 pour devenir le monument dédié à ces morts bitchois tombés sous l'uniforme impérial. En 1940, il est réinvesti par les Allemands et nazifié : à la place de la statue de Jeanne d'Arc (1925), une croix de guerre allemande – style Second Reich – marquée en son centre du svastika. La croix de Lorraine centrale n'a cependant pas été ôtée.

La Seconde Guerre mondiale occupe, en miroir de la mémoire de 1870, une place importante et toujours actuelle. En 2011, une stèle au lieu-dit du Kreuzberg (près de Sturzelbronn) est inaugurée pour se souvenir de la mort au combat de cinq soldats du 55^e régiment d'infanterie alpine, le 9 juin 1940. Le souvenir des premières contraintes allemandes est inscrit dans le paysage avec un monument érigé à Bitche en 2010, rappelant l'accès interdit à la fin de l'été 1940 à 18 villages, image de la violence de cette seconde Annexion marquée par le sceau de l'idéologie nazie. Ce monument, en grès des Vosges, reprend la forme du Pays de Bitche, avec ses limites, et porte une plaque allemande d'époque ainsi qu'une plaque explicative avec l'emplacement et les noms de villages concernés. Le souvenir en est également conservé avec la terminologie : le Truppenübungsplatz rappelle cette zone interdite de près de 20 000 hectares.

La Libération occupe une place importante dans l'espace mémoriel, comme avec cet « Espace mémoire » à Bitche, tenu par un particulier et consacré à l'origine à la libération tardive de la région, en 1945. Avec des objets, photos, documents de cette époque, il s'agit de raconter des histoires et d'entretenir une mémoire, également entretenue par des monuments, à l'exemple de cette stèle dédiée aux libérateurs américains de Lemberg ou

de cette autre stèle érigée à Bitche par les vétérans de la 100th Division US avec une inscription ici traduite : « Dédié aux citoyens du Pays de Bitche par les vétérans de la 100^e division d'infanterie américaine qui, aimant la vie, ont courtisé la mort pour la cause de la liberté ».

Toutefois, le traumatisme de la seconde Annexion et la complexité des mémoires se donnent à lire, au-delà des confusions mémorielles engendrées par de malheureuses initiatives, comme avec cette stèle dédiée aux morts de la 17^e SS Panzergrenadier Division, installée à Volmunster début 2018 sur un terrain privé appartenant à un propriétaire allemand, erramment individuel tombé sous le coup de la justice. À Bitche, dans l'« Espace mémoire », on remarque une évolution vers la mémoire de la guerre et notamment des Malgré-Nous, avec ce projet d'un mur des noms des plus de 500 incorporés du Pays de Bitche morts. Surtout, cette histoire complexe de Bitche et de la Moselle se dévoile souvent discrètement, à travers des monuments comme celui d'Hottviller où, à côté des noms des soldats tombés dans les deux guerres mondiales, il y a également ceux des déportés, des disparus et de deux victimes du massacre d'Oradour-sur-Glane, un autre écho à la seconde Annexion et à ses expulsions.

Le nouveau monument aux morts de Bitche (1967) constitue presque une synthèse de ces mémoires de fer, étant lui-même, comme d'autres en Moselle, porteur du souvenir de la destruction et de la reconstruction, d'une histoire d'un pays baloté par l'histoire récente, avec cette association entre 1870-1871, 1914-1918 et 1939-1945. Le sculpteur Michel Bonnand a symbolisé cette histoire par un bouclier aux armes de la Ville qui « représente la citadelle inviolée. Par derrière, trois combattants fermement résolus personnifient la résistance de Bitche durant les guerres passées, spécialement celle de 1870-1871 ». Les combattants figurés au centre, qui déposent le camarade défunt, sont sans uniforme – rappel de ces hommes qui ont eu à combattre sous plusieurs uniformes au cours des deux guerres mondiales – et l'attachement à la France personnifié par une femme ayant brisée ses chaînes. Ce monument dévoile une identité plurielle assumée, forgée par la frontière et où l'armée occupe une place importante dans le paysage de Bitche et dans les environs.

2. Les châteaux-forts du Pays de Bitche : Christelle Balouzat-Loubet, Denis Mathis, de la ruine au géopatrimoine Stéphane Cordier & Anne Mathis

Une partie du Pays de Bitche est intégrée au massif des Vosges du Nord, ou Wasgau. Il s'agit d'un ensemble de plateaux gréseux aux modelés parfois ruiniformes et aux altitudes inférieures à 600 m. Il est délimité à l'est par la plaine d'Alsace et à l'ouest par

le plateau lorrain. Au sud, il est bordé par les contreforts du massif du Donon ; au nord, il se prolonge en Allemagne pour former le Pfälzerwald ou forêt du Palatinat.

Au sein de cet espace géologiquement identifiable par les affleurements rocheux des grès triasiques roses ou rouges, de nombreux châteaux-forts ont été établis en position sommitale. Les bâtisseurs ont exploité les sites remarquables des importants abrupts de grès aux modelés ruiniformes pour établir habitat et défense, donnant naissance à une morphologie particulière de châteaux (Wasgauburger), nés du modelage des tables gréseuses. Ici, les bâtisseurs ont su exploiter les formes naturelles pour répondre aux besoins des hommes. L'ampleur des réalisations, tout comme l'intensité du phénomène castral au sein des Vosges du Nord et du Pfälzerwald soulignent l'importance de ces territoires et les enjeux de pouvoir durant le bas Moyen Âge et l'époque moderne. Finalement, les crises, les guerres et le déclin économique ont conduit à l'abandon des sites dévastés, enfrichés et enruinés. Isolés sur des sommets, délaissés par le peuplement qui se réorganise alors dans les vallées (Zinsel du Nord, Falkensteinbach, Schwarzbach), les châteaux sont d'un point de vue paysager associables aux modelés ruiniformes naturels des blocs gréseux.

Ce paysage naturel et culturel, redécouvert et valorisé dans l'ensemble du massif à partir du XIX^e siècle, sous l'action notamment du Club Vosgien, constitue un marqueur identitaire du Pays de Bitche et de l'ensemble du Wasgau. C'est désormais un paysage favorisant la mise en tourisme du territoire.

Construire un château à l'époque médiévale répond à divers objectifs : lieu de résidence du seigneur, le château était également un point d'appui pour la colonisation, l'exploitation et le contrôle de terres ; il avait aussi et surtout une fonction militaire, son aspect imposant témoignant de la puissance de son propriétaire et de sa capacité à défendre son domaine. Marche forestière entre le royaume de France et l'Empire, le Pays de Bitche a vu fleurir les châteaux à partir du XI^e siècle, au fil des implantations princières et seigneuriales au sein de la région, mais leur nombre était exceptionnellement élevé. Un premier élément d'explication tient à l'attrait du site, qui permit d'exploiter les affleurements de grès vosgien pour établir des châteaux troglodytes. Un autre est conjoncturel : suite à l'effondrement du pouvoir impérial au XIII^e siècle, les seigneurs locaux purent laisser libre cours à leurs ambitions dans la région. Une ligne de châteaux s'étend alors tout le long des Vosges, plusieurs se situant dans le Pays de Bitche.



fig. 3
Tour du château de Waldeck

C'est le cas du château de Waldeck, construit au début du XIII^e siècle (avant 1227) sur ordre du duc de Lorraine, Ferri III, pour protéger la frontière orientale de son duché et l'abbaye de Sturzelbronn, nécropole familiale. Il est alors confié à des vassaux du prince, les seigneurs de Linange, avant de passer aux comtes de Deux-Ponts-Bitche. Le duc est également propriétaire du château de Helfenstein, construit à une date inconnue mais avant 1264, puisqu'il est alors confié aux seigneurs de Wasselonne. Il fait face au Falkenstein (construit entre 1117 et 1125), situé à 200 m à l'ouest, propriété de la famille princière de Montbéliard-Bar, vassaux de l'empereur. La confrontation entre les princes est ici inscrite dans l'espace. Les ducs de Lorraine multiplient ensuite les constructions pour s'imposer face aux seigneurs alsaciens, en particulier la famille des Lichtenberg. C'est ainsi que sort de terre le château de Rothenbourg (probablement vers la fin du XIII^e siècle) qui, tout comme le château de Waldeck se trouve partagé entre plusieurs lignages. Les autres pouvoirs locaux sont également présents dans la région : le château du Grand

Arnsbourg est édifié au XII^e siècle pour protéger le palais de Haguenau et protéger la route de Bitche à l'Alsace. Il marque les limites entre les principautés épiscopales de Metz et Strasbourg. Les évêques de Strasbourg ont fait construire dans la première moitié du XIII^e siècle le château de Ramstein pour surveiller la vallée du Zinselbach, ainsi que la route de Pirmasens à Bouxviller.

Une dernière génération de château est construite au XVI^e siècle, par exemple Mouterhouse en 1505, le Hohe Weyersberg en 1560. Il s'agit de châteaux de chasse appartenant aux comtes de Deux-Ponts-Bitche, l'un se dressant au sommet de la colline du Hohe Weyersberg, l'autre au fond de la vallée. Leurs fonctions avaient évolué et il s'agissait avant tout de résidences de plaisance. Le processus s'achève avec le château de Philippsbourg, construit sur ordre de Philippe IV de Hanau-Lichtenberg en 1566.

Ces deux phases témoignent du déclin des sites castraux des Vosges du Nord, un déclin à la fois économique, territorial et politique. C'est une conséquence directe du déclassement des grands corridors routiers que devaient contrôler ces châteaux. L'apparition de chevaliers brigands ou encore la révolte des rustauds (1525) témoignent de la marginalisation de cet espace. Le déclassement ou l'abandon des châteaux aboutit finalement à une inversion entre sommets et vallées : désormais, le peuplement se concentre dans les villages et hameaux nouvellement apparus dans les vallées.



Les phases de déprise et d'abandon des sites castraux débutent avec le XIV^e siècle. Les guerres ainsi qu'une situation économique dégradée provoquent le déclin des sites. Deux phases principales se distinguent néanmoins :

La première phase concerne les destructions médiévales jusqu'à la guerre des Rustauds (XIV^e siècle-1525). Sont concernés plusieurs châteaux importants comme le château de Ramstein ruiné en 1335, lors d'une expédition des troupes de l'évêque de Strasbourg contre son seigneur désigné comme un chevalier brigand. Le château du Rothenbourg, est détruit puis démantelé en 1369 par les troupes strasbourgeoises pour des raisons similaires. Faute de reconstruction, ces sites sont abandonnés. Dernier exemple de ce premier temps d'enruinement, le Grand Arnsbourg est détruit en partie lors de la guerre des Rustauds en 1525 puis définitivement lors de la Guerre de Trente Ans (localement 1633-1648).

La seconde phase est liée aux ravages de la Guerre de Trente Ans, qui se prolonge avec l'intervention française. Ainsi, le château de Waldeck est démantelé en 1633 par les troupes de Jacques Nompar de Caumont, maréchal de la Force. Le château du Falkenstein est ruiné en 1623, par les troupes de Ernst von Mansfeld durant la Guerre de Trente Ans. En 1676-1677, les troupes françaises de Joseph de Montclar détruisent définitivement le site castral.

À partir du XVII^e siècle, ces châteaux délaissés et ruinés ont servi de carrières improvisées, avant que la population ne les redécouvre au XIX^e siècle. Ces ruines offrant de remarquables points de vue sur le massif des Vosges du Nord et bruissant de légendes et de mythes sont mis à l'honneur par les Romantiques. Le Club Vosgien est à l'origine de la redécouverte et d'une première mise en valeur de ces sites, grâce à l'aménagement d'accès et, si besoin, la sécurisation des ruines. Les érudits locaux s'intéressent alors à l'histoire de lieux peu ou mal connus, soulignant mais comblant finalement une forme d'amnésie territoriale. Les points de vue aménagés sur les sommets des châteaux permettent d'observer les autres sites castraux qui pointent de sommets en sommets. Ainsi débute une mise en tourisme qui s'accompagne progressivement de classements aux monuments historiques : Ramstein en 1924, Waldeck en 1930, Grand Arnsbourg en 1994.

Cependant, il existe une seconde composante au paysage. Les vestiges des châteaux complètent les paysages ruiniformes des cheminées et des falaises taillées dans les grès qui constituent autant d'éléments d'un géopatrimoine, c'est-à-dire de sites aux caractéristiques environnementales, culturelles et esthétiques remarquables pour les populations. Ils peuvent être considérés comme des géosites dans une logique d'hybrida-

tion/métamorphisation liée à l'action de l'homme (anthropogénèse). Ainsi, les micropaysages nés de la ruine et de l'érosion des grès combinent taffonis ou drapés de l'érosion éolienne et pierres de taille des murs ruinés ou des tours éventrées. La reconquête forestière et l'enfrichement cicatrisent l'ensemble et c'est au final un paysage hybridé, à la fois naturel et culturel, qui s'offre à l'observateur. Finalement, la ruine des châteaux est une ressource qui permet de construire une réflexion liée à la multifonctionnalité, combinant usage social, environnemental et écologique.

La richesse des sites castraux du Pays de Bitche justifie donc leur statut d'éléments remarquables et constitutifs de la réserve de biosphère du Parc naturel régional des Vosges du Nord et du Pfälzerwald. Comme les châteaux du versant alsacien et comme ceux du Dahner Felsenland au Palatinat, ils sont les vestiges d'une forme de militarisation de territoires seigneuriaux imprécis et désormais fantômes, traversés par de nouvelles frontières étatiques.

3. Les héritages de la Ligne Maginot

**Emmanuel Chiffre, Denis Mathis,
Tanguy Nierderlander & Anne Mathis**

La Ligne Maginot, système fortifié aménagé dans les années 1930 le long de la frontière, participe à la construction du territoire de défense du Pays de Bitche. Ce dispositif structuré en profondeur s'appuie sur plusieurs lignes de défense s'insérant dans le paysage en exploitant au mieux la topographie selon des considérations tactiques. Il forme le secteur fortifié de Rohrbach avec les trois sous-secteurs de Bining, du Légeret et de Bitche. La ligne principale de défense est structurée par les ouvrages CORF (Commission d'Organisation des Régions Fortifiées) complétés dans les intervalles par de nombreux blockhaus MOM (Main d'Œuvre Militaire). Les éléments fortifiés CORF construits entre 1929 et 1938 comprennent une vingtaine de casemates simple ou double, plusieurs abris-cavernes et de surface, mais principalement cinq ouvrages d'artillerie ou d'infanterie à plusieurs blocs de combat avec les petits ouvrages à trois blocs de combat du Welschhof et du Fort Casso, les gros ouvrages à 8 blocs de combat du Simserhof, du Schiesseck et à 4 blocs de combat de l'Otterbiel. Ils sont complétés dans l'actuel périmètre du Pays de Bitche, à l'ouest par l'ouvrage du Haut-Poirier appartenant au secteur fortifié de la Sarre et à l'est par celui du Grand-Hoherkirckel du secteur fortifié des Vosges. Ces multiples ouvrages aujourd'hui délaissés par l'armée constituent des traces multiples de la militarisation du territoire mais aussi de déménagement de l'armée.

Ces ouvrages se structurent dans la verticalité avec deux ensembles distincts en surface et en souterrain formant un « fort palmé ». En surface, seules les superstructures de l'ouvrage émergent dans le paysage avec les blocs d'entrée des hommes et des munitions mais également les blocs de combat camouflés avec des cloches cuirassées et des tourelles à éclipse. En souterrain, un espace invisible, secret s'organise avec des galeries enterrées de plusieurs kilomètres de long qui relient les postes de combat à la zone dédiée au casernement des équipages avec les machineries, l'usine électrique, les logements, la cuisine, l'infirmierie, les approvisionnements et les magasins à munitions. Ces ouvrages sont renforcés en surface par des aménagements et des obstacles tels les champs de rail et de barbelés. Le Simserhof fait partie des plus gros ouvrages de la Ligne Maginot avec un effectif théorique de 28 officiers et 792 hommes qui se relaient par quart contre 3 officiers et 173 hommes pour le petit ouvrage du Fort Casso.



fig. 5
Bloc de combat
du Fort Casso

À l'arrière de la ligne principale de défense, les aménagements liés à la logistique et au service des ouvrages complètent le dispositif fortifié avec les dépôts, les infrastructures de transport, les postes électriques et les casernements de sûreté pour le logement des troupes et des officiers des régiments de forteresse stationnés le long de la Ligne Maginot. L'ensemble forme avec les ouvrages fortifiés un dispositif de défense échelonné dans la



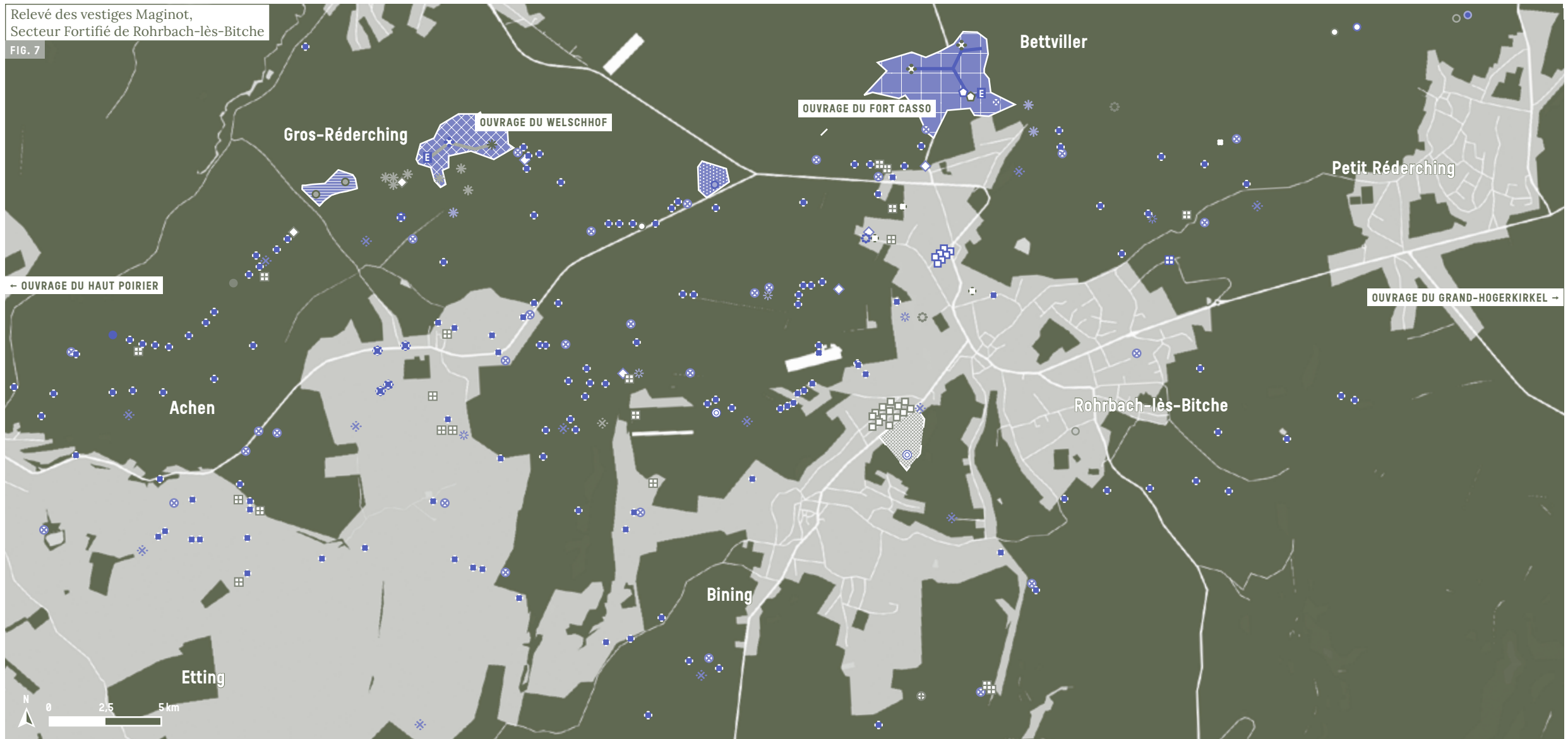
fig. 6
Cités des sous-officiers
à Bining

profondeur sur une vingtaine de kilomètres depuis la frontière. Les casernements étaient situés à Achen pour le 133^e Régiment d'Infanterie de Forteresse (RIF), à Bining et à Rohrbach-lès-Bitche pour le 166^e RIF, au Légeret pour le 153^e RIF. Les casernes Teyssier, Jouart et le camp de Bitche abritaient le 37^e RIF.

Les camps de sûreté forment une greffe sur les villages de Bining et de Rohrbach-lès-Bitche, celui du Légeret restant isolé à proximité du gros ouvrage d'artillerie du Simserhof. Conçus selon un modèle standardisé, ils s'organisent comme une petite ville militaire autonome avec deux zones distinctes, un quartier pour la troupe et des cités cadres construites sur le modèle des cités-jardins réservées aux officiers, sous-officiers et leur famille. Ces dernières ont été reconverties en logements civils alors que la plupart des bâtiments des troupes ont été démolis ou subsistent de manière ruinée dans le paysage. À proximité des ouvrages, des casernements légers pouvaient accueillir des troupes de garde. Au total, la Ligne Maginot ne propose pas un dispositif continu mais se présente sous la forme de secteurs et de sous-secteurs fortifiés avec un empilement d'ouvrages défensifs, d'inégale valeur, associés à des infrastructures destinées à la logistique et au casernement des troupes. Elle n'en constitue pas moins un élément essentiel dans la construction de ce territoire de défense à l'image des villages « militarisés » hybridés par les diverses constructions.

La fin de la Seconde Guerre mondiale annonce l'abandon progressif de la Ligne Maginot. Le contexte de la Guerre froide ne suffit pas à lui redonner un rôle stratégique même si certains ouvrages sont entretenus à l'image de ceux du secteur défensif de Bitche à proximité du camp militaire qui servent de conservatoire de la fortification pour la formation des élèves officiers du Génie. L'obsolescence et le déclassement des ouvrages entraînent une fragmentation et le démantèlement du linéaire fortifié. Néanmoins, les ouvrages restés propriété de l'armée sont proposés aux collectivités locales et à des associations favorisant ainsi leur mise en tourisme et la construction d'un paysage mémoriel avec une reterritorialisation de la mémoire des lieux et des opérations militaires longtemps associées à la défaite de 1940 alors que le Simserhof et le Fort Casso sont restés invaincus jusqu'à la signature de l'armistice.

Ces deux ouvrages participent désormais à l'offre touristique du Pays de Bitche avec d'autres sites majeurs du patrimoine militaire tels la citadelle et le fort Saint-Sébastien. La présence de nombreux héritages de la Ligne Maginot dans le paysage pose la question de leur lecture et de leur rapport à l'environnement. Ce dispositif de défense construit par les militaires devenu un



<p>CASEMATE CORF: COMMUNE DE ACHEN (5 AU TOTAL)</p> <ul style="list-style-type: none"> ● Casemate Ouest de Singling ● Casemate d'infanterie Achen Nord-Est <p>COMMUNE DE GROS-RÉDERCHING</p> <ul style="list-style-type: none"> ▨ Délimitation casemate de Singling Nord-Ouest ● Casemate d'infanterie Nord-Ouest de Singling <p>COMMUNE DE PETIT-RÉDERCHING</p> <ul style="list-style-type: none"> ○ Casemate d'infanterie de Sinnesberg Ouest ● Casemate Ouest de Petit-Réderching 	<ul style="list-style-type: none"> ○ Casemate d'infanterie de Sinnesberg Est ● Casemate Est de Petit-Réderching <p>CONSTRUCTION CORF DE ROHRBACH-LÈS-BITCHE</p> <ul style="list-style-type: none"> ▨ Abri de Rohrbach ● Casemate d'infanterie de Bining ▨ Délimitation de la casemate de Bining <p>OUVRAGE DU WELSCHHOF</p> <ul style="list-style-type: none"> ▨ Entrée de l'ouvrage * Casemate d'infanterie ⚡ Tourelle d'arme mixte 	<ul style="list-style-type: none"> ◇ Observatoire * Casemate du secteur * Casemate faisant partie du corps de ferme du Welschhof — Tunnel ▨ Délimitation de l'ouvrage <p>OUVRAGE DU FORT CASSO</p> <ul style="list-style-type: none"> ▨ Entrée du fort Casso ⊙ Casemate d'infanterie de Rohrbach 	<ul style="list-style-type: none"> ⚡ Bloc du fort avec tourelle de défense ▨ Caserne du fort ⊙ Usine du fort ▨ Délimitation du fort — Tunnel du fort <p>CAMPS DE SURETÉ</p> <ul style="list-style-type: none"> ▨ Cité cadres des officiers ▨ Cité cadres des sous-officiers ▨ Camp de sureté de Rohrbach 	<p>CONSTRUCTION MOM</p> <ul style="list-style-type: none"> * Cuve pour arme * Central téléphonique isolée ⊙ Dépôt de munitions ▨ Abri ⊙ Stand de tir ◇ Observatoire infanterie ○ Casemate de type indéterminé ■ Casemate arme infanterie * Chambre de coupure ⊙ Casemate pour canon
--	--	--	---	--

paysage fantôme et fossile interroge sur l'évolution architecturale de ces éléments fortifiés constitués de monolithes de béton en comparaison des fortifications plus anciennes de Vauban, de Cormontaigne ou de Séré de Rivières présentes dans la région Grand Est. Le regard sur ce patrimoine change. Ces ouvrages isolés, ferrailés, vidés de leur équipement parfois ruinés, démolis et fossilisés par une végétation qui a repris ses droits, supports pour une faune et une flore, s'effacent dans le paysage et peuvent ainsi être assimilés au patrimoine naturel porteur d'une valeur «écologique» dans la trame rurale et bâtie.

Les lectures mobilisant le paysage naturel deviennent complémentaires d'une approche mémorielle par la mise en tourisme de certains ouvrages. Ce système fortifié se dilue dans l'espace et devient également un paysage ordinaire proche des zones habitées et familier pour la population locale. Pour autant, la mise en tourisme de ce patrimoine permet de reterritorialiser un dispositif fragmenté par la démilitarisation. Les petits et gros ouvrages sont au cœur de cette offre touristique sous la conduite d'associations et des collectivités locales. Le Simserhof, propriété de la Communauté de communes du Pays de Bitche depuis 2012 et le Fort Casso géré par une association sont désormais ouverts au public et permettent de révéler l'espace souterrain et l'ingénierie militaire de ces ouvrages, contrairement aux infrastructures en surface souvent délaissées et moins accessibles pour qui veut appréhender la complexité de ces «forts palmés».

L'aménagement récent de sentiers pédestres au Fort Casso et au Simserhof permet de découvrir les infrastructures disséminées en surface. Les traces et les héritages de la Ligne Maginot encore perceptibles dans le paysage constituent des éléments de l'empreinte militaire et contribuent à l'identité du territoire et à son développement par le tourisme de mémoire.

4. Les hydrosystèmes défensifs de la Ligne Maginot

**Emmanuel Chiffre, Denis Mathis,
Tanguy Nierderlander & Anne Mathis**

La Ligne Maginot a accentué l'empreinte militaire au sein du Pays de Bitche empilant une nouvelle génération de traces et de marques au sein du paysage. C'est dans le cœur du massif qu'a été aménagé dans les vallées du Rotherbach et du Schwarzbach, un hydrosystème défensif. Il s'agit d'un dispositif d'inondation ou d'aménagements de la coupure d'eau en fossé antichar destiné à créer un obstacle difficilement franchissable. Le plus important de ces dispositifs a été aménagé dans la trouée de la Sarre. Dans le secteur fortifié des Vosges, la ressource en eau a été aménagée par l'armée pour créer à la fois un fossé antichar

et une zone d'inondation. Les aménagements défensifs couvraient 16 km le long des deux ruisseaux. Le système défensif par inondation a été abandonné après la campagne de France (1940), cependant de multiples traces ponctuent encore les cours d'eau et témoignent des nombreux aménagements réalisés entre 1932 et 1940. Les transformations du chenal d'écoulement des ruisseaux (lit mineur), l'aménagement de la zone d'inondation (lit moyen ou intermédiaire) bordée de défense, la création d'étangs-réservoirs voués à inonder la vallée, témoignent de l'emprise de l'activité militaire sur les deux vallons.

Destiné à établir la ligne principale de la Ligne Maginot derrière une ligne d'eau élargie par l'inondation, le dispositif de défense a mobilisé les ressources en eau de plusieurs étangs. Il s'agit des étangs du Glasbronn ou de l'Erbenthal sur le Rotherbach ou de rive gauche Langweiher, Welschkobertweiher, Fischerackerweiher affluents du Schwarzbach. Les digues des étangs ont été rénovées lors de travaux entrepris en 1932.

Pour inonder les deux vallées, 12 digues comportant un pertuis bétonné ont été construites. En temps de paix, l'eau s'écoule par le pertuis, qui est aménagé pour être obstrué et permettre ainsi d'inonder la vallée. Le processus de mise en eau relevait d'unités spécialisées du génie. Ces dernières étaient chargées de la mise en place de bastaings (bois de charpente équarris) pour obstruer les pertuis, réguler le niveau d'inondation et gérer le remplissage des biefs. Ainsi, l'inondation s'organisait de l'aval vers l'amont. Le processus était lent, en raison de la faiblesse des débits et de la ressource en eau, l'inondation conjuguant l'écoulement naturel et les vidanges des étangs. La mise en eau de la vallée devait prendre entre 5 et 8 jours, elle devait rendre le franchissement de celle-ci difficile.

La faiblesse de la ressource en eau sur le Rotherbach entre les étangs de Glasbronn et de l'Erbenthal, et le barrage de l'Altzinsel rend impossible la technique de l'inondation pour l'amont du dispositif aussi, le cours d'eau a été aménagé en fossé antichar en surcreusant le lit mineur. La profondeur du fossé atteint au moins 1,80 m. Le cours d'eau est inondé et maintenu en eau par des seuils bétonnés. Sur une des sections du cours, les berges ont été bétonnées et/ou empierrées afin d'éviter les affaissements. Ces travaux ont été réalisés entre 1936 et 1937. Les étangs au fil de l'eau de Glasbronn et de l'Erbenthal ne devaient pas être vidangés en totalité car ils sont intégrés à la zone d'inondation du Rotherbach lors des colmatages des pertuis du barrage du Glasbronn et de l'Altzinsel.

Lors de la mise en chantier de la Ligne Maginot en 1928, le secteur fortifié des Vosges est le parent pauvre de l'aménagement de la frontière fortifiée. D'une part, le secteur est jugé peu

franchissable et d'autre part la ligne principale de défense est dominée par les sommets forestiers des Vosges rendant le secteur vulnérable car toutes attaques risquaient d'être masquées. Si la défense reposait sur l'interaction de la ressource en eau et des ouvrages défensifs, elle reposait également sur la capacité à observer les mouvements de l'ennemi.

À partir de la ligne Rotherbach-Schwarzbach, un paysage défensif s'organise avec des barrages, des zones d'inondation, l'ensemble est couvert par des casemates CORF (Commission d'Organisation des Régions Fortifiées). Ces dernières sont complétées par des ouvrages secondaires dont la densité augmente avec la mobilisation et l'arrivée de la main d'œuvre militaire (MOM). Le camp de sûreté de Neunhoffen assure en temps de paix le logement des troupes du 154^e RIF.

Ainsi le cours de la rivière est défendu par 13 casemates CORF (casemates simples et doubles de Graffenweiher, du Rothenbourg, de Dambach, de Wineckerthal...) renforcées à chaque extrémité par une casemate d'artillerie MOM qui prend en enfilade la vallée (à l'est la casemate d'artillerie du Windstein et à l'ouest celle de Biesenberg associée à 8 blockhaus). Le dispositif est complété à l'est dans une zone plus accidentée par un ensemble de 17 blockhaus et la casemate de la Verrerie. Enfin, l'ensemble fortifié bénéficie de la couverture des tourelles de 75 des ouvrages du Grand-Hohekirkel et du Four-à-Chaux qui peuvent intervenir pour rétablir la continuité du front. Les sommets dominant la ligne de défense ont été aménagés en observatoires (Rothenbourg) ou en positions défensives (Maimont) enfin à l'arrière du front, des positions aménagées contrôlaient les carrefours routiers.

Aujourd'hui délaissé par l'armée, l'hydrosystème de défense reste bordé par de nombreux vestiges de la Ligne Maginot, qu'ils s'agissent de casemates d'infanterie, de dispositifs de mines, de champs de barbelés et d'aiguillons ou de vestiges de tranchées. Il ne s'agit pas totalement d'un musée à ciel ouvert des installations militaires établies le long des cours d'eau, l'ancien hydrosystème n'est que le reflet de ce dispositif. Comme tout reflet, il est incomplet et déformé.

Ces vestiges du champ de bataille fortifié ont été neutralisés. Ils ont également été endommagés par les combats, sécurisés ou simplement délaissés, abandonnés et désormais enfrichés. Cet enfrichement traduit un retour à la nature spontanée qui se substitue au nettoyage et déménagement incomplètement réalisés des sites de défense au lendemain de la démilitarisation de la Ligne (1966). Cette reconquête spontanée par la nature crée un paysage atypique autour d'éléments délaissés, enruinés, enfrichés dont la valeur écologique peine à être évaluée.

Organisation défensive de l'hydrosystème militaire

FIG. 8



fig. 9
Casemate d'infanterie CORF
protégeant les berges du Rothenbach

Alors que le paysage militaire progressivement se dégrade, un paysage écologique s'aggrave et constitue de nouvelles niches écologiques.

Depuis 2011, le Rothenbach a fait l'objet de plusieurs chantiers participatifs guidés par le Parc naturel régional des Vosges du Nord. Sur une longueur de 6 km, les bénévoles ont cherché à restaurer le profil du cours d'eau avec comme objectif de diversifier les vitesses d'écoulement, de favoriser le transit des sédiments sableux et de recréer des petits habitats favorables à la faune. Ainsi, des troncs d'arbre en épis maintenus par de pieux ont été installés pour reméandrer le lit mineur et désensabler le cours. Cette opération a été établie dans le cadre d'un programme de médiation sur le thème de la préservation/restauration des rivières et des zones humides.

Le paysage de l'ancien hydrosystème souligne l'importance de l'empreinte militaire au sein du massif ainsi que les conséquences de ces aménagements sur l'environnement. En Allemagne, il faut noter que la Saar/Sauer, principale position du Westwall, a été inondée comme la ligne Rothenbach/Schwarzbach en 1939. La plupart des bunkers protégeant cette ligne d'eau n'ont quant à eux été construits qu'au cours de l'hiver 1939/40.

5. De la ville-citadelle à la ville de garnison

Emmanuel Chiffre, Denis Mathis & Tanguy Nierderlander

La ville de Bitche illustre le processus d'empilement et de dilatation spatiale des fonctions militaires au sein d'un territoire. Elle souligne également la conversion d'un modèle urbain fréquent en Lorraine (Metz, Thionville, Toul, Verdun...) de la ville-citadelle à la ville de garnison. Malgré l'obsolescence de la citadelle, les servitudes de la place resteront jusqu'en 1945. La construction des quartiers militaires lors de la période 1871-1914 complète le tissu urbain des casernes françaises. La vie régimentaire guide désormais la vie de la petite ville. Elle souligne l'émergence d'un couple ville-garnison en lien avec la conscription. Désormais l'entraînement des troupes, les permissions, l'organisation des transports ferroviaires, les services et les commerces, les logements sont influencés et rythmés par les contraintes et les servitudes des armées. Avec la fin de la conscription, le processus de démilitarisation rompt progressivement cet écosystème particulier et a recentré l'activité militaire sur le camp de Bitche dans un processus de périphérisation et de séparation entre les fonctions urbaines et les fonctions militaires. Ce processus contraint désormais la ville à gérer les déménagements et à retraiter ces grands quartiers militaires pour réécrire son tissu urbain dominé il y a encore peu par la fonction militaire.











fig. 10
La ville militarisée
au pied de la citadelle

En 1680, la poussée de la France, la consolidation des frontières et la réunion de Bitche au royaume marque une bifurcation dans l'aménagement des lieux, annonçant la transformation progressive de Bitche. À cette époque, un château-fort domine depuis son imposante barre gréseuse les hameaux de Kaltenhausen, Rohr et Vorgeburg. On perçoit donc l'émergence progressive d'une proto-agglomération développée au pied du château. C'est la situation de carrefour de Bitche qui attire l'intérêt de Vauban qui aménage une première citadelle. Cependant fortifications et proto-agglomération sont rasées lors du retrait de la France après le traité de Ryswick (1697). En 1737, au lendemain du traité de Vienne, Stanislas Leszczyński gagne les duchés de Bar et de Lorraine. Le royaume de France contrôle l'organisation militaire du territoire, aussi, le maréchal de Belle-Isle, gouverneur des Trois-Évêchés, décide de fortifier Bitche. Les travaux (1741-1754) sont dirigés par le comte de Bombelles gouverneur militaire. L'ingénieur militaire Cormontaigne avait établi un projet de ville neuve nommée Stanislasstadt, cependant ce plan ne sera pas réalisé. La ville profite de la militarisation, de l'afflux de main d'œuvre et de militaires, des flux des fournitures aux armées, de la spéculation foncière. Elle s'entoure de remparts, dont il reste aujourd'hui les portes, c'est une ville contrainte. Elle accueille des bâtiments militaires, des casernes, un l'hôpital (actuelle médiathèque).












LES TRACES DE LA MILITARISATION PERCEPTIBLES DANS LE PAYSAGE URBAIN

-  Caserne Teyssier construite par l'armée allemande en 1898
-  Caserne Jouart construite en 1940
-  Champ de Mars, ancienne cité des officiers assignée au casernement Teyssier-Jouart
-  Fort St-Sébastien, ouvrage extérieur destiné à défendre les abords de la place forte (actuellement géré par l'association "Les amis du fort")

-  Camp d'entraînement militaire de Bitche d'une superficie de 3 468 hectares
-  Camp de sûreté de l'ancien camp militaire
-  Cimetière militaire où repose des soldats français, coloniaux et allemands de confessions différentes
-  Citadelle de Bitche classée au titre des monuments historiques depuis 1979

L'EXPRESSION DE LA TRANSITION MILITAIRE

-  Jardin pour la Paix, un jardin contemporain dont les œuvres rappellent les industries fortes du territoire
-  Le marché couvert, ancien ordinaire du quartier Teyssier reconverti en 2017
-  Bâtiment de la Communauté de Communes du Pays de Bitche, casernement Aynié, reconverti en 2010
-  L'hôtel des entreprises, anciens bâtiments du casernement Aynié reconvertis en 2019

-  Mitage pavillonnaire montrant l'intégration du camp de sûreté dans le tissu urbain
-  Écoquartier de Bitche, projet lancé en 2012
-  Évolution du bâti entre 1820 et 1866
-  Évolution du bâti entre 1866 et 1965
-  Évolution du bâti en 2019

Des routes militaires sont construites telle la route de Wissembourg, pour désenclaver la place et la relier aux réseaux des places françaises (Landau, Fort-Louis-du-Rhin...).

Durant le XIX^e siècle, Bitche est classée place forte de première classe et sa défense est renforcée par la construction d'une nouvelle enceinte. Un ouvrage détaché, le fort Saint-Sébastien est établi sur la colline de la Roche-Percée complété par un camp retranché qui se déploie au pied de la citadelle. La place est mieux intégrée aux réseaux de transports notamment par la construction de la voie ferrée Sarreguemines-Haguenau en 1868-1869. Les travaux liés à la militarisation permettent le développement de la ville. Le siège de 1870 constitue un événement majeur pour la ville et la citadelle. Assiégée par les troupes bavaroises, totalement isolées, la ville et la citadelle résistent mais ont souffert des bombardements. La citadelle devient le géosymbole de la résistance de la ville et de sa garnison.

La ville de Bitche connaît un développement de son rôle de garnison en deux temps. Le premier temps est lié à la période antérieure à l'annexion de 1871. Afin de conforter la place forte et son camp retranché, le gouverneur militaire peut compter sur deux casernements (caserne Trummelet-Faber et caserne Langlois). Ces deux casernements ont disparu au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, lors des travaux de la reconstruction.

Les grands casernements de la première Annexion, le quartier Aynié (ancienne Jäger-Kaserne), le quartier Teyssier-Jouart (ancienne Kaserne Falkenstein) soulignent une nouvelle étape dans l'histoire de l'urbanisme. Ces quartiers enclos s'organisent à l'est de la ville. Ils sont complétés par des logements pour les cadres et un mess. Toute une partie de la ville est planifiée par l'armée. La construction du Camp de Bitche annonce une nouvelle phase tout comme la réalisation du camp du Légeret avec la mise en chantier de la Ligne Maginot. Il s'agit d'une forme de satellisation de l'espace militarisé autour de la ville. La mise en chantier du quartier Pagézy-Driant constitue la dernière étape de la mise en œuvre des quartiers. Aménagé après la Seconde Guerre mondiale, il diffère structurellement des anciens casernements formant un casernement de type « campus ».

Le départ de l'armée des quartiers Aynié et Teyssier-Jouart conduit la ville à reconvertir ces espaces devenus publics. Comme souvent et à l'exemple du retraitement des espaces militaires délaissés tel le quartier Vauban à Freiburg-im-Breisgau en Allemagne, il est proposé de reconvertir l'ancien quartier militaire du 4^e Régiment des Cuirassiers, le casernement Teyssier-Jouart, en écoquartier. Le projet doit réaménager la friche militaire délaissée par l'armée et par cette reconquête urbaine avoir un effet de levier pour enrayer la décroissance urbaine.

Actuellement une maison de l'enfant, un éco-lotissement aux conditions assouplies, un marché couvert, la végétalisation de la place d'armes, la réhabilitation du gymnase Lebœuf (initialement destiné à une compagnie de théâtre) ont été réalisés et un musée de l'Art Urbain et du Street Art (MAUSA) est en cours d'installation.

Ce projet permet à la collectivité d'assurer la reconversion de son héritage militaire et la valorisation de son patrimoine bâti. Il s'inscrit dans les grandes orientations du SCoT de l'Agglomération de Sarreguemines et dans une démarche de territoire à travers notamment un programme de revitalisation, l'Appel à Manifestions d'Intérêt « Centres-Bourgs ». Pour autant, la reconversion des casernes libérées par l'armée pose la question de la conservation de la mémoire de la ville de garnison. En effet, les casernements sont représentatifs de l'architecture militaire de l'annexion allemande. La création de nouveaux espaces de vie par des projets de conversion des casernes vers des usages civils peut être l'occasion de mettre en scène ce patrimoine et de construire un récit. Ce processus de patrimonialisation complémentaire d'une offre touristique contribue à l'identité territoriale autour du fait militaire. C'est ce qui a été assuré avec la mise en scène de l'ancienne citadelle, c'est une trajectoire possible pour l'ancienne ville de garnison.

6. Les camps de sûreté

**Emmanuel Chiffre, Denis Mathis,
Tanguy Nierderlander & Anne Mathis**

Au sein des paysages militarisés, les camps de sûreté sont des composantes méconnues de la Ligne Maginot. En effet, il s'agit de casernements édifiés sur un nouveau modèle par rapport aux camps militaires construits avant le premier conflit mondial. Installés pour beaucoup d'entre eux en zone rurale, ils sont construits dans les années 1930. Ces quartiers sont destinés à assurer le service de la Ligne Maginot. La nécessité d'établir des garnisons au plus près des principaux ouvrages, conduit à la construction de camps à 1 ou 2 km des forts et des ouvrages lourds pour une capacité de 1 000 à 1 500 hommes soit un bataillon de régiments d'infanterie de forteresse.

Les camps sont installés dans les villages ou des écarts transformant partiellement ces derniers par l'arrivée d'une population nouvelle. En effet, des lotissements de logements sont destinés à accueillir les familles des officiers et des sous-officiers. Commerces, écoles, réseaux d'eau, liaisons de transports en commun, approvisionnements doivent être adaptés pour répondre à l'augmentation de la population.

Aujourd'hui, pour la plupart, ces camps ont été délaissés, désertés et enfrichés voire enruinés. Il reste les « cités cadres » qui ont retrouvé une fonction civile, reprises parfois par des entreprises ou vendues par l'Armée. Cette démilitarisation fonctionnelle n'a pas effacé un paysage particulier ni le marquage hérité de la présence de l'armée.

Sur le secteur du Pays de Bitche, on peut recenser quatre camps de sûreté dont trois situés en dehors du périmètre de la ville de Bitche et du camp de Bitche. Le premier se trouvait à Achen pour assurer le service de l'ouvrage du Haut-Poirier, à Rohrbach-lès-Bitche et à Hottviller-Siersthal pour le camp du Légeret. Il faudrait ajouter également le camp de Neunhoffen qui desservait la ligne de défense du Schwarzbach situé en Alsace. Ces camps symbolisent particulièrement les formes d'organisation de l'espace militaire et civil par l'armée. Le camp de sûreté Rohrbach-lès-Bitche s'organisait en trois parties :

- Établi à Bining, le quartier des hommes de troupe construit en 1936 comportait 6 casernements pour les hommes et plusieurs bâtiments annexes. Les grands bâtiments avaient des murs en tôle d'acier double, remplis de sable à l'épreuve des éclats d'obus. Cette architecture innovante souligne un savoir-faire des industriels lorrains. Aujourd'hui, il ne reste que les fondations en béton des constructions ;
- Établi face au casernement des troupes, les cités cadres des sous-officiers se présentent sous la forme d'une cité jointive comprenant chacune quatre logements et une cité comprenant deux logements. Le lotissement s'organise face au casernement des hommes. Il est établi le long de 4 rues (actuelles rues du général de Gaulle, du Maréchal Leclerc, du général Koenig et du général Ingold). Cédées à des particuliers, le caractère uniforme des cités s'atténue en fonction des appropriations et des rénovations. Cependant, il faut noter le caractère moderne des logements qui intègrent dès l'origine un garage et un jardin ;
- Les cités cadres des officiers sont séparées du camp principal. Installé à Rohrbach-lès-Bitche, le quartier s'organise en 6 pavillons d'officiers construits en vis-à-vis.



fig. 12
Cités cadres
à Rohrbach-lès-Bitche



fig. 13
Casernement des hommes
de troupes au Légeret

Le camp du Val d'Achen qui dépend du secteur fortifié de la Sarre est plus modeste et comprend huit blocs de cités cadres et un pavillon des officiers. Le casernement des hommes construit en 1936, prolonge les installations du camp d'Oermingen pour accueillir le 1^{er} bataillon du 153^e RIF. Le casernement est abandonné au lendemain de la guerre. La partie annexe du camp (cités) est, comme à Rohrbach-lès-Bitche, le principal vestige de l'implantation militaire.

Le camp du Légeret (1936) s'organise de manière presque similaire à celui du Val d'Achen. Le quartier militaire est organisé de part et d'autre de la route départementale 35. Au sud-est de celle-ci s'organisent les cités cadres (officiers, sous-officiers) et au nord-ouest de celle-ci s'établit le casernement des hommes de troupe. On y trouve le dernier casernement visible. Le reste de l'espace du camp a été aménagé en parking visiteurs pour le Fort du Simserhof. L'essentiel du terrain est réaménagé en lotissement.

Les forces placées dans les casernements servaient les grands ouvrages en temps de paix et ont constitué une main d'œuvre pour construire de nouvelles fortifications de campagne et d'ouvrage d'infanterie (MOM). La formation des troupes se fait par roulement dans le camp de Bitche.

Ce déploiement de troupes dans les campagnes et les villages lorrains transforme la vie économique et sociale encore semi-autarcique. La structure des casernements est hiérarchisée entre les cités cadres (officiers et sous-officiers) et les logements des troupes). Elle établit des ségrégations socio-spatiales. Seul le casernement des militaires du rang est enclos, soumis aux règles militaires. Les familles des cadres se juxtaposent aux noyaux villageois, partagent l'école souvent adaptée à l'arrivée de nouveaux enfants, fréquentent les commerces. Les aménagements urbains apportés par l'armée sont standardisés, on y trouve toujours les mêmes bâtiments : des mess, des écoles, des postes de police, des châteaux d'eau, des jardins. Cette installation qui forme alors un quartier villageois militaire modernise les anciens villages.

Aujourd'hui, les camps de sûreté ne sont plus liés à l'armée, les casernements ont disparu, ils sont laissés en friche pour la plupart. L'étalement urbain et pavillonnaire englobe le reste de ces friches militaires. Les traces de la militarisation se remarquent encore dans le caractère hybride des lotissements et des implantations périurbaines où les noyaux des cités soulignent que l'évolution des villages, la modernisation du bâti se sont effectuées dès l'Entre-Deux-Guerres et non au moment de la reconstruction.

Le processus de transformation du modèle d'armée de masse décidé par le Président Jacques Chirac en 1995 avec la suspension de la conscription modifie sensiblement l'organisation des territoires de défense. En effet, de nombreux régiments sont amenés à être dissous, d'autres sont redéployés au sein du territoire national. Le 13 février 1997, l'arrêté signé par Charles Millon, ministre de la Défense et Alain Lamassoure, ministre délégué au Budget, porte-parole du Gouvernement annonce la dissolution du 4^e Régiment de Cuirassiers établi à Bitche. Initialement, il était prévu que le 57^e Régiment d'Artillerie devait disparaître et quitter la place de Bitche. Cependant, la professionnalisation des armées et la modification de la perception et de l'analyse des menaces conduisent à de nouvelles trajectoires dans la programmation militaire. L'armée française revoit à la baisse le nombre de ses grandes unités blindées dont elle a besoin à trois régiments de chars Leclerc. Le casernement du 4^e Régiment de Cuirassiers, le quartier Teyssier est ancien, il est inadapté pour accueillir les nouvelles dotations de chars et donc nécessite d'importants aménagements. Le choix de la dissolution est donc pris dans ce contexte. Le 57^e Régiment d'artillerie, établi au quartier Pagezy restera à Bitche. Il dispose quant à lui d'infrastructures modernes et fonctionnelles. Il est donc prévu que ces unités casernées (57^e Régiment d'artillerie et 320^e Groupement de camp du 128^e Régiment d'infanterie) sont alors appelées à monter en puissance avec une professionnalisation achevée en 2001. Le 28 juin 1997, lors de la dissolution, le lieutenant-colonel Dominique Trinquand, chef de corps du régiment déclare alors «Aujourd'hui... Nous sommes sacrifiés, mais pour que l'armée professionnalisée soit plus forte». Le 1^{er} juillet 1997, l'étendard du 4^e Régiment de cuirassiers est accueilli au musée de l'Armée aux Invalides comme l'ensemble des étendards régimentaires des unités dissoutes dans le cadre de la professionnalisation des armées et des réformes territoriales qui en résultent.

Le 4^e Régiment de Cuirassiers est arrivé à Bitche en 1968 en provenance de la ville de garnison de Wittlich en Allemagne, l'affectation relève alors du redéploiement des forces françaises en Allemagne et dans le Grand Est. Le régiment conforte le statut de ville de garnison de Bitche. Ainsi près de la moitié de la population locale, 44 % exactement, émerge alors au ministère de la Défense. C'est sans doute le taux le plus fort de France. Bitche compte alors 5 000 habitants en 1968 et 5 750 habitants en 1999 (hors conscrits). La ville accueillait 2 212 militaires auxquels s'ajoutent 1 095 personnes (familles et enfants). Chaque année le camp de Bitche accueillait des troupes en manœuvre de France et d'Allemagne, soit 290 000 hommes. Pour la petite ville, la garnison injectait 83 millions de francs dans les circuits économiques locaux, c'est donc un acteur éco-

nomique de premier plan. La ville vit de la présence de l'armée et au rythme de l'armée. L'environnement socio-économique profite de cette manne locale de l'armée. Ainsi, les témoignages rappellent cette époque. Guy Sauvage, ancien tenancier de bar à Bitche témoigne dans le journal Vosges matin le 8 septembre 2021: «la bière coulait à flots! On avait jusqu'à 200 personnes dans le bar à chaque quille, deux serveuses et une femme de ménage». Et des journées - et autant de nuits - à n'en plus finir: de 6h du matin à 1h le lendemain. «Mon neveu venait aider: nous préparions alors 100 tasses de café alignées sur le comptoir pour le matin. C'est, pour moi, la plus belle affaire». Cependant cette quasi mono-activité de la commune va se réduire avec le départ progressif des effectifs du 4^e Régiment de Cuirassiers. En novembre 1996, la dernière remise de fourragère au contingent a eu lieu avec un défilé dans les rues de Bitche. Ce défilé traduit une rupture. À partir de cette date, les effectifs vont lentement décroître. Au premier décembre suivant, deux escadrons de 250 militaires du rang ne seront pas remplacés, engageant la réorganisation du régiment pour former les professionnels et lors de la cérémonie officielle de la dissolution le 28 juin, il ne reste plus que 450 personnels dont 250 cadres au régiment.

Pour la petite ville de garnison, le départ du 4^e Régiment de Cuirassiers, a un impact socio-économique comparable aux grandes restructurations industrielles des bassins sidérurgiques et miniers. Pour la ville, la disparition du régiment a un coût démographique de 850 hommes, dont 200 officiers et sous-officiers. Certes, il s'agissait pour beaucoup d'appelés du contingent. La période intercensitaire (1990-1999) ne traduit pas de baisse démographique puisque la commune connaît une petite croissance (+4.2 %). Cependant, le départ du régiment laisse une friche militaire impressionnante à proximité du centre-ville que la ville peine à résorber dans un délai raisonnable. La ville cherche des solutions pour valoriser une partie du site et établir des services municipaux (la caserne de pompiers, les ateliers municipaux, la création d'une maison de l'artisanat, de la petite industrie et du commerce, la construction d'un bâtiment relais, d'une halle des sports ou encore la création d'un parc municipal...). Il s'agit dans un premier temps de valoriser le foncier disponible ainsi que les bâtiments les plus facilement réutilisables. Cependant, ces transformations doivent s'opérer en tenant compte du manque à gagner pour la commune, conséquence de la restructuration. L'enfrichement du site est contenu bien que la dégradation liée à l'absence d'entretien des bâtiments pose la question de la pérennité du site en l'état. Les difficultés de la mise en œuvre de l'écoquartier des Cuirassiers s'inscrit dans les lents processus de reconversion des friches militaires dans l'Est de la France que l'on peut retrouver à Morhange (ancien quartier Cisse), à Sarrebourg

(Écoquartier Citadelle), ou encore à Haguenau (Écoquartier Thurot).

Le départ de l'armée fragilise également le commerce de proximité adapté aux rythmes de la ville de garnison. Par ailleurs à plus longue échéance, la transformation de l'armée, la professionnalisation, le rajeunissement des cadres ont entraîné la fermeture de douze classes avec le départ de personnels enseignants, administratifs et techniques. C'est ainsi que le maire de Bitche Pierre Foeglé constatait à regret que «l'amortissement de la dette relative aux constructions scolaires continuerait à être supporté pour des locaux inoccupés». On peut alors lire dans la presse que ces effets induits seront compensés par la montée en puissance du 57^e Régiment d'Artillerie et de la 30^e Compagnie de Camp avec l'argument qu'un régiment professionnel engendre un pouvoir d'achat 2,5 fois supérieur à celui d'un régiment d'appelés. Toutefois, lors de l'annonce de la dissolution du 4^e Régiment de Cuirassiers, Théo Hoellinger, président de l'association des commerçants reste sceptique: «Tout dépend de ce que l'État apportera en compensation du départ du 4^e Cuir et quand et comment sera professionnalisé le 57^e RA. Encore faut-il que l'État aide la Ville, ne serait-ce que dans le domaine du logement. Actuellement 460 familles militaires résident à Bitche. Il faudra donc encore trouver à loger un régiment professionnel pour qu'il puisse consommer sur place.

fig. 14
La Bitchoise, 2019



Il y a de réels efforts à faire en matière d'aménagement du territoire». Selon lui, les trois régiments actuels représentent 30 % du chiffre d'affaire global des commerçants bitchois.

La dissolution du 57^e Régiment d'Artillerie allait suivre quelques années plus tard, posant une nouvelle fois la question des bouleversements territoriaux engendrés par les départs de l'armée et interrogeant l'efficacité réelle des mesures compensatoires destinées aux communes. L'exemple de Bitche met en lumière les enjeux de ces petites villes de garnison monofonctionnelles de l'Est de la France ayant été fortement touchées par la crise de restructuration des armées dans le cadre de la professionnalisation.

8. L'impact environnemental des activités militaires dans le camp de Bitche

Benjamin Cancès, Jessy Jaunat, Marie Ponthieu, Béatrice Marin, Vincent Robin & Pascale Bauda

Depuis plusieurs siècles, le Pays de Bitche est structuré autour de l'activité militaire. Le camp militaire est notamment actif depuis plus de cent ans (entraînement aux tirs, entre autres). La création de ce camp militaire au début du XX^e siècle a entraîné l'abandon des activités agropastorales dans ce secteur et donc permis le maintien jusqu'à aujourd'hui de plusieurs zones humides classées «Sites Natura 2000» (une dizaine d'entités qui représentent 173 ha, soit 5 % de la surface du camp militaire). Bien que préservés, ces milieux restent impactés par les activités militaires, en particulier pour ce qui est de leur état écologique, mais aussi possiblement pour leur état biogéochimique, y compris pour la ressource en eau, largement utilisée localement pour l'alimentation en eau potable. En effet, l'utilisation continue, depuis plus d'un siècle, de munitions, dont le nombre et la composition chimique ne sont pas parfaitement connus, peut contribuer à diffuser différentes substances comme des composés pyrotechniques (le plus connu étant le TNT, mais il en existe d'autres tels que les perchlorates (ClO_4^-), DRX, DNT, etc.) ou des métaux comme par exemple, le plomb, le cuivre, le zinc ou l'arsenic, qui sont naturellement présents dans l'environnement mais souvent à des concentrations faibles. Dans un premier temps, nos travaux ont consisté à évaluer un éventuel impact des activités militaires sur la qualité des sols et des eaux à l'intérieur du camp militaire. Dans un second temps, il s'agissait de mesurer la capacité qu'ont certaines bactéries naturellement présentes dans l'environnement à dégrader des composés pyrotechniques.

Afin de répondre à ces questions, 16 points d'eau ont été échantillonnés en 2017: 3 sources, 6 forages dont 4 utilisés pour l'alimentation en eau potable (aquifère des Grès du Trias

Inférieur), 6 points dans les cours d'eau du camp militaire et un prélèvement dans l'étang d'Haspelschiedt. Trois tourbières, dont une à l'extérieur du camp, ont été échantillonnées en 2018 par carottage jusqu'à environ 2,3 mètres de profondeur. Pour chaque échantillon d'eau et de tourbière les teneurs en perchlorates, en 34 composés pyrotechniques et en métaux ont été déterminées, ainsi que d'autres paramètres physico-chimiques non présentés ici. Il est important de mentionner qu'il n'existe pas encore de normes de potabilité nationales pour les composés pyrotechniques. Enfin, des bactéries prélevées dans les cours d'eau (les matières en suspension ou sédiments au niveau du camp militaire) ont été cultivées et des expériences réalisées en laboratoire afin d'évaluer leur rôle dans l'abattement d'une pollution de type pyrotechnique.

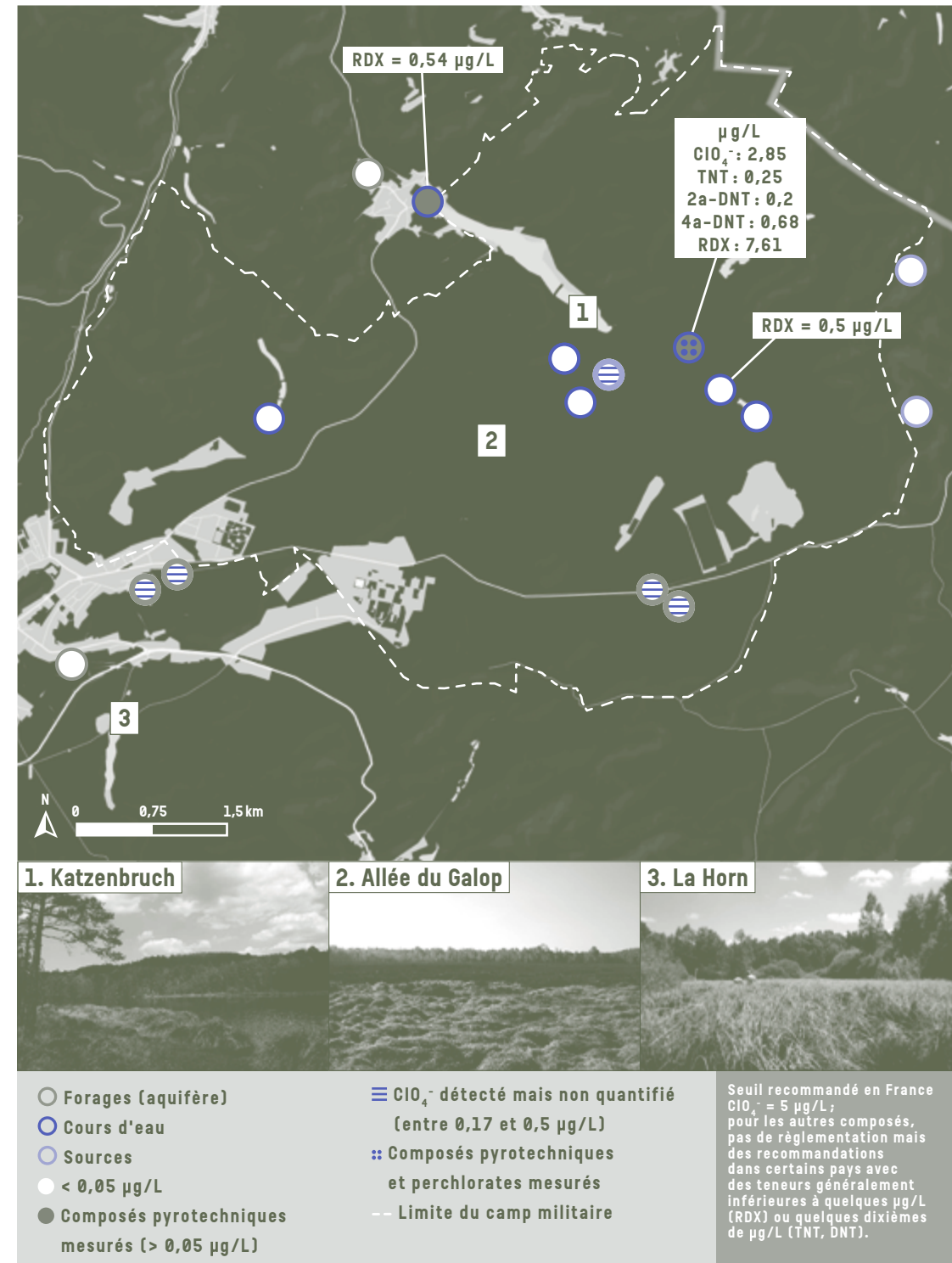
Parmi toutes les molécules analysées, seules certaines ont été retrouvées dans les eaux, à des concentrations très faibles (fig. 15). Seul un point de prélèvement correspondant à un ruisseau, dont l'eau n'est pas utilisée à des fins de consommation, présente des concentrations importantes. Ce marquage faible des eaux par des composés pyrotechniques issus d'utilisations militaires actuelles et/ou passées peut être partiellement expliqué par les résultats des expériences de dégradation réalisées en laboratoire. En effet, les micro-organismes autochtones, comme les bactéries des genres *Pseudomonas*, *Enterobacter*, *Rhodococcus*, *Mycobacterium*, *Clostridium* et *Desulfovibrio*, ont la capacité de rapidement dégrader certaines de ces molécules telles que le TNT. De plus, les tourbières sont des milieux très réactifs qui peuvent retenir un grand nombre de substances et donc en limiter la diffusion vers les eaux de surface ou souterraines.

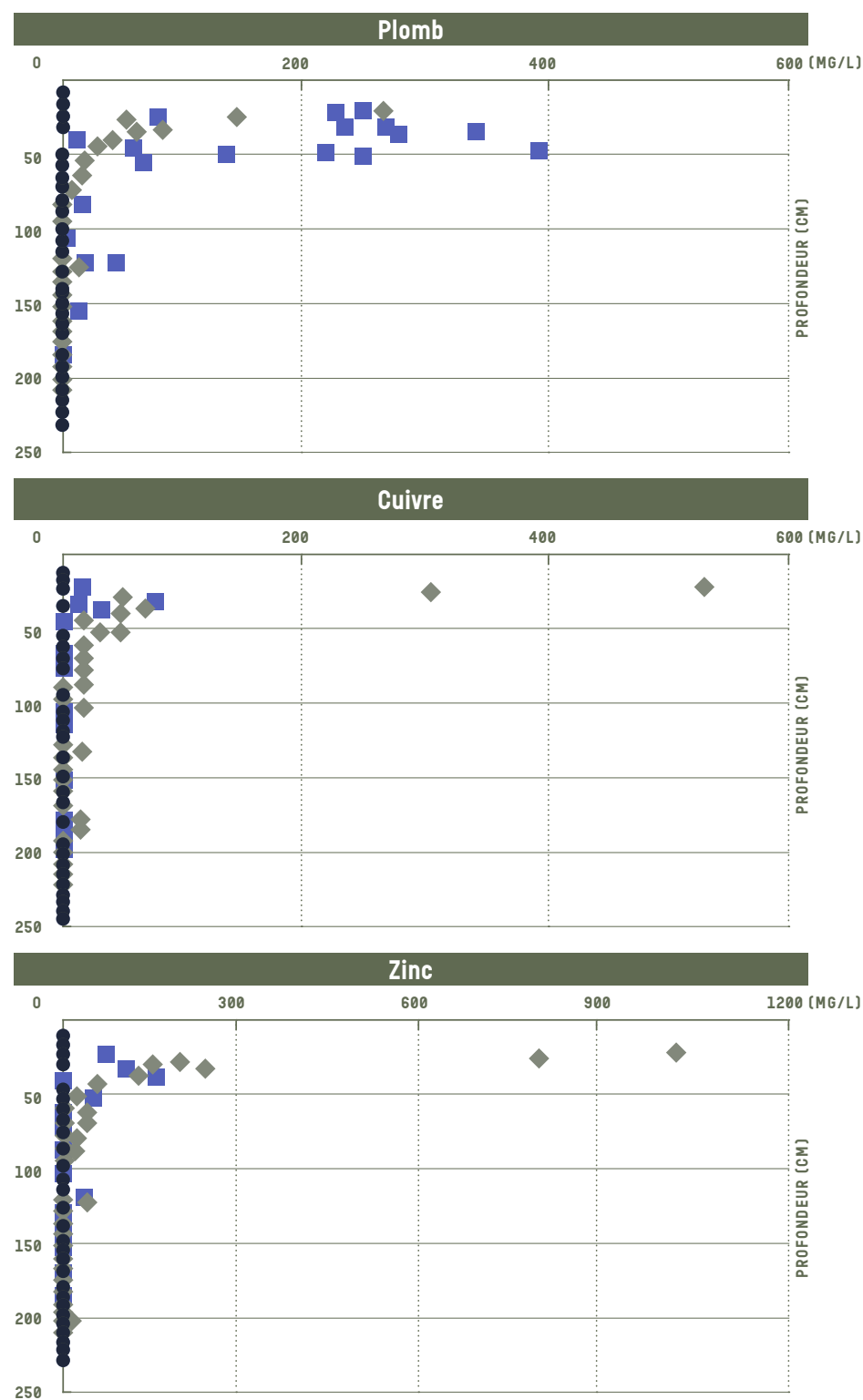
Les tourbières du camp militaire, bien qu'a priori non impactées par les composés pyrotechniques (concentrations inférieures aux limites de détection) présentent des teneurs élevées en métaux (plomb, zinc et cuivre) sur les cinquante premiers centimètres (fig. 16). Une fois passée cette profondeur, les concentrations sont proches de celles trouvées naturellement dans l'environnement. Ces trois métaux correspondent à ceux fréquemment rencontrés sur des sites impactés par des activités militaires. Malgré leurs teneurs élevées, leur mobilité semble relativement limitée du fait de leur forte affinité avec la matière organique constitutive des tourbières.

Cette étude, la première de ce type réalisée dans l'enceinte même du camp militaire de Bitche, a permis de dresser un inventaire partiel de l'impact de plus d'un siècle d'activités militaires sur l'environnement. En l'état actuel de nos connaissances, le risque sanitaire lié à l'activité militaire semble relativement limité. Les teneurs en substances d'origine militaire sont très faibles (composés pyrotechniques) ou alors retenues en surface dans des tourbières (métaux). Des études com-

Concentrations en molécules d'origine militaire dans les eaux prélevées et localisation des tourbières échantillonnées

FIG. 15





plémentaires devraient permettre de mieux comprendre le comportement et la toxicité de ces substances dans l'environnement et leur évolution au cours du temps et ainsi participer à l'amélioration des connaissances de l'impact des conflits armés sur les écosystèmes.

9. La production de charbon de bois dans le Pays de Bitche

Vincent Robin, David Gocel-Chalté,
Hannes Knapp & François Guéroid

Avant l'émergence et la généralisation des énergies fossiles, les «travailleurs du métal» utilisaient le charbon de bois comme principale source d'énergie, et ce, au moins depuis le Moyen Âge. C'est le cas dans le Pays de Bitche qui voit le développement d'un certain nombre de forges et fonderies au cours du XVIII^e siècle, comme les forges de Bærenthal et de Mouterhouse. Le charbon de bois utilisé pour alimenter ces industries est produit dans le territoire, sur des «bancs forestiers» attribués spécifiquement à une forge qui fait ensuite travailler des charbonniers pour la production du charbon. Ainsi, le bois est récolté localement en vue d'être carbonisé dans des meules de pièces de bois empilées. Ces meules étaient installées sur des espaces aplanis par les charbonniers, plus ou moins circulaires, de l'ordre de quelques dizaines de mètres carrés (fig. 17).

Ces plateformes constituent ce que l'on appelle des charbonnières. Elles sont aujourd'hui encore bien visibles dans les paysages, en particulier dans des secteurs ayant du relief comme le Pays de Bitche où elles ressortent dans la topographie comme des replats dans les pentes. Ces charbonnières sont des vestiges archéologiques qui renferment des restes de la production historique du charbon de bois. Elles sont constituées d'un niveau de sol charbonneux fait de sol brûlé, de cendres et de fragments de charbon de bois qui se sont effrités lors des productions antérieures et enfouis localement (fig. 18, p. 115). Ce niveau charbonneux et les fragments de charbon de bois qu'il renferme sont des indicateurs pour l'analyse historique des charbonnages. Or, le Pays de Bitche présente un grand nombre de ces charbonnières, dont aucune n'avait été étudiée jusqu'à aujourd'hui. Ainsi, nous les avons localisées et analysées pour retracer l'histoire de la production de charbon de bois afin d'identifier la place de cette activité passée dans les paysages historiques et actuels du Pays de Bitche.



fig. 17
Charbonnière en cours
d'échantillonnage

Des secteurs d'inventaire et de prélèvement des charbonnières ont été présélectionnés dans l'est du Pays de Bitche, dans le pays couvert, qui présente plus de relief et où les charbonnières sont plus facilement et

plus efficacement détectables. Nous avons ensuite parcouru un certain nombre de bassins-versants pour localiser les charbonnières et sélectionner certaines d'entre-elles pour réaliser des analyses. Ces charbonnières ont fait l'objet de prises de mesures sur place pour caractériser leurs dimensions en surface et l'épaisseur de sol charbonneux. Puis, sur chaque charbonnière, nous avons prélevé à différentes positions un minimum de cent fragments de charbon de bois. Chaque fragment a ensuite fait l'objet de deux types d'analyses. Premièrement, une analyse microscopique pour son identification taxonomique (l'essence de l'arbre dont il provenait) selon des critères d'anatomie du bois qui restent visibles même après la carbonisation. Deuxièmement, une analyse dite dendro-anthracologique qui permet d'estimer le diamètre, et, par extrapolation, le type de pièces de bois récoltées et carbonisées.

De plus, un certain nombre de charbonnières a fait l'objet d'au minimum une datation par le radiocarbone (^{14}C) d'un fragment de charbon de bois formellement identifié taxonomiquement, afin d'obtenir des informations chronologiques sur la production de charbon de bois et les déboisements induits par celle-ci.

Au total, dans le Pays de Bitche, sur plusieurs milliers de charbonnières, nous en avons analysé 211, soit un total de 21 101 fragments de charbon de bois analysés, sur 12 bassins-versants différents.

Les charbonnières mesurent en moyenne 61 m^2 pour une profondeur moyenne du niveau charbonneux (fig. 18) de 29 cm. Ces données morphométriques sont assez comparables à ce que nous indique la littérature scientifique pour les charbonnages en moyenne montagne en France et en Europe, même si l'on note une large variabilité pour la profondeur moyenne du niveau charbonneux.

Les analyses taxonomiques des fragments de charbon de bois nous indiquent la présence en large majorité de chênes (*Quercus petraea* et *Quercus Q. robur*) et du hêtre (*Fagus sylvatica*), et la faible présence de certains arbres comme le charme (*Carpinus betulus*). À l'inverse, on remarque l'absence de certaines espèces pourtant présentes historiquement comme les aulnes (*Alnus glutinosa*) ou les érables (*Acer spp.*). Ces résultats montrent d'une part que les charbonniers choisissaient, au moins en partie, le bois à partir duquel ils faisaient le charbon, en ciblant des arbres au bois dense qui offrent un meilleur rendement de production à la carbonisation. C'est notamment le cas des chênes et du hêtre. Mais nos résultats indiquent aussi que les charbonniers utilisaient le bois directement présent à proximité immédiate des charbonnières, et que, par conséquent, les espèces d'arbres identifiées dans les charbons d'une charbonnière donnée reflètent bien la végétation forestière sur place, au moment

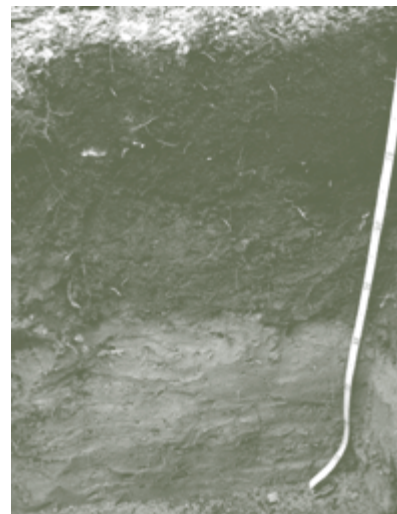


fig. 18
Profil de sol d'une charbonnière.
La partie sombre indique
le niveau charbonneux

de la production du charbon. C'est ce que l'on observe clairement avec une distinction des proportions d'espèces dans les charbonnières, avec les chênes qui dominent dans les charbonnières de versant sud/sud-est, plus chaud, donc plus favorable pour ces espèces. Dans les versants nord/nord-ouest, plus frais et moins ensoleillés, les charbonnières sont dominées par le hêtre, bien adapté à ce type de conditions. De plus, à l'échelle du pays couvert, on observe que les chênes, ainsi que le pin sylvestre (*Pinus sylvestris*) sont plus présents dans les charbonnières les plus à l'est, alors que le hêtre est plus présent dans les charbonnières les plus à l'ouest. Cela reflète une distribution des espèces forestières dominantes contrôlée par des facteurs environnementaux tels que le type de sol (richesse en éléments nutritifs) et le climat (pluviométrie), c'est-à-dire à l'échelle du territoire. Il n'en reste pas moins que les espèces d'arbres dominantes localement ont été favorisées par la gestion et les pratiques forestières de l'époque en vue de la production de charbon de bois, c'est-à-dire par le taillis qui permettait d'obtenir des pièces de bois par rejets de souches, relativement rapidement et de dimensions idéales pour la construction des meules. C'est ce qu'indiquent nos mesures de cernes de charbon de bois avec une majorité des pièces de bois carbonisées de l'ordre de 10 cm de diamètre. Enfin, sur la base de 44 datations par radiocarbone, il apparaît clairement que la production de charbon de bois s'est déroulée entre les XVIII^e et XX^e siècles. Donc relativement récemment, ce qui est très cohérent avec le développement des industries du métal, des forges notamment, dans le Pays de Bitche au cours du XVIII^e siècle.

Nos travaux illustrent bien les liens forts et anciens qui existent, au moins dans l'est du Pays de Bitche, entre la forêt, son bois et le développement ou l'activité socio-économique.

Nous montrons également que les paysages dominés aujourd'hui par les chênes et le hêtre, aux niveaux infra- et extra-locaux, étaient déjà présents au cours des trois derniers siècles, et qu'ils sont en partie l'héritage actuel de la production historique du charbon de bois. Cela jusqu'au remplacement du charbon de bois par les énergies fossiles et l'arrêt de la plupart des forges au cours du XX^e siècle. Cette période correspond à des changements importants des opérations et objectifs de la gestion forestière avec l'émergence des transitions des taillis et taillis-sous-futaie vers des futaies afin d'augmenter la production de bois d'œuvre. Ces changements font écho aux changements que vit actuellement la filière bois avec par exemple l'augmentation de la part des débouchés forestiers bois-énergie, y compris dans le Pays de Bitche.

Dans le Pays de Bitche, plusieurs milliers d'anciennes plateformes de charbonnage répertoriées attestent de l'activité intense de production de charbon de bois entre les XVIII^e et XX^e siècles. De nos jours, ces lieux de production sont facilement repérables, en replats, avec en surface une couche très noire, épaisse (20-30 cm) contenant des résidus de charbon. L'analyse de ces charbons permet de reconstituer les forêts exploitées à l'époque.

Utilisées un grand nombre de fois entre les XVIII^e et XX^e siècles, ces plateformes de charbonnage ont également diffusé dans l'environnement, d'importantes quantités de cendres, de goudrons et de gaz.

Les cendres sont riches en éléments chimiques tels que le phosphore, le calcium ou le magnésium. À l'origine concentrés dans le bois des arbres, ces éléments sont appelés des «nutriments» car ils sont essentiels pour la nutrition des êtres vivants. Si ceux-ci ont été conservés dans les sols actuels, ils pourraient jouer un rôle bénéfique de fertilisant pour les végétaux et animaux dans les forêts actuelles.

Les goudrons et les composés organiques volatils quant à eux sont des composés chimiques de type hydrocarbures produits lors du charbonnage. Les hydrocarbures volatils sont émis et circulent dans l'atmosphère; associés à des poussières ou la suie, ils se redéposent à la surface des sols. Les goudrons suintent dans la meule de bois et s'accumulent dans le sol avec le charbon de bois. Dans les deux cas, les hydrocarbures sont hydrophobes, ils sont donc peu déplacés avec les eaux et peuvent persister dans les sols actuels. Si leur concentration est importante dans les sols, ils constituent une forme de pollution qui peut avoir un effet néfaste sur les écosystèmes.

Il paraît donc important de se demander ce que sont devenus les nutriments (issus des cendres) et les hydrocarbures dans les forêts actuelles. D'autant plus que les charbons résiduels conservés sur les plateformes de charbonnage pourraient agir comme de véritables filtres pour les piéger durablement. L'objectif de notre étude est ainsi de mettre en évidence dans les sols des forêts actuelles du Pays de Bitche les effets bénéfiques (nutriments) et/ou néfastes (polluants) qui pourraient être attribués à un héritage des activités anciennes de charbonnage dans la région.

Dans les forêts du Pays de Bitche, sur des secteurs riches en plateformes de charbonnage, trois sites ont été sélectionnés (fig. 19a) : Cham sur le secteur de Mouterhouse, Wolf au sud du Camp militaire de Bitche et Neu à proximité de Sturzelbronn.

Les 3 sites sont localisés à une altitude de 300-400 m, sur les pentes assez fortes et sont soumis au même climat semi-continentale. Sur chaque site, des sondages sont réalisés pour caractériser d'une part, un sol «de référence» à 10-15 m en amont de la plateforme, considéré comme peu perturbé par les activités anciennes, se développant sur des grès riches en quartz typiques des Vosges du Nord; et d'autre part, un sol «de charbonnière» dans la plateforme. Les datations de charbons sur les charbonnières des 3 sites indiquent qu'elles ont toutes été utilisées entre les XVIII^e et XIX^e siècles (fig. 19b).

Chaque sol est décrit et échantillonné. Des lames minces sont fabriquées pour étudier l'état des charbons ainsi que certaines perturbations (animales, racinaires, humaines...). Des analyses de sols ont été réalisées pour estimer leur richesse en nutriments (phosphore, calcium... issus des cendres) et en hydrocarbures (polluants issus des goudrons).

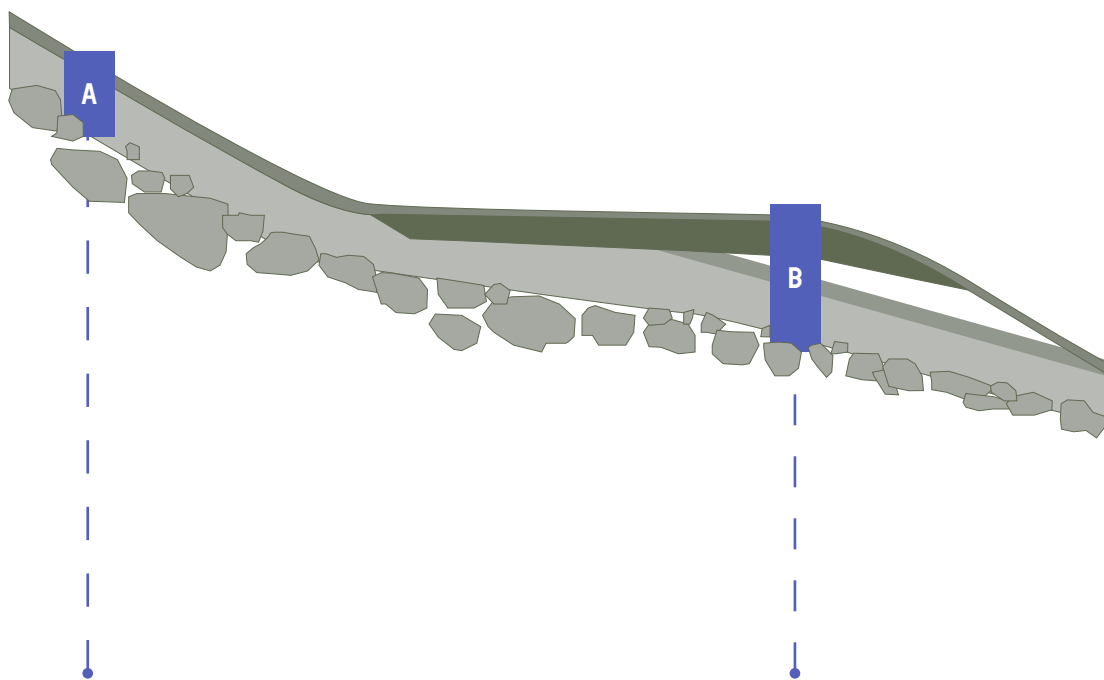
Localisation des trois sites étudiés (Cham, Wolf, Neu)

FIG. 19A



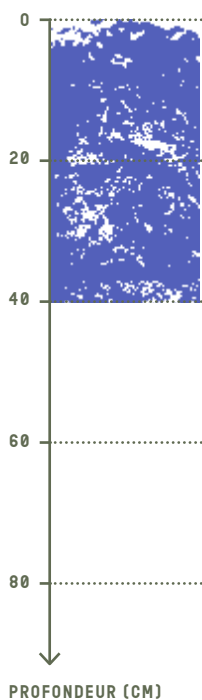
Localisation des sols décrits et échantillonnés sur chaque site sur une coupe schématique

FIG. 19B



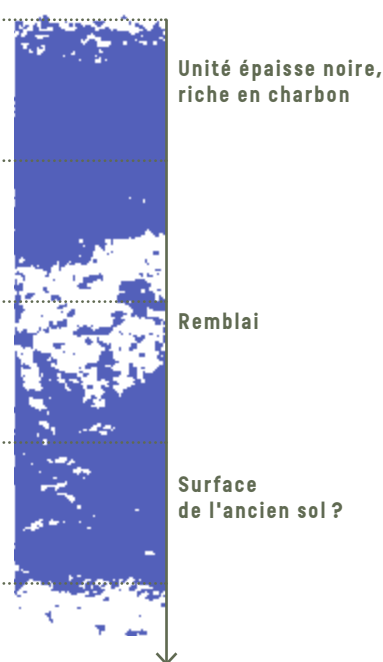
SOL DE RÉFÉRENCE

FIG. 19C



SOL DE CHARBONNIÈRE

FIG. 19D



PROFONDEUR (CM)

Les résultats obtenus sont très similaires sur les 3 sites étudiés :

- Les sols de référence, non perturbés par les activités de charbonnage, sont peu profonds, sableux, acides. En surface, l'horizon contenant de la matière organique est très peu épais (fig. 19c). Les sols de charbonnières sont caractérisés par une épaisse couche noire en surface résultant de l'activité de charbonnage. Riche en charbon, celle-ci repose soit directement sur des sols ou roches naturels horizontaux, soit sur une plateforme construite par les charbonniers pour accueillir la meule (fig. 19d). Cette plateforme, issue du grattage des sédiments alentours vient enfouir le sol d'origine en pente.
- De faibles teneurs en nutriments ont été mesurées dans les sols de référence. Les sols « naturels » sont donc peu fertiles chimiquement. Ce résultat s'explique en partie par la pauvreté de la roche. Malgré 200 ans de charbonnage, les teneurs en nutriments dans les sols de charbonnières, ne sont pas significativement différentes de celles mesurées dans les sols de référence (à l'exception d'une valeur plus élevée en calcium sur CHAM).
- Les teneurs en hydrocarbures mesurées dans les 3 sols de référence sont faibles. La distribution des 40 hydrocarbures identifiés sont issus d'une pollution atmosphérique régionale diffuse contemporaine (chauffage, industries, transports). Étonnamment, les teneurs en hydrocarbures sont également faibles dans les sols de charbonnières. Ceci permet de mettre en évidence qu'il n'y a pas de pollution en hydrocarbure détectable dans ces sols. Par contre, la distribution des 40 molécules hydrocarbonées dosées est très différente, marquée par l'abondance des hydrocarbures les plus légers. Cette signature est caractéristique du charbonnage qui peut être défini comme une pyrolyse du bois à savoir un traitement thermique à haute température dans un milieu privé d'oxygène.

Malgré la persistance d'une épaisse unité charbonneuse à la surface des sols, notre étude révèle que ces restes de charbons et la production ancienne de cendres, goudrons ou gaz sur plusieurs décennies n'influence actuellement plus (ou très peu localement) les sols impactés à l'époque. La « mémoire » des sols semble s'être atténuée dans le temps dans les sols forestiers au-

tour de Bitche. L'hypothèse la plus probable est que les nutriments apportés par les cendres produites et accumulées au cours des activités de charbonnage ont été entraînés vers l'aval par les eaux de pluies et les teneurs dans les sols ont commencé à diminuer à l'abandon de la charbonnière. Ce drainage a dû être rapide dans ces sols sableux très drainants. En revanche, de par leur nature très insoluble, les hydrocarbures sont restés dans les sols, fortement associés aux particules organo-minérales des sols.

11. La nature des sols et leurs usages. Quels impacts sur la maladie de Lyme dans le Pays de Bitche ?

Pascale Bauda, Nathalie Boulanger, Delphine Aran, Marie-Claire Lett, Armand Maul, Baba Issa Camara, Annik Schnitzler, Cathy Barthel, Marie Zaffino & Fabien Hein



La présence de 2 zones différenciées qui découpent le territoire en pays ouvert, essentiellement agricole et en pays couvert, dominé par une couverture forestière, est un élément marquant du Pays de Bitche. Cette différence est la conséquence de la nature contrastée du sous-sol de ces 2 zones: un substrat gréseux du pays couvert et, pour le pays ouvert, un substrat argilo-calcaire plus nutritif permettant une production agricole cohabitant avec de la forêt présente sur les crêtes et les fonds de vallons.

La présence de la forêt est un déterminant du territoire, ayant permis par le passé la production du charbon de bois, l'alimentation de forges, et une industrie verrière toujours active. Aujourd'hui, elle sous-tend le développement d'un tourisme vert, palliant une forme de déprise en partie liée à l'évolution de la vocation militaire du territoire.

Cette forêt soutient aussi une faune contribuant à la forte présence sur le territoire de populations de tiques dont la plus abondante est *Ixodes ricinus*. Le cycle de développement de cette tique comprend trois stades (larve, nymphe, adulte), nécessitant chacun un repas sanguin assuré par piqure d'un hôte vertébré. Lors de ces repas, la tique peut contracter et transmettre des agents pathogènes divers (bactéries, virus, parasites) dont le plus connu est la bactérie *Borrelia burgdorferi sensu lato*, responsable de la maladie de Lyme. Sa prévalence dans le Pays de Bitche est parmi les plus élevées recensées en France (150 à 450 cas annuels pour 100 000 habitants).

Dans ce contexte, les scientifiques que nous sommes avons utilisé le Pays de Bitche comme un laboratoire à ciel ouvert pour identifier par l'expérience les sites présentant le plus de risque

10 habitats dupliqués

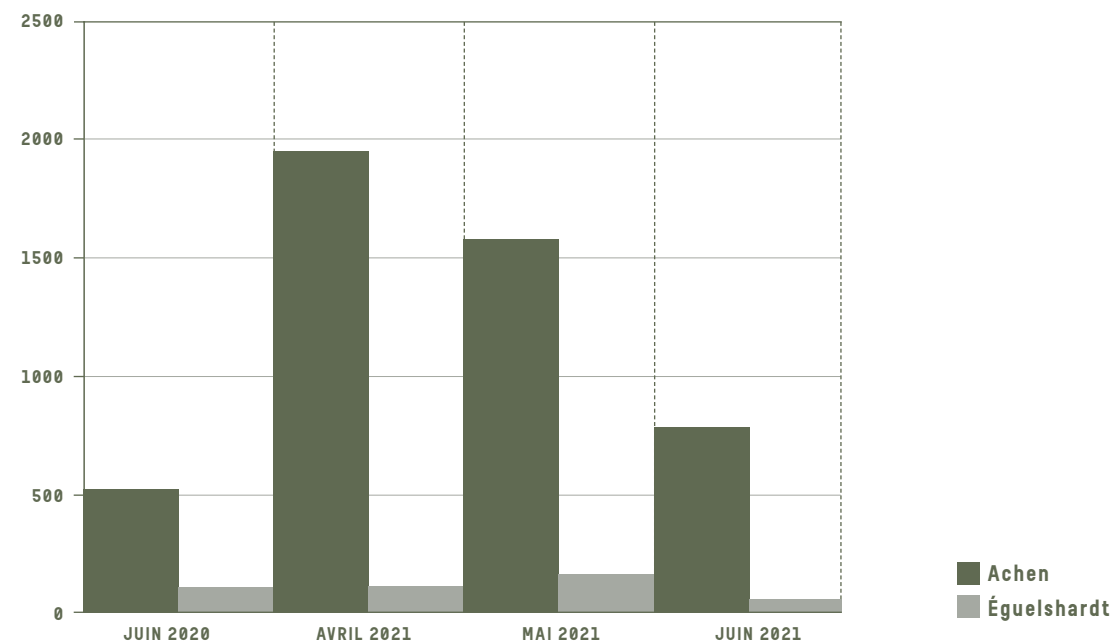
- Vergers
- Prairies
- Zones Humides
- Ex-Zones Humides
- Forêts récentes :
 - feuillus
 - mixtes
 - conifères
- Forêts stables :
 - feuillus
 - mixtes
 - conifères

de piqûres de tiques, et a fortiori de piqûres par une tique infectée par un agent pathogène pour l'homme. En effet, des zones « à tiques » sont couramment évoquées, sans que l'on comprenne pourquoi spécifiquement ici et pas ailleurs. Nous avons donc exploité le contraste entre les 2 zones du Pays de Bitche couvert et découvert pour questionner le rôle des sols et des habitats contribuant à l'abondance des tiques. Ainsi, les communes d'Achen et d'Eguelshardt ont été choisies comme représentatives, respectivement du pays découvert et du pays couvert, et elles ont constitué un terrain d'investigation adéquat, présentant des habitats similaires mais sur des sols différents.

Car, pour en apprendre davantage sur les préférences de la tique *Ixodes ricinus*, nous avons ciblé sur chaque commune des vergers, des zones humides, des prairies et des forêts. Mais attention, il y a forêts et forêts ! Pas question de considérer à l'identique les feuillus et les résineux. Les collectes de tiques ont donc été réalisées sur des forêts de conifères, de feuillus et des forêts mixtes. Et enfin, difficile d'oublier l'influence du temps qui passe et son cortège de préoccupations: chaleur, sécheresse, déprise économique, reprise de la forêt. Nous avons ainsi différencié les forêts stables (recensées au XIX^e siècle) et les strates arborées plus récentes issues d'une évolution de l'usage des sols. Quatre campagnes de prélèvements de tiques ont été réalisées en juin 2020 et en avril, mai et juin 2021, permettant de récolter au total 5 834 tiques dans des conditions météorologiques comparables sur les deux communes.

Nombre de tiques, Achen versus Eguelshardt

FIG. 20



Nous avons été étonnés de collecter 5 313 tiques sur le secteur d'Achen et seulement 521 tiques sur celui d'Eguelshardt, démontrant un effet marquant de la nature des sols, avec des effectifs maximums recensés en avril et mai. Toutefois, sur les 2 types de sols (grès acide à Eguelshardt et sol calco-argileux à Achen), les habitats dans lesquels les tiques étaient les plus abondantes sont les forêts. De manière inattendue, les forêts dites récentes, correspondant à une strate arborée postérieure à 1900, hébergeaient une quantité significativement plus importante de tiques (2 923) pendant les mois les plus favorables d'avril et mai contre 833 dans les zones de forêts préexistantes dites stables. Une troisième surprise est venue des peuplements forestiers puisqu'une surabondance de tiques a été observée dans les forêts de conifères (2 147 tiques collectées), dépassant les effectifs collectés au niveau des forêts mixtes (1 615), ceux-ci étant supérieurs aux tiques recensées dans les forêts de feuillus (1 594).

En termes d'habitat, les zones humides se sont avérées favorables pour la collecte de tiques mais, à un degré moindre comparativement aux forêts, et plus particulièrement lorsque ces zones étaient situées en lisière de forêts.

Grâce à des pièges photographiques localisés sur chacun des 40 sites étudiés, nous avons pu corréler l'abondance des tiques collectées à celle de certaines familles animales. Ainsi, des relations significatives ont pu être observées entre l'abondance des tiques et celle des cervidés (essentiellement des chevreuils), des oiseaux et des lièvres, suggérant que ces animaux sont des hôtes probables de tiques.

En plus de ces animaux, l'agent responsable de la maladie de Lyme était aussi corrélé aux chats sauvages, et l'agent de l'anaplasmose aux écureuils. Le pourcentage moyen de tiques infectées par au moins une bactérie pathogène pour l'homme était de 18 %. Sans surprise, la bactérie pathogène la plus souvent associée aux tiques collectées était celle responsable de la maladie de Lyme *B. burgdorferi* s.l., dans 14 % des cas.

Parmi les facteurs environnementaux étudiés, la nature des sols a montré la plus forte influence; celle-ci pouvant s'exercer directement par une interaction sol-tique, mais aussi par des actions indirectes comme la fragmentation des paysages, plus importante sur Achen, en lien avec les diverses activités agricoles. Cette fragmentation concentrerait la faune sauvage sur des zones forestières plus restreintes, concentrant aussi leurs ectoparasites que sont les tiques. On peut avancer l'idée que ce n'est peut-être pas la nature au sens sauvage du terme qui est le principal facteur de risque mais plutôt son altération/exploitation par les activités humaines.

12. La naissance des Caisses Raiffeisen dans l'Alsace-Lorraine annexée à la fin du XIX^e siècle

Marie-Claire Lett

Suite au traité de Francfort du 10 mai 1871, une partie de la Lorraine (Moselle) ainsi que les deux départements de Basse et Haute-Alsace, sont annexés par l'empire allemand et constituent le Reichsland Elsass-Lothringen. La Lorraine allemande (*Lothringen Bezirk*) est divisée en sept « cercles » (*Kreise*), correspondant à des circonscriptions plus petites que les anciennes sous-préfectures de l'administration française. Le « cercle » de Sarreguemines (*Kreis Sarrgemünd*), est formé du canton de Sarreguemines et des trois cantons de Bitche, Rohrbach et Volmunster. La Lorraine annexée est séparée en deux par une frontière linguistique très ancienne, formée autour de l'an 1000, et qui distingue la partie romanophone au sud et à l'ouest, dont la population s'exprime en français alors qu'au nord et à l'est (en particulier dans les « cercles » de Forbach et de Sarreguemines), la population est germanophone et utilise le Platt (francique rhénan).

L'économie d'une grande partie de la Lorraine annexée a été profondément bouleversée par la révolution industrielle, liée aux mines de charbons et de fer. Dans le « cercle » de Sarreguemines, les « industries du feu », faïenceries à Sarreguemines, verreries et cristalleries à Meisenthal, Goetzenbrück et Munzthal-St-Louis, sont florissantes et font vivre quelques milliers de familles. Quelques activités complémentaires fonctionnent autour de Rohrbach et de Siersthal, pour la confection de chapeaux de paille et de couronnes mortuaires en perles, et de Sarreguemines pour la broderie de perles ou de paillettes ou le tissage de la peluche de soie, avec une main d'œuvre paysanne, travaillant à domicile durant la saison « creuse » d'hiver, lui apportant ainsi quelques compléments de revenus. Mais pour le reste, l'économie repose essentiellement sur l'agriculture. Les exploitations sont petites. Les paysans, dont certains sont également artisans, pratiquent une culture vivrière de subsistance. Ils sont régulièrement confrontés au caractère aléatoire des récoltes et aux variations de rendement des cheptels.

La deuxième moitié du XIX^e siècle coïncide avec l'évolution des connaissances scientifiques sur le fonctionnement des sols, entraînant la mise au point de nouvelles techniques agronomiques, avec des changements de pratiques agricoles, comme l'abandon de l'assolement triennal et des jachères, l'introduction de la mécanisation et l'utilisation d'engrais chimiques. Appliqués dans quelques grandes fermes, ces techniques ont prouvé leur efficacité par l'augmentation importante des rendements.



fig. 21
Frédéric-Guillaume Raiffeisen

Face à cette modernisation, fortement encouragée par l'administration allemande, le monde agricole mosellan se heurte à des problèmes majeurs, tels que le manque d'organisation et la difficulté d'accès à des prêts bancaires.

Les comices agricoles, antérieurs à l'annexion, vulgarisent les nouvelles techniques, mais très peu de petits paysans, qui constituent la très grande majorité dans le « cercle » de Sarreguemines, y adhèrent. Par ailleurs, la modernisation est freinée par la faiblesse du réseau bancaire et l'inadaptation du prêt bancaire classique aux besoins des paysans. Une enquête réalisée par le gouvernement d'Alsace-Lorraine en 1884, sur les besoins en matière de crédits dans tous les « cercles » du Reichsland, met en lumière les difficultés des paysans à accéder à des prêts, et qui sont particulièrement criantes dans les cantons du Pays de Bitche. Par tradition, en Lorraine annexée, les paysans recourent aux conseils de fabrique des églises. Des caisses publiques d'avance (*öffentliche Vorschusskassen*), accessibles aux agriculteurs, artisans et commerçants, alimentées par des avances de la Caisse de dépôts, ont été créées par l'administration allemande, suite à la loi locale du 13 juin 1887, mais ne couvrent qu'une partie des villages. Les autres possibilités résident dans des prêts hypothécaires auprès d'un notaire, ou d'un usurier. Ces derniers pratiquent des taux d'intérêts très élevés, ce qui entraîne souvent la ruine des paysans qui y recourent.

Dans la partie alsacienne du Reichsland existent, depuis les années 1880, des caisses autogérées d'épargne et de prêts, qui fonctionnent avec le système mis en pratique par Frédéric-Guillaume Raiffeisen (fig. 21). Ce bourgmestre fonctionnaire allemand, fils de pasteur luthérien, a imaginé un système de crédit coopératif communal, basé sur la notion morale et religieuse d'aide à son prochain, permettant aux habitants des villages de déposer et d'emprunter de l'argent dans une caisse locale, et ainsi de s'affranchir des pratiques usurières et prendre en main leur destin. Ses idées sont largement diffusées et font leur chemin. De nombreuses caisses sont créées dans différentes régions allemandes. À partir de 1876, elles sont fédérées sous l'égide d'une Caisse Centrale dont le siège est localisé à Neuwied (près de Coblenche). En plus des caisses d'épargne et de prêts, chargées des opérations bancaires, le système Raiffeisen préconise la création de syndicats agricoles, spécialisés dans le commerce de marchandises (engrais, semences sélectionnées, outillage agricole, etc.).

En Alsace, les nouvelles Caisses Raiffeisen, se constituent en deux fédérations des Caisses Raiffeisen de Basse et de Haute-Alsace respectivement. Celles-ci organisent une première assemblée générale commune le 14 juillet 1885 dans la salle de l'Aubette à Strasbourg, présidée par Raiffeisen lui-même, lui donnant ainsi l'occasion d'y exposer ses conceptions.

13. L'émergence et la pérennisation des Caisses Raiffeisen

Marie-Claire Lett

L'implantation des Caisses Raiffeisen en Lorraine est plus tardive. Une première Caisse a été créée à Yutz en 1882. Mais il faudra plus de dix ans avant les créations suivantes. C'est le curé de Lengelsheim, Charles Albert Buchheit, issu d'une famille allemande d'instituteurs de la région de Zweibrücken, qui joue un rôle moteur dans cette implantation. Par ailleurs conseiller d'arrondissement (*Kreisabgeordneter*, précurseur du conseiller départemental), élu du canton de Volmunster, il s'implique très activement dans la diffusion des idées de Raiffeisen auprès de ses confrères curés du Pays de Bitche et promeut la création de nouvelles Caisses auprès de la population. En 1893 sont créées les Caisses de Lengelsheim et Rahling, suivies de celles de Walschbronn et Frauenberg en 1895, de Schorbach, Volmunster, Breidenbach en 1896. En 1897, les nouvelles Caisses se multiplient, dont celles de Bining, Petit-Réderching, Bousseviller-Hanviller. Le 21 janvier de cette même année, le curé Buchheit, convoque une réunion à Bitche, au cours de laquelle est fondée la Fédération lorraine des Caisses Raiffeisen (*Lothringische Raiffeisen Vereine*). Il en sera le premier président, jusqu'en 1899, où le relais est repris par l'abbé Tilly, curé de Langatte. Par la suite, cette association éditera et diffusera l'édition lorraine du journal bimensuel des Caisses Raiffeisen, le *Messenger Raiffeisen* (*Raiffeisen Bote*).

À la fin de 1904, la Lorraine annexée compte 102 caisses d'épargne et de prêts dont 16 dans le Pays de Bitche sur un total de 24 dans le « cercle » de Sarreguemines, ainsi que 9 coopératives agricoles.

Comment fonctionnent ces caisses locales ? Les seuls documents originaux que nous avons pu consulter, concernent Bining. La création de la Caisse Raiffeisen de Bining (*Bininger Darlehnskassen Verein*) est rapportée à la date du 25 février 1897. Les membres fondateurs sont au nombre de neuf. Guillaume Wagner, menuisier et maire de la commune, est désigné pour présider la réunion. Le compte-rendu fait état de la décision de créer une association-caisse de prêts (*Darlehnskassen Verein*), en adoptant les statuts et instructions recommandés par la Caisse Centrale de Neuwied.

Les principes de bases du système Raiffeisen, appliqués dans toutes les Caisses locales peuvent être résumés de la manière suivante : chaque caisse locale intervient dans un cadre géographique limité (généralement le village) sur le principe « l'argent du village doit servir au village » ; elle est autonome dans son fonctionnement et responsable des résultats devant ses adhé-



fig. 22
André Wagner

rents appelés sociétaires; elle est dirigée par un conseil d'administration et un conseil de surveillance qui rendent compte aux sociétaires de leur action au cours de l'assemblée générale annuelle; les fonctions d'administrateurs sont bénévoles, seule la fonction de gérant (*Rechner*) est rémunérée; les sociétaires sont responsables solidairement et de manière illimitée des résultats de la Caisse; seuls les sociétaires peuvent bénéficier d'un crédit; les excédents financiers ne sont pas distribués, mais alimentent un fonds de réserve indivisible, qui peut être utilisé pour financer un projet utile à la communauté. Le premier comptable-gérant à Bining est André Wagner, paysan (fig. 22). Il sera remplacé en 1924 par Jean-Baptiste Lett, également paysan (fig. 23). Les comptes de chaque caisse locale sont contrôlés tous les deux ans par des inspecteurs, délégués par la Fédération. La Caisse assure également la fonction de syndicat agricole pour l'achat d'engrais chimiques, de semences sélectionnées, de matériel agricole et de charbon.

À Bining le succès ne se fait pas attendre, le nombre de sociétaires augmente régulièrement: 60 en 1900, 72 en 1901, 90 en 1905. Les sociétaires sont des paysans, mais également des artisans. Les assemblées générales sont l'occasion d'échanges avec des délégués des Caisses de villages voisins. De plus, des délégués de la Fédération, sont présents pour expliquer les principes de bases des Caisses Raiffeisen et leurs implications pour les sociétaires ou pour vulgariser les nouvelles techniques agricoles. La Caisse Raiffeisen intervient également dans la vie du village. En 1925, elle accorde un prêt de 100 000 Francs à la commune pour la construction d'une nouvelle école.

De manière générale, en appliquant les principes du système Raiffeisen, les caisses locales sont engagées dans un système à trois niveaux, qui participe à la structuration économique et sociale du Pays de Bitche. À l'échelle du village, elles jouent un rôle économique important en permettant le désendettement des paysans pauvres tout en enrayant l'exode du monde rural. Les coopératives agricoles facilitent la modernisation des exploitations agricoles et leur évolution vers des pratiques agricoles plus rentables. Par les échanges entre sociétaires de différents villages, elles favorisent l'organisation de structures intercommunales, telles que la coopérative agricole de Petit-Réderching. La Fédération garantit une base légale et assure les opérations de contrôle. Elle organise également des actions de formation sur les aspects juridiques ou financiers, pour les gérants des caisses locales, qui ne sont pas des professionnels de la banque ainsi qu'à l'intention des membres des conseils d'administration et de surveillance.

fig. 23 →
Diplôme de Jean-Baptiste Lett



III. Dynamiques



Le Pays de Bitche compte aujourd'hui environ 33 800 habitants. En 1876, il en comptait près de 37 000 avec une poussée à 38 300 habitants en 1906 suivie d'un pic à 41 300 en 1936. Les périodes d'avant-guerre semblent avoir été favorables au peuplement à l'inverse des périodes d'après-guerre qui voient la population chuter à 32 500 en 1954. Son chiffre remonte au début des années 1960 pour se stabiliser autour de 34 500 habitants jusqu'à l'année 2016 qui amorce un déclin démographique léger mais continu. Le nombre de naissances chute alors que le nombre de décès augmente inexorablement, témoignant d'une population globalement vieillissante depuis la fin des années 1960. À quoi il faut ajouter que le Pays de Bitche attire relativement peu de nouveaux habitants dans la mesure où le solde migratoire est lui aussi négatif. Cela étant, on observe néanmoins l'arrivée de nouveaux ménages, attirés par des prix immobiliers particulièrement abordables pour des habitants originaires de Sarreguemines, Forbach ou d'Allemagne désireux d'accéder à la propriété sans trop avoir à s'éloigner de leur lieu de travail tout en bénéficiant d'établissements scolaires pour les enfants.

Un déclin des naissances se traduit généralement par une re-composition des ménages. En 1968, la taille moyenne d'un ménage du Pays de Bitche était de 3,7 personnes. Il est aujourd'hui de 2,3 personnes. Depuis 2008, la tendance est à l'augmentation des couples sans enfants qui représentent désormais le modèle dominant des ménages, suivis par les ménages d'une seule personne et les couples avec enfants. Dans une moindre proportion, le nombre des familles monoparentales augmente lui aussi d'année en année. La diminution du taux de fécondité conduit inévitablement à des fermetures d'écoles maternelles et élémentaires et produit invariablement des regroupements scolaires visant à rationaliser les postes d'enseignants parfois au prix de vives tensions entre les municipalités et le rectorat. Pour l'heure, le réseau scolaire du premier et second degré se compose de 17 écoles maternelles, 30 écoles élémentaires, 3 collèges et un lycée d'enseignement général et professionnel.

Les gains d'espérance de vie produisent quant à eux d'autres types de recompositions étant donné que la part des 75 ans et plus connaît une croissance constante depuis la fin des années 1960 (plus de 10 % de la population, soit près de 3 500 personnes). Sachant que les structures d'hébergement pour personnes âgées offrent un peu moins de 200 places à l'heure actuelle, la question du maintien à domicile se pose dès lors de manière cruciale, d'où l'essor des services d'aide et d'accompagnement à domicile marqués néanmoins, comme tant d'autres secteurs d'activités, par des difficultés de recrutement de personnel. Cette clientèle

âgée dessine un véritable marché du soin dont ambulanciers et masseurs-kinésithérapeutes semblent être les premiers bénéficiaires. À peu de choses près, chaque commune se trouve désormais dotée d'un cabinet de kinésithérapie avec des villages où l'offre abonde comme à Rohrbach-lès-Bitche qui en compte pas moins de 14 alors que Bitche en compte une dizaine. La situation est radicalement inverse pour ce qui relève des médecins généralistes puisque l'on en dénombre 14 en activité au Pays de Bitche (soit 1 pour 2 414 habitants alors que le département de la Moselle en compte en moyenne 1 pour 793 habitants). Les effectifs les plus importants de ces médecins se répartissent entre Bitche (4) et Rohrbach-lès-Bitche (5). Si le pays couvert parvient provisoirement – compte tenu du vieillissement des médecins eux-mêmes – à tirer son épingle du jeu, le pays découvert, hors influence de Rohrbach-lès-Bitche, se voit contraint de se tourner vers la ville de Sarreguemines ou la proche Alsace. En réalité, face aux difficultés d'installation de jeunes médecins, la Communauté de communes mise en partie sur le déploiement de la télémédecine. Pour l'heure, selon que les habitants se trouvent à l'est ou à l'ouest du Pays de Bitche le service des urgences le plus proche est soit situé à Sarreguemines, soit à Haguenau et il en va de même pour les médecins spécialisés.

On comprend dans ces conditions que les déplacements en voiture occupent désormais une place aussi centrale pour assurer les mobilités quotidiennes des habitants. Faute de transports en commun véritablement efficaces, le tout automobile a fini par s'imposer progressivement au tournant des années 2000, au point que même la SNCF propose ses services (de faible intensité) en autocar. La seule gestion raisonnée de l'automobile réside dans les trois aires de covoiturage aménagées par l'intercommunalité. Étant donné que la part des actifs travaillant dans une autre commune que leur commune de résidence atteint 78 %, il n'est donc guère étonnant que la part des déplacements domicile-travail en voiture atteigne 85 % à l'échelle du territoire et que la part des ménages disposant d'au moins une voiture atteigne 91 %. En réalité, une simple observation du parc automobile garé devant chaque maison d'habitation donne à penser qu'une fois obtenu le permis de conduire, chaque membre d'une même famille dispose d'au moins un véhicule, ce qui explique sans doute l'intensité croissante du trafic automobile aux heures de pointe. L'usage de l'automobile est néanmoins différencié selon les lieux de résidence puisque les habitants du pays couvert sont globalement deux fois plus nombreux que les habitants du pays découvert à consacrer 30 minutes ou plus de temps de déplacement pour rejoindre leur lieu de travail.



fig. 1
Récits du Dehors
Paulus Kapelle,
le 26 août 2022

Un autre marqueur fort du territoire tient à sa faible mixité sociale. Il apparaît en effet que les femmes sont davantage représentées dans la catégorie « employés » alors que les hommes appartiennent majoritairement à la catégorie « ouvriers ». Ces derniers sont même quatre fois plus nombreux que les cadres à l'échelle du territoire, ce qui permet de comprendre que la proportion de diplômés du supérieur y soit inférieure à 20 %. Il en résulte que le revenu médian des habitants du Pays de Bitche se situe autour de 22 350 € avec une fourchette basse de 13 000 € et une fourchette haute de 35 600 € (soit un revenu médian sensiblement équivalent à celui de la Moselle et du pays en 2020). Les communes qui comptent les revenus médians les plus élevés se trouvent dans le pays découvert et couvrent une bande ouest qui s'étend grosso modo de Rohrbach-lès-Bitche à Schweyen, ce dont les imposantes constructions neuves témoignent à l'œil dans les lotissements récents de Rimling ou de Nousseviller-lès-Bitche par exemple. Les revenus médians diminuent à mesure que le regard se porte vers l'est et la ville de Bitche en particulier qui concentre les revenus médians les plus faibles du territoire (19 050 €) de même que le plus grand nombre d'allocataires du RSA (135) et de logement sociaux (245). Quant au taux de pauvreté, plus marqué à Bitche que dans le

reste du territoire, il atteint 11 % de la population alors qu'il s'élève à près de 15 % en Moselle et en France.

Pour finir, par le passé, il était assez répandu d'entendre les habitants déplorer un sentiment d'enclavement lié à des difficultés de mobilité. Ne pas résider à proximité de la voie ferrée pouvait effectivement constituer un problème. Les plus gros employeurs alentours (bassin houiller, industrie de la chaussure allemande, etc.), avaient résolu le problème en organisant des tournées de ramassage par autocar dans les villages. L'effondrement de ces secteurs d'activité à partir des années 1980, suivis par la dissolution de deux régiments à Bitche ont probablement nourri ce sentiment d'enclavement qui s'est trouvé renforcé par la fermeture d'une partie de la voie ferrée en 1996 avant un arrêt total dix ans plus tard. Le fait est que tout semblait plus beau, plus pratique, plus moderne à l'extérieur du territoire : les emplois, les commerces, les activités culturelles, les services, les paysages, etc. Fidèle à sa tradition, le Pays de Bitche a fini par se réinventer. Il est désormais quasiment intégralement couvert par la 4G, dispose d'un réseau fibré Très Haut Débit, développe des zones commerciales avec des grandes enseignes, offre des activités culturelles de qualité et bénéficie d'un réseau routier dense permettant de multiplier les flux de personnes, de marchandises, de capitaux et d'informations conformément aux impératifs de la mondialisation. Exception faite des catégories sociales les moins favorisées, le sentiment d'enclavement a fini par s'émousser. Reste un impensé, à savoir le prix à payer pour participer à la fête au temps de l'Anthropocène.

2. Les dynamiques économiques du Pays de Bitche

Fabien Hein

Le secteur tertiaire représente 72 % des emplois du Pays de Bitche. Cette économie de services, principalement marchande, se compose d'une multiplicité de commerces, d'entreprises de transports et de services diversifiés. La part non marchande (administration publique, enseignement, santé et action sociale) est quant à elle moitié moins importante. Le secteur secondaire – de transformation et de fabrication – composé par les activités industrielles et les métiers de la construction représente 23,5 % des emplois tandis que le secteur primaire, à dominante agricole, représente quant à lui 4,5 % de l'emploi. Si la part du secteur tertiaire au Pays de Bitche est inférieure à la part du département de la Moselle (77 contre 72 %), la part du secteur secondaire y est légèrement supérieure à celle du département (23,5 % contre 21,6 %) alors que la part du secteur primaire reste nettement supérieure à la part départementale (1,4 %) ou régionale (3 %). Comme partout en France, le secteur primaire (agri-

cole) s'est effondré au cours de la seconde moitié du XX^e siècle au Pays de Bitche selon un processus que rien ne semble pouvoir inverser. En effet, s'il reste un peu moins de 250 exploitations agricoles en activité à ce jour, leurs effectifs ont diminué de près de 42 % entre 2010 et 2020. Cette dynamique d'effacement est simplement moins intense qu'aux alentours si l'on considère que les territoires voisins de Sarreguemines-Confluences ou d'Alsace Bossue ont perdu entre 59 et 62 % de leurs exploitations agricoles sur la même période. Il en résulte qu'en termes d'effectifs salariés, le secteur primaire du Pays de Bitche compte à peine une centaine de salariés et apparaît de toute évidence très marginal en comparaison des 1 751 emplois du secteur secondaire et des 3 590 emplois du tertiaire. Plus globalement, à titre indicatif, il est important de savoir qu'à l'échelle du territoire, le taux d'activité des 15-64 ans atteint 75 % pour un taux de chômage d'environ 11 % alors qu'il atteint 9,4 % en Moselle.

L'autre grande caractéristique du territoire tient à un effectif plus important d'actifs indépendants que d'actifs salariés ce qui est probablement à mettre en relation avec le succès du régime de la micro-entreprise instauré en 2008. Sur les 1 840 établissements que compte le Pays de Bitche, seul un quart d'entre eux (481) emploie des salariés. L'activité indépendante – artisanale ou commerciale – apparaît donc très nettement comme la forme première du monde du travail au Pays de Bitche. L'écrasante majorité (près de 83 %) des entreprises présentes sur le territoire appartient à la catégorie des très petites entreprises (entre 1 et 9 salariés) pour 17 % de petites et moyennes entreprises (entre 10 et 100 salariés) et une seule entreprise de taille intermédiaire employant près de 300 salariés. Dans cette configuration, il n'est guère étonnant de voir les actifs du Pays de Bitche (catégorie « employés » pour les femmes, catégorie « ouvriers » pour les hommes) se tourner vers les pôles d'emplois industriels et de services proches comme Haguenau, Sarreguemines, Sarrebruck, Zweibrücken, Homburg, Pirmasens où ils sont recrutés par des multinationales comme Schaeffler, SEW Usocome, Siemens, ZF Friedrichshafen, Continental, John Deere, Mars, Tadanoo, Michelin, etc. Il est à ce titre remarquable d'observer que 16 % des actifs du territoire travaillent en Allemagne et que cette part peut atteindre près de 70 % pour les villages situés sur la bande frontalière. À bien des égards, les entrepreneurs allemands structurent l'économie du Pays de Bitche. De fait, depuis les années 1950, les voisins allemands offrent nombre d'emplois aux transfrontaliers de même qu'ils implantent en France nombre d'entreprises spécialisées dans la mécanique de précision et l'équipement automobile ou aéronautique. La configuration d'ensemble repose sur des multinationales spécialisées dans la fabrication de boîtes de vitesses ou de pneus établies dans les grands bassins d'emploi périphériques tandis que des

entreprises de taille plus modeste, positionnées sur des segments comme les tissus ou la plasturgie à destination de l'industrie automobile, s'installent dans le Pays de Bitche, encouragées par les conditions particulièrement attractives offertes par la Communauté de communes au titre du développement du territoire. Cette dynamique volontariste a par exemple vu émerger récemment à Bitche un hôtel d'entreprises, trois bâtiments-relais et une zone d'activités ayant permis l'implantation de petites entreprises dont il est attendu qu'elles intensifient leurs activités. En réalité et contrairement aux apparences, les entreprises phares du territoire se situent hors de Bitche. La plus connue est probablement la Cristallerie Saint-Louis (groupe Hermès), premier employeur privé du Pays de Bitche avec 300 salariés. La seconde est la miroiterie Verrissima de Goetzenbruck qui emploie 185 personnes et la troisième est Gaïa Trend qui compte 130 employés à Rohrbach-lès-Bitche et produit des liquides pour cigarettes électroniques.

Comme beaucoup d'autres territoires ruraux, le Pays de Bitche bénéficie de nombreuses subventions publiques. Si la Communauté de communes a pu investir 30 millions d'euros pour développer le territoire sur la décennie 2008-2018, c'est pour près de moitié grâce aux subventions de l'Europe, de l'État, de la Région et du Département. La succession de dispositifs d'aide au milieu rural a vu les guichets se multiplier. Du Plan Local de Redynamisation (PLR) destiné à compenser le départ du 57^e Régiment d'Artillerie en 1997 au Pôle d'Excellence Rurale visant à stimuler les projets créateurs d'emploi en passant par la Banque des territoires (filiale de la Caisse des dépôts et de consignment) et son programme Petites villes de demain, les plans de relance gouvernementaux se succèdent – le dernier en date étant le Plan Ruralité présenté le 16 juin 2023 – sans jamais véritablement parvenir à concrétiser les ambitions des élus qui persistent à croire qu'il reste possible d'attirer des activités massivement créatrices d'emplois alors que la dynamique économique majeure du territoire repose sur l'activité indépendante de type artisanale et la persistance (résistance) d'activités agricoles. Pourtant, l'excellence dans les savoir-faire constitue un atout considérable du Pays de Bitche qui compte plus d'une dizaine d'artisans distingués du prestigieux titre de Meilleur Ouvrier de France dans le domaine de la verrerie, du carrelage ou de la boulangerie. Les bulletins intercommunaux, dont la première parution remonte à janvier 2012, témoignent bien du relatif désintérêt des élus pour l'artisanat et l'agriculture alors que les secteurs industriels et technologiques font l'objet de toutes les attentions. En sous-texte, on peut y lire un penchant marqué pour le quantitatif plutôt que pour le qualitatif, ce qui, dans un contexte économique hautement concurrentiel, ne peut objectivement constituer un choix approprié. En vérité, le territoire semble ne s'être jamais totalement remis de la rente

de situation procurée par la présence massive de militaires, de même qu'il se rêve comme un pôle d'emploi urbain alors que ses véritables atouts résident dans la noblesse et la beauté de son caractère rural. L'activité touristique en constitue une belle illustration. Le tourisme génère environ 450 emplois au Pays de Bitche, ce qui est loin d'être négligeable puisque les retombées économiques annuelles sont estimées à 25,4 millions d'euros pour près de 500 000 visiteurs. Mais seul un quart d'entre eux passera au moins une nuit sur le territoire. En cela, tout porte à penser qu'en matière de tourisme le Pays de Bitche se présente plus volontiers comme un lieu de passage que comme un lieu de villégiature, en raison de capacités d'accueil relativement réduites et disséminées mais surtout compte tenu du caractère hautement concurrentiel de sites touristiques voisins dominés par Strasbourg et l'Alsace en général. Ce qui implique probablement de jouer la carte du marché de niche, plus qualitatif que quantitatif et surtout, de parvenir à s'en faire une raison pour développer dès lors des stratégies mieux ajustées au réel. Le Pays de Bitche n'est pas taillé pour le tourisme de masse. L'exemple du village de Roppeviller – dit le Colorado du Pays de Bitche (ou du Bitcherland) – en offre un bon exemple. Il aura suffi d'une émission sur France 3 et la dissémination virale de quelques images sur les réseaux sociaux pour voir ce village de 98 habitants tapi en bordure du Palatinat littéralement assailli de hordes de touristes en mal de nature. Les nuisances induites par ce déferlement sont à l'image de ce que l'on qualifie aujourd'hui de «sur-tourisme». De toute évidence, le Pays de Bitche ne semble pas dimensionné pour absorber ce type de phénomènes. Cet exemple parmi d'autres, constitue un révélateur du territoire et indique, pour peu que l'on accepte d'en tirer les conséquences, d'en dégager des éléments d'appréciation quant à la capacité de charge réelle du Pays de Bitche.

3. Le départ de l'armée, quels impacts territoriaux ?

Emmanuel Chiffre, Denis Mathis & Tanguy Nierderlander

Depuis plusieurs siècles, le territoire frontalier du Pays de Bitche est structuré par une tradition militaire marquant durablement le paysage et la vie locale. Bitche, sa citadelle, le siège de 1870, l'annexion de l'Alsace-Moselle, mais également le dispositif fortifié de la Ligne Maginot et les combats du second conflit mondial et la permanence jusqu'à aujourd'hui de la ville de garnison avec le camp militaire sont autant de jalons et de marqueurs de cette longue histoire militaire. C'est pourquoi les restructurations de la Défense nationale engagées depuis les années 1990 impactent sévèrement le Pays de Bitche. Le nouveau contexte géopolitique né de la fin de la Guerre froide a comme conséquence la suspension du service national et la fin progressive de



← fig. 2
Quartier Teyssier
à Bitche



← fig. 3
La reconversion
du quartier Aynié

la conscription. La professionnalisation des armées, puis les orientations proposées par le Livre Blanc sur la défense et la sécurité nationale de 2008 ont comme conséquences une réduction des effectifs de l'armée, la dissolution ou le déménagement d'unités imposant une nouvelle carte militaire. Pour Bitche ces transformations entraînent la dissolution du 4^e Régiment de Cuirassiers en 1997 puis celle du 57^e Régiment d'Artillerie en 2009. La restructuration du camp militaire de Bitche est un temps évoquée. Finalement l'arrivée du 16^e Bataillon de Chasseurs en provenance de la ville sarroise de Saarbarg a constitué une mesure compensatoire pour la ville de Bitche en situation de décroissance.

Le départ de l'armée libère un important patrimoine foncier et immobilier qui est rétrocédé au domaine civil. Les villes de garnison impactées par ces restructurations peuvent bénéficier du soutien de la Mission pour la Réalisation des Actifs Immobiliers (MRAI) rattachée au Ministère des Armées pour les accompagner dans la cession et la reconversion de ces biens immobiliers atypiques. Ce déménagement pose la question de la dépollution préalable, du retraitement et de la mutation fonctionnelle des infrastructures militaires par les collectivités locales. La ville et son bassin de vie sont fragilisés, la difficulté de reconvertir ces vastes quartiers militaires fermés est un problème car il faut que la ville puisse absorber ce nouvel espace. Ainsi, l'ancienne caserne Teyssier (caserne du 4^e Cuirassiers) reste un problème à traiter. Elle a récemment été investie par un musée du street art (MAUSA). Comme souvent il a été proposé de réaliser un écoquartier (écoquartier des Cuirassiers) sur le modèle du quartier Vauban à Freiburg-am-Breisgau. Cependant le projet peine à être réalisé. Afin d'éviter l'urbex et les squats, les casernes sont murés. Le périmètre de la caserne a été déclos et les espaces entretenus. Le projet souligne la volonté d'assurer la mutation fonctionnelle par la conservation d'une partie du riche patrimoine témoin du passé identitaire du territoire. Cependant, l'atonie économique et sociale ne permet pas au projet d'aboutir.

D'autres emprises ont fait l'objet de reconversion avec l'accueil du siège de la Communauté de communes dans un bâtiment de l'ancienne caserne Aynié, mais aussi avec l'ouverture d'un gymnase municipal, d'un marché couvert et d'un hôtel d'entreprises, créant un nouvel espace de vie avec un traitement paysager de l'espace public. Pour autant, cette politique prévue pour un meilleur accès aux services publics mais aussi de soutien au développement économique et à la création d'emplois ne répond que partiellement aux effets de la démilitarisation.

Ces restructurations et ce «déménagement» du territoire ont fragilisé une économie locale déjà confrontée à une déprise dans différents secteurs d'activités traditionnelles et à une

diminution de sa population malgré la possibilité pour certains de trouver du travail en Allemagne. Le retrait progressif de l'armée a eu un impact sur la population, les emplois et les activités locales. D'après le Plan Local de Redynamisation (PLR) signé en 2011, le 57^e RA était composé de 1 070 officiers, sous-officiers, militaires du rang et 111 personnels civils permettant l'installation d'environ 400 familles et une hausse des effectifs scolaires. Les impacts étaient également importants en termes de logements, de consommation, de loisirs et de fréquentation touristique. L'arrivée de 16^e BC n'a qu'imparfaitement compensé le départ du 57^e RA avec une part plus importante que précédemment de «célibataires géographiques» sans leur famille, un niveau de projection plus élevé sur les théâtres d'opérations extérieurs et une baisse d'activité du camp militaire. D'où un marché de l'immobilier, un commerce local et l'activité de certaines entreprises en lien avec l'armée impactés par ces réformes successives de l'outil de défense.

Entre 2008 et 2019, les indicateurs démographiques et socio-économiques de la Communauté de communes du Pays de Bitche montrent cette fragilité avec une baisse de la population et du nombre d'actifs résidants qui dépendent des bassins d'emplois extérieurs. Néanmoins, l'emploi reste presque stable, soulignant que la perte des régiments n'a pas généré les revers subis par d'autres petites villes comme Morhange ou Dieuze. En concentrant 53,5 % des emplois de la Communauté de communes mais également par leur niveau d'équipements et de services, la commune de Bitche et dans une moindre mesure celle de Rohrbach-lès-Bitche constituent les deux centralités locales structurant ce territoire. Avec une gamme d'au moins une quarantaine de commerces et de services, elles exercent une fonction de centre intermédiaire générant une activité du quotidien et de proximité. Bitche organise en 2022 un bassin de vie en étendant son aire de rayonnement sur 31 communes contre 10 communes pour Rohrbach-lès-Bitche. La dépendance envers les pôles extérieurs est forte pour les équipements et services de niveau supérieur nécessitant une bonne desserte. Or ce territoire frontalier mais excentré reste enclavé, éloigné des autres bourgs et petites villes. La fermeture de la ligne ferroviaire Niederbronn-les-Bains – Bitche – Sarreguemines a probablement aggravé l'isolement. Les derniers trains militaires circulent jusqu'en 2014, date de fermeture définitive de la gare de Bitche. Le désenclavement reste une priorité par la desserte routière et une meilleure offre en transports collectifs, en particulier vers l'Alsace, mais aussi par le numérique et l'accès au très haut débit pour l'ensemble du territoire. Une connexion renforcée est nécessaire pour l'attractivité du territoire et le développement d'activités dont le tourisme qui apparaît comme un des axes prioritaires de développement pour le Pays de Bitche.



fig. 4
Mutation fonctionnelle
du quartier Aynié :
implantation du siège
de la Communauté
de Communes
du Pays de Bitche

Ainsi, Bitche illustre les difficultés de petites villes de garnison confrontées aux restructurations de l'armée. Elles doivent repenser leur politique de développement local dans un contexte de décroissance. Elles ont pu pour certaines bénéficier d'une procédure d'aides de la part de l'État dans le cadre d'un Plan Local de Redynamisation (PLR) signé avec les collectivités locales pour compenser les pertes d'emplois liées au départ de l'armée. C'est le cas de la Communauté de communes du Pays de Bitche avec la signature en 2011 du PLR du Département de la

Moselle. Il permet à partir d'un diagnostic territorial de proposer des actions et d'obtenir des financements pour le développement du territoire. Les axes privilégiés portent sur la connexion avec le désenclavement numérique par le très haut débit et sur le développement économique avec l'activité touristique et l'accueil d'activités par l'extension d'une zone industrielle et la construction d'un bâtiment relais. La richesse des espaces naturels et du patrimoine du Pays de Bitche dont l'essentiel du territoire est intégré dans le périmètre du Parc naturel régional des Vosges du Nord offre un potentiel touristique à valoriser en renforçant les capacités d'accueil des visiteurs. Le tourisme de mémoire établi autour du patrimoine militaire participe à la construction d'une offre diversifiée. L'inauguration en 2013 du bâtiment d'accueil de l'office du tourisme financé dans le cadre du PLR permet d'assurer la promotion de ce riche patrimoine. Au total, les actions menées pour limiter les impacts des restructurations militaires essaient de soutenir différents secteurs d'activités en valorisant les atouts du territoire. Les enjeux portent sur l'attractivité du Pays de Bitche et la création des emplois dans le secteur industriel et le tertiaire nécessaires pour redynamiser le territoire et préserver un cadre de vie favorable au maintien et à l'accueil de la population. Les emplois civils et militaires induits par la conservation d'une force armée sur place s'ajoutent aux activités générées par le tourisme mémoriel. Cette conjonction doit être acteur de ce processus de développement territorial.

4. Vers une raréfaction des services publics au Pays de Bitche

Fabien Hein

Les services publics sont promis aux citoyens selon une intention d'intérêt général. Ils s'inscrivent dans la continuité territoriale de la République et visent à doter les territoires à égalité. En cela, la présence locale des services publics constitue un enjeu démocratique national. À ceci près qu'en France, deux tiers des dépenses publiques d'investissement, des dépenses d'avenir donc, sont aujourd'hui assurées par les collectivités territoriales.

Ce qui s'apparente davantage à une divergence territoriale qu'à une égalité territoriale. Sans compter que les services publics se trouvent soumis aux multiples réformes de l'État et de l'administration visant à réaliser des économies budgétaires sous couvert de rationalisation. Le mot d'ordre est bien connu : faire mieux avec moins. En réalité, ces vagues successives de réforme de l'action publique se sont traduites par la fermeture de nombreux services publics dans le Pays de Bitche. C'est ainsi que le territoire est passé de 4 brigades de gendarmeries à 2. Des trois trésoreries existantes depuis le XIX^e siècle il n'en reste plus qu'une seule depuis 2018. Pour ce qui relève des écoles primaires, l'ancien modèle de l'école communale se trouve désormais remplacé par des formes mutualisées : les RPI (Regroupements Pédagogiques Intercommunaux).

Aujourd'hui, 30 communes sur 46 (soit plus de 65 % d'entre elles) mutualisent leurs écoles. Dans le domaine de la santé, les services de maternité et de chirurgie ont été fermés à la fin des années 1990. Pour accéder à ces services, les habitants sont désormais invités à se déplacer à Sarreguemines ou Haguenau (situés respectivement à 32 et 45 km de Bitche). Les bureaux de poste ne dérogent pas à la tendance générale. En 1994, le Pays de Bitche en dénombrait 25, il en reste quatre à ce jour marquant le passage du bureau de poste en gestion propre, à des bureaux « déclassés » en gestion partenariale avec les communes ou des commerçants. En réaction à ces transformations, certains maires, portés par leurs administrés, se sont, dans un premier temps, mobilisés pour les contester. Ces oppositions ont parfois été suivies de manifestations, de démissions (ou menaces de démissions), de rencontres avec des élus nationaux ou des directeurs de services, d'obstructions, de communiqués de presse, etc. Ces mobilisations n'ont généralement eu aucun effet sur les décisions prises à un échelon supérieur.

En conséquence, les élus laissent transparaître un grand sentiment d'impuissance et de dépossession. Les maires ont peu de marge de manœuvre pour décider du maintien des services publics de proximité. Ils sont sommés de mettre en œuvre les décisions des administrations centrales sur la base de ce que l'État appelle un « diagnostic partagé ». Au mieux peuvent-ils agir dans le cadre d'une mutualisation intercommunale des ressources humaines et matérielles. De son côté, l'administration centrale tente d'inciter les citoyens à utiliser les plateformes numériques pour se substituer aux services publics physiques (Maisons de Services au Public, télémédecine, déclaration d'impôt, etc.). Les services publics restants sont donc de plus en plus financés par les municipalités. C'est sous cette configuration que les maires deviennent des gestionnaires et des « entrepreneurs de projets » auxquels l'État reproche d'ailleurs assez fréquemment de ne pas être assez entreprenants. Mais les capacités d'entre-

prendre et de gérer des domaines qui relevaient auparavant de la sphère étatique dépendent essentiellement de la capacité à pouvoir les financer, ce qui ne va pas de soi dans les communes rurales. Tout ceci engendre un coût supplémentaire pour les collectivités, une accessibilité réduite pour les usagers, une dépendance accrue au numérique et un recours obligatoire à l'automobile pour les déplacements quotidiens. Deux exemples permettent d'en rendre compte. En matière d'accès aux soins tout d'abord, il s'avère que le nombre de médecins généralistes continue inexorablement de diminuer. Aucun jeune médecin ne semble avoir l'intention de s'installer dans le Pays de Bitche. En dépit des dispositifs incitatifs des Agences Régionales de Santé (ARS) et la création récente de deux Maisons de Santé Pluriprofessionnelles (MSP) le problème de recrutement reste entier, ce qui conduit la communauté de communes à miser sur le déploiement de la télémédecine pour tenter de répondre aux besoins. Il en va de même en matière de démarches administratives puisque qu'il n'existe, pour un territoire relativement étendu, qu'une unique agence France Service, localisée à Bitche. De fait, les habitants sont loin de bénéficier « de la proximité,

fig. 5
Ancienne gendarmerie
de Volmunster



de la réactivité et de la disponibilité» promise par l'État. Ce qui conduit inévitablement à poser la question de la mobilité et à prendre acte de la place centrale de l'automobile au Pays de Bitche faute de transports en commun efficaces (pour ce qui relève des transports publics non-urbains la compétence est régionale).

En définitive, le Pays de Bitche, comme tant d'autres territoires ruraux, fait les frais d'une volonté générale d'efficacité qui masque mal l'incohérence des pouvoirs publics et finit invariablement par éloigner les usagers des services publics alors qu'en réalité, ce sont les services publics qui s'éloignent d'eux.

5. Quelle voie prendre pour reconvertir une ligne ferroviaire ?

Joël Beck

Le Pays de Bitche a connu de grandes phases de reconfiguration par la restructuration et le départ partiel des armées, et une remise en cause de la présence des services publics. La restructuration du réseau de transport de la SNCF a touché le territoire avec la fermeture progressive de segments ferroviaires, comme dans le reste du pays, avec des fermetures de lignes d'au moins 1 200 kilomètres au cours de la décennie 2010. En 2021, le gouvernement a finalement annoncé un « plan de revitalisation des lignes de desserte fine du territoire » en lien avec les Régions, conformément au plan d'action préconisé par le rapport Philizot.

Pour ce qui concerne le Pays de Bitche, la ligne de chemin de fer de Niederbronn-les-Bains à Bitche a été fermée au service de marchandises le 29 septembre 1996, puis au service de voyageurs le 4 novembre 1996. La desserte de la gare de Bitche se poursuit néanmoins sur la ligne Sarreguemines-Bitche. La gare de Bitche devient alors le terminus d'une ligne ouverte en 1869 entre Thionville et Niederbronn-les-Bains. En décembre 2011, la dernière section de la ligne est endommagée suite à un glissement de terrain. Mais même dégagée et consolidée, la voie ne permet plus qu'une vitesse limitée à 10 km/h sur ce tronçon.

Les autorités des transports : ministère, SNCF et Région reculent face au coût présenté par Réseau ferré de France (RFF) pour la remise en état de la voie (estimé à 40 millions d'euros) et décident de fermer la ligne aux voyageurs en reportant la desserte sur route. La gare restera ouverte jusqu'en 2014, avant de fermer définitivement. Pour de nombreux Bitchois, cette fermeture est incompréhensible car elle marque la disparition d'un service de proximité et s'inscrit dans une remise en cause d'autres services publics au sein du Pays de Bitche. Certes, la baisse de fréquentation au guichet était un argument pouvant justifier de cette fer-

meture, mais pour les Bitchois, l'estimation par la SNCF d'une fréquentation annuelle de 25 000 voyageurs pour le transport par autocars était de nature à justifier le maintien de la ligne. S'est alors posée l'épineuse question de la reconversion.

Plusieurs projets ont vu le jour pour redonner vie aux 62 km de voies ferrées entre Sarreguemines et Niederbronn-les-Bains. Ces derniers sont souvent en concurrence et surtout, amorcent des trajectoires différentes. Ainsi, dès 2013, Mario Schneider, fils de cheminot, milite pour que la ligne SNCF Sarreguemines-Bitche soit transformée en piste cyclable et que les liaisons en bus soient renforcées. De son côté, l'association Train Touristique Sarreguemines Bitche (T2SB) s'est investie dans des opérations de nettoyage des environs de la gare de Bitche afin de mettre en place une offre de vélorail et de train touristique. Werner Euskirchen, Landesvorsitzender de la Paneuropa Union Rheinland-Pfalz, espère quant à lui resserrer les liens entre la Sarre et la Moselle par la restauration des lignes ferroviaires. Par ailleurs, l'association Sarreguemines, Bitche, Niederbronn, Territoire d'Avenir (SBNTA), créée en 2021 et rassemblant les élus locaux concernés, a pris l'initiative de dresser un état des lieux de l'offre de mobilité (plus de 2 500 personnes originaires du Pays de Bitche se rendent chaque jour en Alsace et 4 000 en direction de Sarreguemines et de Sarrebruck) à partir de quoi déterminer un système de transport collectif écologique à haut cadencement qui desservirait l'est mosellan et le nord de l'Alsace à partir de l'ancienne voie ferrée, selon un mode éco-responsable permettant de limiter le recours à la voiture individuelle et mettre un terme à l'engorgement routier actuel. Plus récemment, Christian Bichelberger, maire d'Etting a invité les élus à réfléchir à des solutions ferroviaires innovantes comme le Draisy. Développé par l'entreprise alsacienne Lohr, ce train propose des navettes électriques ultralégères (30 places assises et 80 debout) et est capable de rouler aussi bien sur rail que sur route avec des transitions aux passages à niveau. En juin 2023, décision a été prise d'expérimenter le prototype sur une partie de la ligne Sarreguemines-Niederbronn-les-Bains prise sous couvert de Thibaud Philipps, vice-président à la région Grand Est en charge des mobilités durables. Une première expérimentation technique du matériel doit être menée en 2025. Ce qui va dans le sens du ministère des Transports qui cherche à développer le « train léger » en région.

En somme, les différents projets de reconversion ou de requalification de l'infrastructure ferroviaire soulignent plusieurs trajectoires possibles pour la transformation d'une infrastructure à l'abandon. Cependant, la temporalité de celle-ci questionne car elle s'inscrit dans différents temps de l'aménagement et du réaménagement ne répondant pas aux contraintes de mobilité quotidienne des habitants du territoire.



Pour l'heure, il faut toujours compter entre 2 et 4 heures de transport en commun pour rejoindre Metz depuis Bitche. Il est évident que l'enjeu de la mobilité est déterminant pour l'avenir du Pays de Bitche. Les choix politiques en matière de mobilité ne le seront pas moins.

En 2018, à la grande stupéfaction des habitants de Bitche, l'horloge du fronton de la gare de Bitche s'était volatilisée ne laissant qu'un trou béant dans la façade. J'ai immédiatement tenté de prendre contact avec la direction régionale de la SNCF et leur responsable du patrimoine. Faute de réponse, je me suis alors adressé au directeur de la Cité du train à Mulhouse. Par un concours de circonstances abracadabrants, l'horloge se trouvait effectivement dans son établissement suite à une simple autorisation du président du conseil d'administration du musée, sans considération aucune pour le périmètre de protection des monuments historiques dont jouit la gare (mise en service en 1869)! Après réclamations de la Ville, de la SHAL, de T2SB et d'autres acteurs locaux, l'horloge a fini par réintégrer sa place initiale en janvier 2019.

6. Le lent déclin des bistros d'une ville de garnison

Adeline Bouchelet

« Oh avant, il y avait plus de trente bistrotts à Bitche ! Les jours de carnaval, on faisait la tournée d'un côté de la rue, puis on remontait ensuite dans les bars l'autre côté, ça c'est sûr, on savait s'amuser et les soirées chez "Six-fesses" à Bitche-Camp ! ».

À écouter ces récits partagés en bord de zinc, on imagine une ville remplie de jeunes hommes en treillis ou en jeans, titubant gaiement d'un café à l'autre, entonnant des chants de soldats ou des balades de Johnny. Soudain, tout semble s'être arrêté : « Tout est mort maintenant... » disent certains. De quelle manière ?

Pour retracer l'histoire des cafés de Bitche, il faut se rendre dans l'un de ses derniers bastions. À l'heure actuelle seuls 3 établissements restent en activité : le Café National, la Brasserie de la Poste et la Lorraine. On y apprend qu'il existait 7 cafés à proximité directe des casernes : 3 à Bitche-Camp (Pallarès « Six-fesses », le Café de la Garde, Le Pavillon Bleu), 4 cafés faisaient face au 4^e Cuir (le Café PYC, le Café de la Marne anciennement Gasthof Germania au début du XX^e siècle, le Café de la Paix devenu Café des Sports avant prendre la forme de la pharmacie du Faubourg et le Café National).



fig. 7
Café désaffecté à Bitche

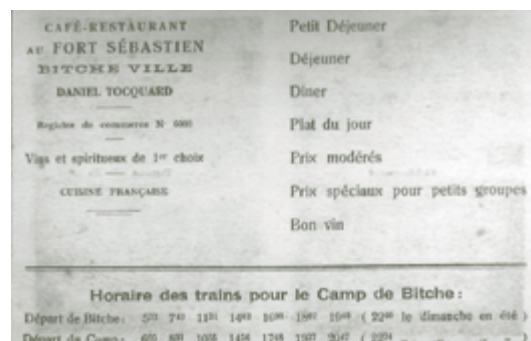


fig. 8
Les cafés intimement liés à la vie militaire : verso d'une carte postale du café-restaurant *Au fort Sébastien* (désormais cabinet dentaire) avec les horaires des trains pour Bitche-Camp, 2^e moitié du XX^e siècle (collection Jean-Pierre Jespere)

Anita, propriétaire de la Brasserie de la Poste depuis trente et un ans se souvient d'un temps, pas si lointain, où les comptoirs ne désemplissaient pas : « Le soir, on était trois pour servir. Aujourd'hui, en soirée il n'y a plus personne dans les rues ». En réalité, la fermeture du 4^e Régiment de Cuirassiers le 28 juin 1997 voyant partir 850 soldats semble marquer le début du lent déclin des débits de boissons à Bitche.

Depuis le XII^e siècle, la ville de Bitche est une ville de Marche, un territoire frontière, un lieu symbolique et stratégique n'ayant cessé d'abriter des troupes et d'être le théâtre de nombreux combats. Les cafés, en tant que lieux de sociabilité, y occupent alors une place importante. L'histoire officielle minore généralement la place centrale des cafés et restaurants qui occupent pourtant un rôle essentiel pour le moral des troupes : on y boit, on y chante, on y danse. On y met la discipline militaire en sourdine pour mieux oublier les atrocités de la guerre. En cela, cette fonction sociale des bistrotts est absolument déterminante. On comprend mieux dès lors que de nombreuses cartes postales de l'époque allemande sont illustrées par les façades des

Gasthof et autres *Wirtschaft* de Bitche, tout à la fois cafés, auberges et hôtels. Les changements de nationalité et les deux guerres mondiales semblent n'avoir que peu affecté cette activité longtemps florissante au cours du XX^e siècle, tirant avantage de cette présence militaire à laquelle la fin de la conscription et le passage à une armée de métier courant 1996, semble avoir marqué un coup d'arrêt.

La fermeture de l'hôpital Saint-Joseph et de sa maternité la même année marque un autre coup de tonnerre, mais pour les cafés du centre-ville cette fois-ci. Avec près de 400 naissances annuelles, on imagine sans peine les tournées générales offertes par les pères de famille. Ce temps est révolu. En 1996 toujours, la SNCF décide de fermer la ligne SNCF Bitche-Niederbronn-les-Bains. Le coup de grâce sera porté au centre-ville par le déménagement de la Poste en 2016, désormais relocalisée au pied de la citadelle, en zone résidentielle, dans un centre commercial désaffecté. Le processus de dévitalisation du centre-ville semble irréversible. Vitrines vides, stores baissés, façades aveugles, dégradation du parc immobilier, le phénomène frappe un grand nombre de villes moyennes françaises. À Bitche comme ailleurs, les centres-villes sont à l'agonie. La disparition des services publics, l'implantation des grandes surfaces en périphérie, l'augmentation du trafic automobile, la dématérialisation généralisée ne vont pas sans produire d'importantes mutations sur les modes de vie et ce phénomène concourt à l'asphyxie des centres-villes et ses commerces. On tente de se rassurer en se disant que même à Paris le nombre de cafés a chuté de 40 % en vingt ans.



- 1 Buvette de la Citadelle
- 2 Café Central
- 3 Café de la Citadelle
- 4 Café de la gare
- 5 Café de La Poste
- 6 Café des sports
- 7 Café du Commerce
- 8 Café français
- 9 Café Jeanne d'Arc
- 10 Café l'Atlas
- 11 Café l'Espérance
- 12 Café Manutention
- 13 Café National
- 14 Café-Restaurant Dahlem/PYC
- 15 Café-Restaurant de la porte de Strasbourg
- 16 Café Vauban, l'Eldorado
- 17 Casino des officiers
- 18 Gastwirtschaft Franz Kuhn
- 19 Hôtel de la Croix d'Or
- 20 Hôtel de Metz
- 21 Hôtel-Restaurant Au Raisin
- 22 Hôtel-Restaurant Au Strasbourg
- 23 Hôtel-Restaurant de la gare
- 24 Hôtel-Restaurant de la Marne
- 25 Le p'tit flip
- 26 MaxiCoop
- 27 Relais des châteaux forts
- 28 Restaurant Au Fort Saint-Sébastien
- 29 Restaurant du Golf

Signe des temps, la ville compte désormais plus de grandes surfaces que de cafés. Les trois cafés « survivants » font de la résistance en même temps que l'offre se renouvelle. Certains restaurants disposent d'un espace bar en même temps que certains supermarchés ou boulangeries-pâtisseries ouvrent des salons de thé, qui deviennent à leur tour des espaces de sociabilité répondant peut-être davantage aux attentes de la clientèle. On reste néanmoins loin de « l'esprit bistrot » français.

Par ailleurs, émergent également des bars-concepts tels que le bar à chat ou le repair café. Reste à voir si ces nouveaux commerces répondent à d'éphémères phénomènes de mode ou s'ils parviendront à pérenniser leurs activités et ce faisant, à participer de la revitalisation du centre-ville dont on sait qu'elle est une condition nécessaire pour enrayer le déclin démographique de la ville, le déclin économique et la paupérisation qui en résulte.

En résumé, la Grande Mulette n'est donc pas la seule responsable du déclin des bistrots de Bitche. Les politiques publiques y ont grandement leur part dans la mesure où les choix portés impactent fortement l'attractivité d'une ville et plus largement d'un territoire.

7. La boulangerie : un commerce de proximité qui fait de la résistance

Claude Wagner

Le commerce de proximité a subi de profondes transformations dans le Pays de Bitche à partir des années 1980. En effet, l'animation commerciale qui prévaut dans les villages autour d'un certain nombre de magasins alimentaires tend à disparaître à la faveur de l'implantation des premiers supermarchés à la « périphérie » de certains bourgs comme Bitche, Rohrbach-lès-Bitche, Lemberg et Diemeringen (dans la proche Alsace) au début des années 1980. Un quadrillage de la région par les grandes surfaces qui se parachève par la construction d'un hypermarché dans une zone commerciale à la périphérie-est de Sarreguemines, ville à une quinzaine de minutes des premiers villages du Pays de Bitche. Cette offensive de la grande distribution a eu raison du commerce traditionnel de centre-bourg dans le Pays de Bitche. En 1970, le village de Rohrbach-lès-Bitche, par exemple, compte quatre épiceries et trois boucheries, mais seule une boucherie reste active à ce jour.

Globalement, la diversité de l'offre commerciale dans le Pays de Bitche se traduit par une montée irrésistible des grandes surfaces et la disparition progressive des commerces alimentaires de proximité. Au début des années 2020 il subsiste moins d'une dizaine de boucheries et une vingtaine de boulangeries sur l'en-

semble du territoire, les épiceries traditionnelles ayant disparu. L'attractivité d'un centre-bourg ne tient plus à ses commerces alimentaires de première nécessité, le consommateur semble lorgner ailleurs. Face au maillage des grandes surfaces sur le territoire les rares commerces qui résistent sont en l'occurrence les boulangeries. En position dominante, les grandes surfaces attirent une clientèle importante séduite par un large choix de produits à prix concurrentiels. Le concept des grandes enseignes basé sur « tout sous le même toit » coïncide avec un nouveau type de consommateur pour lequel les habitudes de consommation coïncident étroitement avec l'usage de la voiture individuelle. Les commodités d'un parking de supermarché se font alors plus désirables que les commerces de détail d'un centre-bourg, de sorte que les supermarchés deviennent les premiers points de convergence des consommateurs.

Dans le Pays de Bitche comme ailleurs, cette dynamique grignote inexorablement les commerces de proximité. C'est ainsi qu'en France, le nombre de boulangeries artisanales est passé de 55 000 dans les années 1970 à 33 000 aujourd'hui. Les boulangeries revêtent néanmoins un caractère particulièrement symbolique auprès des Français. L'attachement au pain (et à l'artisan-boulangier qui le façonne) demeure important, mais il n'en demeure pas moins que la concurrence des grandes enseignes apparaît comme une réelle menace pour le maintien de la boulangerie de proximité. Les artisans-boulangers du Pays de Bitche sont bien conscients de cette situation et posent un diagnostic particulièrement lucide sur l'environnement commercial dominé par les supermarchés. Toutefois les artisans-boulangers locaux ne semblent pas dépourvus d'atouts. « La concurrence des supermarchés est une réelle menace, mais elle nous sert de locomotive pour changer, innover », nous dit l'un d'entre eux.

En réponse à un consommateur plus versatile, voire plus exigeant, les artisans-boulangers déploient plusieurs stratégies. Prenant acte du caractère décisif de la voiture, certains artisans-boulangers s'installent sur les axes routiers fréquentés et se calent sur les déplacements pendulaires des habitants se rendant au travail dans les bassins d'emploi environnants.

« La plupart de ma clientèle se déplace en voiture, elle vient du village même ou des villages proches ».

La stratégie de l'artisan-boulangier est alors moins le client occasionnel que le client régulier qu'il s'agit de fidéliser en insistant sur la dimension artisanale et locale du pain. Par ailleurs, les artisans-boulangers insistent sur l'importance de l'accueil tout en élargissant la diversité de l'offre de produits et de ser-

vices. C'est ainsi qu'un certain nombre d'artisans-boulangers propose, outre les produits traditionnels (baguettes, pains spéciaux, viennoiseries, gâteaux, pâtisseries), des petits plats, des sandwiches, des boissons, voire des produits issus de l'alimentation générale, renouant ainsi avec une forme d'épicerie. Certaines boulangeries offrent désormais des espaces dédiés pour des clients désirant s'attabler et se restaurer. Le traditionnel salon de thé est supplanté par l'espace-bistrot, un nouveau concept en soi pour créer une forme de convivialité et étendre sa clientèle. Ce jeu de la proximité avec les amateurs de pain s'exprime aussi à travers les tournées :

« La tournée est une façon de nous rapprocher des clients, d'assurer une continuité de service ».

Il est notable qu'en milieu rural, la tradition des tournées persiste et permette de maintenir un lien social et commercial avec la frange de ceux qui n'ont pas sacrifié (pour tout un ensemble de raisons) aux injonctions du tout-voiture.

Certains artisans-boulangers ont également pris conscience des nouvelles attentes de leur clientèle en matière de plages d'ouverture :

« L'ouverture le dimanche matin a été inéluctable ».

Ce phénomène récent est d'autant plus remarquable qu'il rompt avec la tradition chrétienne – et à plus forte raison en Alsace-Moselle – qui veut que cette journée soit consacrée au repos et à la prière.

Pour finir, certains artisans-boulangers avancent également l'argument d'un engagement moral vis-à-vis de la population locale consistant à garantir du pain en référence à une tradition familiale. En effet, les boulangers du Pays de Bitche sont très généralement des « héritiers » et sont à ce titre, les dépositaires d'un savoir-faire et d'un savoir-être intergénérationnel. On le mesure notamment en observant que dans ces familles de boulangers, les parents à la retraite continuent de « mettre la main à la pâte » lorsque la situation l'exige au moment des fêtes ou lorsque les boulangeries subissent la hausse des matières premières et de l'énergie et sont contraintes de réduire leur masse salariale.

La boulangerie est un indicateur central pour comprendre la place qu'occupe le commerce de proximité dans les zones rurales en ce qu'elle révèle l'attachement (ou non) des habitants à leurs habitudes de table (l'importance du « pain quotidien »). Elle permet de comprendre les enjeux d'un métier de tradition et



fig. 10
Distripain

d'engagement, de même qu'elle permet de mesurer la reconnaissance sociale dont elles jouissent. Le maintien d'un savoir-faire est essentiel aux yeux des artisans-boulangers du Pays de Bitche. La qualité des produits et du service est même la meilleure parade à opposer aux pratiques des enseignes de la grande distribution dont le prix est l'argument unique. En l'espèce, ces artisans-boulangers sont des résistants à l'uniformisation des goûts et des saveurs.

8. Les recompositions du commerce de centre-ville à Bitche

Pierric Calenge

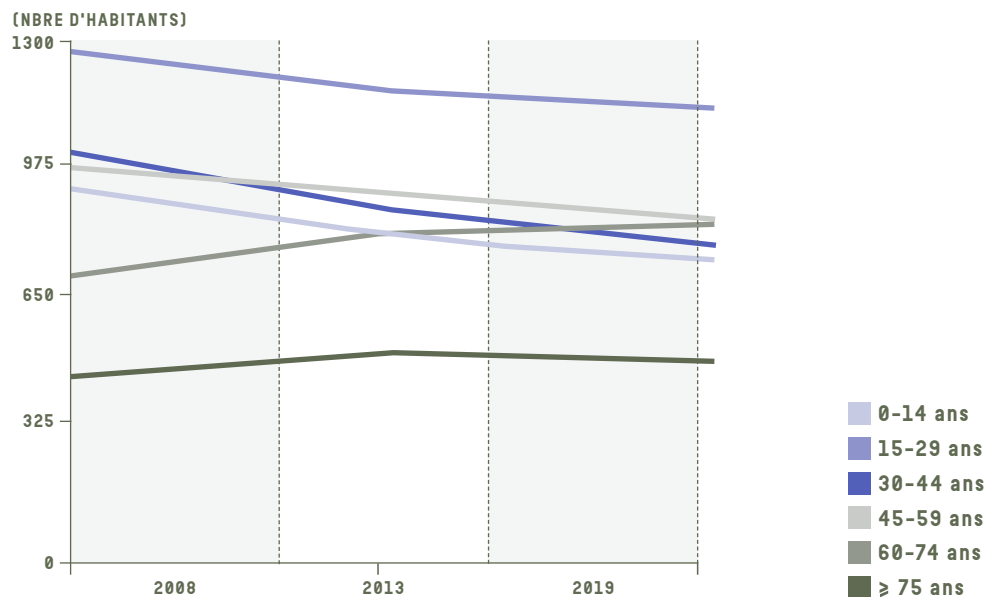
Bitche est une ville atypique, marquée par son passé militaire : son intégration dans un dispositif défensif frontalier hérité lui confère à la fois une forte individualité et une position excentrée relativement aux métropoles régionales du Grand Est. Cependant, le centre-ville de Bitche subit comme d'autres en France des recompositions profondes du commerce, révélatrices d'une crise des fonctions et à certains égards de l'identité de ce petit pôle urbain. Cette recomposition du commerce est donc à comprendre à la fois comme un symptôme des restructurations des fonctions militaires qui dévitalisent en partie l'économie locale et de dynamiques d'urbanisation centrifuges au détriment du centre.

L'évolution de la population de son aire d'attraction en est un premier indicateur, puisqu'elle est passée de 8 869 personnes en 2008 à 8 157 en 2019, soit une baisse de 8 % en onze ans. L'érosion de la population est encore plus rapide dans le périmètre de la commune elle-même (-9,7 % entre 2008 et 2019). Cette contraction rapide de la population n'est pas commune, et elle est d'autant plus inquiétante que c'est la population de moins de 59 ans qui diminue, tandis que le nombre de personnes de plus de 60 ans augmente doucement (fig. 11, p. 158). Cela s'explique en grande partie par le recul de la présence militaire, qui implique à la fois une baisse et un vieillissement de la population ainsi qu'une perte d'actifs.

La position de la ville à l'est du département de la Moselle, à plus de 110 km de Metz par l'autoroute et sans liaison ferroviaire directe vers la préfecture du département est singulière. L'intégration de Bitche au département de la Moselle est en effet liée à une genèse particulièrement complexe des frontières à ce niveau de la dyade franco-allemande. Les pôles d'activité et d'emploi les plus proches sont Sarreguemines, Sarrebruck (Sarre) et Zweibrücken (Palatinat), Haguenau en Alsace, dans un espace transfrontalier relativement prospère mais éloigné des

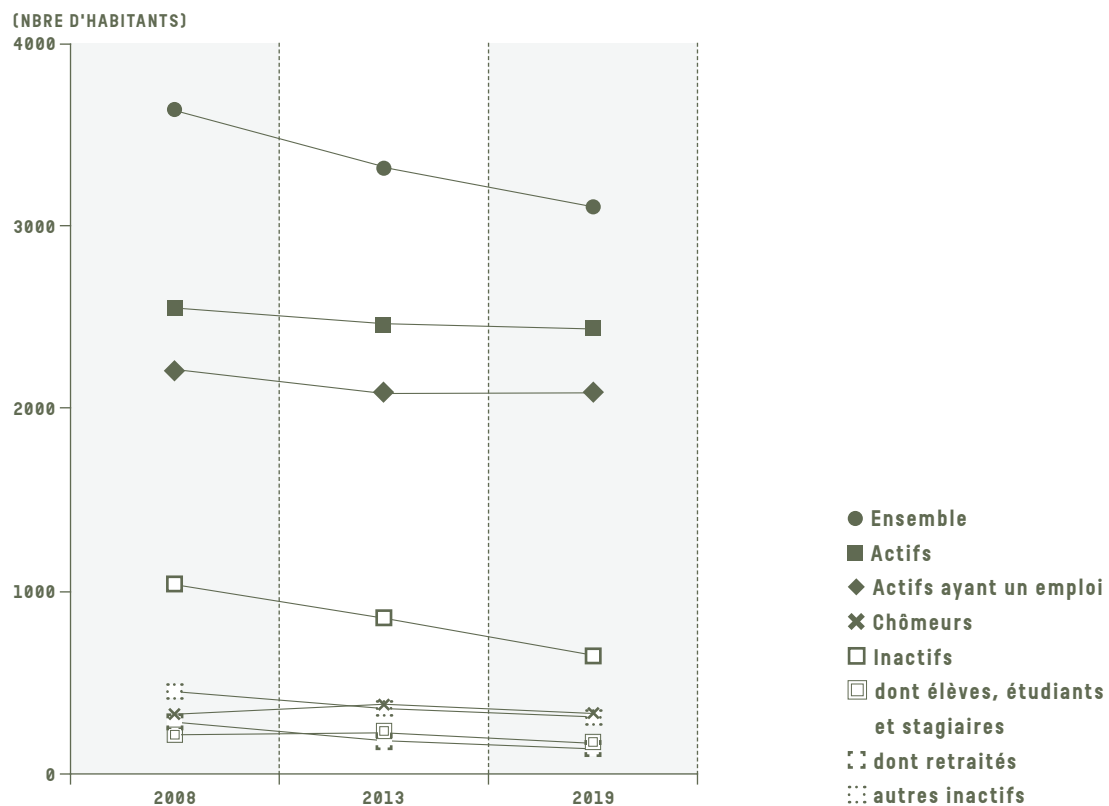
Évolution de la population de Bitche par tranches d'âge de 2008 à 2019 (INSEE)

FIG. 11



Évolution de la population active de 2008 à 2019 (INSEE)

FIG. 12



métropoles du Grand Est. On peut à cet égard comparer Bitche avec des villes également marquées par le poids de leur passé militaire comme Toul ou Lunéville près de Nancy. Ces deux villes se situent dans l'aire d'attraction de Nancy et sont devenues des pôles résidentiels périurbains dynamiques, bien que marquées elles aussi par un déclin relatif des fonctions traditionnelles des petits pôles urbains, dont le commerce. La position relativement excentrée et frontalière de Bitche est donc déterminante dans sa trajectoire démographique et socio-économique.

Dans ces conditions, les évolutions des fonctions militaires, centrales dans la genèse de Bitche comme petit pôle urbain, fragilisent les activités commerciales, directement associées au pouvoir d'achat des résidents. Outre la transformation de la demande (les réservistes n'ont pas les mêmes besoins que les militaires de carrière, et les militaires de carrière n'ont pas les mêmes attentes selon qu'ils demeurent de manière permanente ou temporaire dans la ville), on assiste à une transformation plus générale des modes de consommation (déclin prononcé du petit commerce de détail au profit des grandes surfaces et du e-commerce), et à un déclin du nombre d'habitants en mesure de consommer. Ainsi, la part des actifs avec ou sans emploi diminue de manière régulière dans la commune (fig. 12), ce qui se traduit par une diminution de la capacité de consommation sur place.

Bien que ces observations préalables ne constituent pas en elles-mêmes des explications rigoureusement fondées des recompositions du commerce à Bitche, elles permettent de contextualiser les évolutions visibles du commerce et d'avancer les constats et les hypothèses qui suivent :

- Une disparition des bars associés à l'absence des appels du contingent, en particulier dans les rues du Maréchal Foch, du Colonel Teyssier et Saint Augustin, cœur commerçant traditionnel de la ville ;
- Une disparition de nombreux commerces de bouche et de prêt-à-porter mais aussi des banques, le plus souvent dans des locaux qui demeurent vacants ou partiellement réoccupés, liée à une transformation des habitudes de consommation et une baisse du pouvoir d'achat des habitants ;



← fig. 13
Une boucherie fermée
rue du Maréchal Foch



← fig. 14
Rue du Colonel Teyssier,
un tableau d'enseignes fermées
est exposé dans la vitrine
d'une boutique de torréfaction
abandonnée

- Une réoccupation partielle des locaux commerciaux par :

- Des commerces au modèle économique fragile (c'est en tout cas une hypothèse plausible), surfant sur les modes de consommation du moment et offrant des produits ou services bon marché : restauration à emporter, magasins de cigarettes électroniques, etc ;

- Des automates de distribution qui remplacent les enseignes bancaires.

- En contrepoint de cette « crise de la centralité » du commerce le long de la rue Saint Augustin, un essor marqué des grandes surfaces en périphérie immédiate de la ville-centre, en particulier le long de la rue Jean-Jacques Kieffer (D662) au sud depuis la porte de Strasbourg.

L'effet visuel de cette dégradation visible de l'occupation commerciale du centre-ville est marquant. Il accompagne l'impression de déclin et de vide laissée par les casernements abandonnés au pied de la citadelle, que l'activité touristique et patrimoniale ne compense pas. Les tentatives de la municipalité pour conserver un cadre de centre-ville attrayant sont ainsi contredites par les vitrines abandonnées et les traces des enseignes décrochées sur les façades (fig. 13 & 14).

On ne peut pas tirer de ces évolutions visibles des conclusions définitives sur la place et le dynamisme du commerce à Bitche, mais il est en revanche possible de l'interpréter comme le signe d'une crise de la centralité dont l'activité commerciale n'est que le symptôme, commun à la majorité des villes de cette taille mais renforcé ici par le passé militaire de la ville et sa position frontalière : sans fonction de commandement ou économique forte en son centre, le centre-ville de Bitche semble avoir perdu son caractère de lieu de vie, de sociabilité et de consommation pour une population qui vit de plus en plus en périphérie de l'aire d'attraction et travaille dans les pôles d'activité les plus dynamiques et accessibles (Sarreguemines, Haguenau, Sarrebruck et Zweibrücken). Dans ces conditions, l'activité commerciale se recompose selon deux tendances :

- Dans l'hyper-centre, une réoccupation partielle des locaux commerciaux laissés vacants par des commerces a priori fragiles, ou le maintien de quelques enseignes traditionnelles qui trouvent encore un marché ;

- En proche périphérie, des commerces adaptés à la mobilité automobile et tournés vers les besoins d'une population périurbaine (fast food, magasins de bricolage, supermarchés avec leurs drive-in, stations-services et garages automobiles, etc.).

Les commerces de bouche sont particulièrement nombreux à être fermés dans le centre-ville: ce sont des symboles forts des recompositions commerciales, qui s'expliquent autant par la perte de dynamisme de l'aire de chalandise (baisse de la population et du pouvoir d'achat) que par de nouveaux modes de consommation. En retour, l'accumulation dans le paysage urbain de commerces fermés produit des boucles de rétroactions négatives multiples: des représentations négatives du centre-ville par les habitants du bassin de Bitche comme par les visiteurs occasionnels, et des effets par ricochet sur les autres commerces. En effet, si l'offre commerciale n'est pas complète dans le centre-ville, les consommateurs sont d'autant moins incités à se déplacer.

9. Le tourisme militaire: une forme de reterritorialisation

Emmanuel Chiffre, Denis Mathis, Tanguy Nierderlander & Anne Mathis

Intégré pour une grande part au Parc naturel régional des Vosges du Nord et participant à la Réserve de biosphère transfrontalière Vosges du Nord – Pfälzerwald classée par l'UNESCO en 1998, le Pays de Bitche reconnu « Destination Touristique Européenne d'Excellence » en 2009 présente un fort potentiel touristique en lien avec son riche patrimoine naturel, culturel et historique. L'offre touristique militaire et mémorielle s'appuie sur le triptyque citadelle – ouvrages de la Ligne Maginot – châteaux forts. Cette offre repose sur des pratiques touristiques multiples et des acteurs (associations, collectivités) qui, à partir des ressources des déménagements militaires et des formes ruinées telles que les châteaux, ont su reconquérir et faire découvrir des lieux en accueillant un public. Il s'agit donc à partir des multiples héritages de la militarisation d'une reconquête territoriale.

Dominant le Pays de Bitche, géosymbole remarquable, la citadelle de Bitche constitue le haut-lieu touristique. Ce site fait la jonction entre le pays couvert avec ses sommets coiffés par les ruines des châteaux forts et le pays ouvert à l'ouest avec les ouvrages fortifiés de la Ligne Maginot. La citadelle est en partie une ruine de guerre marquée par le siège de 1870 et par les combats de la Libération (1944-1945). Faisant partie du réseau des Grands Sites de Moselle, la citadelle de Bitche accueillait 56 000 visiteurs en 2017 c'est un des lieux de mémoire les plus

visités en Lorraine après Verdun. Elle est un des principaux marqueurs de l'histoire militaire de Bitche avec les héritages de la fortification des ingénieurs Vauban et Cormontaigne des XVII^e et XVIII^e siècles, mais aussi avec les combats de 1870. Rachetée par la municipalité en 1960, classée Monument Historique en 1979, elle est au cœur d'un tourisme militaire mobilisant différents faits d'armes échelonnés jusqu'au second conflit mondial mais dont le point culminant reste la résistance du colonel Teyssier et de ses hommes lors du siège de 1870. Elle symbolise la ville citadelle et participe à la structuration de l'espace urbain. Le panorama appréhendé depuis le plateau supérieur de la citadelle permet une lecture des étapes successives de l'histoire militaire de Bitche avec dans un premier temps le fort Saint-Sébastien construit entre 1846 et 1852, aujourd'hui mis en valeur par l'association des amis du Fort Saint - Sébastien, puis la construction à la fin du XIX^e siècle des casernements traduisant le passage de la ville-citadelle à la ville de garnison. Aujourd'hui, les souterrains aménagés de la citadelle, la chapelle renfermant un plan-relief de la ville au XVIII^e siècle et le musée sur la Guerre de 1870 retracent trois siècles d'histoire militaire de Bitche.

fig. 15
Citadelle dominant
la ville de Bitche



Les ouvrages Maginot du Simserhof à Siersthal et du fort Casso à Rohrbach-lès-Bitche sont des éléments importants du paysage touristique du Pays de Bitche. Remis en scène par les associations des amis du Fort du Simserhof et des amis du Fort Casso, les deux ouvrages ont fait l'objet d'un important travail d'aménagement et de réappropriation afin d'assurer des visites. L'ouvrage du Simserhof avec 35 000 visiteurs en 2017 est le second site touristique de la région Grand Est dédié à la Ligne Maginot. Le site a fait l'objet d'importants aménagements extérieurs (bâtiments d'accueil, parking, matériels militaires divers, restauration). L'ouvrage est intégré à des parcours extérieurs de visite. L'aménagement du fort Casso est plus modeste que le précédent. Cependant, là encore existe une mise en scène du paysage militaire entre les différents blocs de combat. 5 000 visiteurs sont annuellement reçus.

Ces ouvrages mis en tourisme et soutenus par la Communauté de communes du Pays de Bitche, par le département de la Moselle, éclairent indirectement les nombreux vestiges de la Ligne Maginot. Cependant, l'offre touristique reste fragmentée par la mise en lumière de quelques sites confiés par l'armée à des associations. Les ouvrages CORF du Simserhof et du Fort Casso ouverts au public pour une présentation de l'outil militaire mettent en concurrence des sites différents sans offrir une lecture globale du dispositif fortifié. Cette approche segmentée de la Ligne Maginot permet la préservation de ces ouvrages en organisant des visites qui s'adressent davantage à un public initié. La redéfinition des compétences des acteurs du tourisme offre une autre démarche en retissant les liens entre ce patrimoine militaire et son territoire.

Les vestiges des formes militaires dans les paysages sont nombreux et diversifiés. Depuis le XIX^e siècle, les châteaux ruinés du pays couvert sont des espaces convoités. Leur fréquentation s'inscrit dans les activités ludiques d'exploration, de randonnée. Le château ruiné attire pour son site inscrit dans un parcours cheminatoire. Destination ou étape, il offre un site hybride de la ruine castrale et des plateaux gréseux constituant un géopatrimoine. Le point de vue panoramique dégagé permet d'observer le paysage « fermé » des Vosges du Nord. Dans la mise en scène de ces paysages et la valorisation de ces ruines, il faut rappeler le rôle pionnier du Club Vosgien. L'entretien et la sécurisation des sites relèvent d'acteurs multiples (ONF, communes, département, associations). Aujourd'hui, les ruines des châteaux forts et les infrastructures de surface des ouvrages de la Ligne Maginot approchés par des circuits pédestres, équestres et de VTT se fondent dans un décor naturel et dans un environnement préservé. Ces activités de découverte peuvent être complétées par des activités ludiques (escalade), voire une fréquentation nocturne.



fig. 16
Aménagement touristique
de l'entrée du fort du Simserhof

La visite des sites s'inscrit dans une démarche exploratoire comparable à l'urbex ou au rurbex qui consistent en la visite de sites construits et abandonnés en milieu urbain ou rural dont l'accès est souvent interdit. Cette pratique traduit par la réappropriation touristique des espaces abandonnés une forme de reterritorialisation. Elle s'étend aux nombreux ouvrages Maginot que l'on peut retrouver dans le massif et qui se découvrent et s'explorent de manière plus ou moins approfondie.

L'aménagement par la Communauté de communes en collaboration avec le Club Vosgien de 14 sentiers d'excellence permet de découvrir les richesses historiques et naturelles du Pays de Bitche. Les héritages militaires sont associés à la découverte du patrimoine naturel et des paysages, à l'image des sentiers autour des châteaux médiévaux du Waldeck et du Falkenstein, ainsi que des blocs de combat de l'ouvrage du Simserhof.

Ce tourisme militaire et mémoriel et par extension les activités récréatives, de découverte de ces lieux insolites trouvent aujourd'hui leur place au sein du territoire de Bitche, en complément de ses bases nautiques (étang de Haspelschiedt, étang de



fig. 17
Aménagements sécurisés
au château de Waldeck

Hanau...), de son réseau de locations. À Bitche, le tourisme de mémoire est créateur de ressources et d'identité territoriale. Il s'inscrit dans une réflexion globale de l'activité touristique engagée depuis plusieurs années. La constitution en 2010 d'un dossier Pôle d'Excellence Rurale sur la thématique touristique, la création d'un office du tourisme intercommunal financé par le Plan Local de Redynamisation du département de la Moselle de 2011 et les orientations de la stratégie de développement du Pacte territorial de Relance et de Transition Écologique de 2022 traduisent une consolidation de l'offre touristique. On assiste à une reterritorialisation de ces héritages après le déménagement de l'armée. Ces initiatives traduisent bien une logique d'affirmation de l'identité territoriale du Pays de Bitche.

10. Un état des lieux des théâtres au Pays de Bitche

Alphonse Walter

Retracer la trajectoire du théâtre au Pays de Bitche conduit au croisement de pistes historiques, linguistiques et démographiques. Les multiples changements de nationalités consécutifs aux guerres des XIX^e et XX^e siècles ont tantôt rapproché, tantôt éloigné la population locale de sa langue et de sa culture.

L'annexion par l'Empire prussien de l'Alsace-Lorraine avait fait coïncider la langue officielle, à savoir le «Hochdeutsch», avec les parlers germaniques alémaniques et franciques pratiqués depuis des siècles en Alsace et en Moselle. Le retour à la France n'est pas allé de soi pour une population majoritairement de langue et de culture allemande. L'image d'Épinal des provinces orphelines de la mère patrie a faussé la perception des gouvernements français et provoqué maints faux pas. Dans nos villages et hors de l'école – passée sans transition à la langue française – la pratique théâtrale a consisté à présenter comme auparavant des spectacles en «Hochdeutsch». Des drames édifiants, des vies de saints, suivies par une petite comédie très attendue, nommée *e Luschtstickel* en Platt local.

De toute évidence, les atrocités perpétrées par le régime nazi ont eu pour effet d'atténuer l'imprégnation culturelle allemande. Les parlers germaniques séculaires ont tout d'abord subi un amalgame fâcheux qui les a expulsés de l'école avec l'assentiment tacite des parents. L'ascenseur social passait nécessairement par l'usage de la langue française. Banni de la cour de l'école, le Platt a fini par disparaître au cours des dernières décennies du XX^e siècle. Les enfants du Pays de Bitche sont devenus, à de rares exceptions près, monolingues. De même, le



fig. 18
Walberger & Cie

théâtre en allemand a été très vite concurrencé dès la fin des années 1940 par les cinémas paroissiaux, dont l'influence a été à leur tour diminuée par la généralisation de la télévision.

Dans les années 1960-70, plusieurs clubs de jeunes laïques et mixtes ont vu le jour dans plusieurs localités du Pays de Bitche. Regroupés sous une fédération mosellane ils disposaient d'animateurs permanents, bénéficiaient de stages et de formations d'éducation populaire. Des soirées récréatives présentaient diverses activités et des pièces – fait nouveau – en français. Des départs en bus ou en covoiturage à la

découverte du répertoire du Théâtre National de Strasbourg ont initié jeunes et adultes d'un secteur rural au théâtre professionnel contemporain. En parallèle, le mouvement régionaliste lorrain des années 1970, souvent en opposition avec l'État centralisateur, a remis les langues régionales au goût du jour sans prendre. Au cours de l'année 1972, une troupe du village de Goetzenbruck présente deux spectacles importants en Platt: «Le Malade Imaginaire» de Molière (devenu *D'Inbildungskranke*) et «Schweyk dans la Deuxième Guerre mondiale» de Bertolt Brecht (*Schweyk im Zweite Weltkrieg*). Le succès local fut retentissant. À proximité, le Foyer de Soucht entreprend de travailler avec des metteurs en scène professionnels pour des adaptations comme la célèbre «Cruche cassée» de Kleist (*Der Zerbrochene Krug*), et met en scène des textes originaux traitant de sujets locaux comme la vie des travailleurs frontaliers.

Cette dynamique va voir réapparaître le théâtre dialectal plus tardivement sous une autre forme. Les *Luschtstickel* deviennent des spectacles de deux à trois heures consistant à divertir par le rire. Si la langue y trouve incontestablement son compte, la qualité des textes un peu moins.

Dans les années 1990, sous l'impulsion de la Fédération Culture et Liberté de la Moselle, un projet de promotion et de réactivation de la langue régionale en direction des enfants réunit des animatrices et un auteur de textes de chansons en Platt sur le thème du verre. Dès 1996, la Halle verrière de Meisenthal, portée par une équipe de programmation ambitieuse célèbre pour ses concerts «Rock à l'Usine» lance la «Fête du Verre» et offre un lieu et un décor naturel pour une saga verrière (Walberger & Cie, fig. 18), inspirée par l'histoire des usines de Meisenthal et de Goetzenbruck. Le Platt, la langue des verriers s'est immédiatement imposée. Le spectacle a connu un succès mémorable en réunissant plus de 2 000 spectateurs. Dès lors, la voie était ouverte pour d'autres créations et adaptations inédites en langue régionale, parallèlement à des créations en langue française, restée langue des stages et des ateliers théâtre. En 2003, à la



fig. 19
Under d' Brick

suite d'une résidence au centre de création artistique Artopie naît la compagnie Lothringer Theater. Les productions du Lothringer Theater sont régulièrement accueillies par le Festival Mir Redde Platt de la Ville de Sarreguemines. Certaines sont présentées en tournée ou au Festival d'Avignon. Par ailleurs, une émanation de la troupe prend la forme du Minus Theater proposant des pièces bilingues pour enfants. En 2021, le Lothringer Theater est lauréat du Festival Langues en Scène de la Région. Des coopérations avec des troupes professionnelles allemandes permettent des créations bilingues transfrontalières.

La crise du Covid a considérablement ralenti certains enthousiasmes théâtraux. Certaines troupes villageoises ne s'en sont pas remises. Mais d'autres, comme à Bettviller, Baerenthal, Volmunster ou Siersthal continuent de se produire à guichets fermés, ce qui témoigne assurément d'une forte demande locale au point que certaines pièces sont désormais jouées dans la prestigieuse Halle de Meisenthal à l'initiative de la Communauté de Communes. Le théâtre en Platt est un élément culturel structurant du territoire et il est probable qu'il le reste tant qu'il existera un public dialectophone prêt à en célébrer la dynamique.

11. La tour de Goetz, un patrimoine à retardement ?

Yann Grienberger

Se hisser sur la pointe des pieds. Grimper aux arbres. Escalader un éperon rocheux. Monter sur les épaules des montagnes. Depuis longtemps, l'humain a cherché à s'élever, prendre de la hauteur. Pour voir par-delà les paysages et comprendre son milieu, s'éloigner de la terre ferme et de ses dangers, paraître plus grand ou se jouer de la gravité. Parfois pour monter plus haut encore, des hommes-bâisseurs ont rehaussé les paysages du Pays de Bitche, érigé des bâtiments et des dispositifs surplombant ses canopées, augmentant ses sommets.

- Une citadelle, vaisseau amiral, et un archipel de châteaux forts de grès rose. Pour dire sa puissance, dissuader l'ennemi, se protéger, affirmer et défendre des frontières ;
- Des chapelles, des églises, des lieux de culte et leurs clochers. Pour se rapprocher des dieux et du ciel. Pour que le tintement des cloches porte au plus loin. Pour annoncer l'heure, sonner la mort, lancer l'alerte ou inviter les fidèles aux offices ;

- D'imposantes cheminées de briques rouges. Pour évacuer les fumées des usines par-delà les faites des habitations ;
- Des châteaux d'eau. Pour permettre, par gravité, de distribuer l'eau courante dans les maisons ;
- Des éoliennes dont les pales rotatives hachent le ciel. Pour transformer le vent en énergie ;
- Une tour hertzienne. Pour communiquer, écouter la radio, regarder la télévision.

L'architecture est un langage qui témoigne des ambitions d'une époque, des rêves et parfois des utopies de celles et ceux qui la traversent. Poursuivant l'aspiration au progrès, les constructeurs de ces édifices monumentaux ont tous cultivé l'espoir d'une vie meilleure, voire éternelle. Mais le temps faisant son œuvre, ces constructions, tout autant que les louables promesses qu'elles portaient au moment de leur construction, ont fini par s'éroder, s'affaïsser, et menacent même parfois de s'écrouler. Certaines ont été ou seront restaurées, désacralisées, d'autres patrimonialisées, remplacées, réaffectées à d'autres usages ou détruites.

La tour hertzienne de Goetzenbruck, (la tour de Goetz, comme elle est communément appelée) fait partie d'un vaste réseau de télécommunication constitué d'une myriade de tours et pylônes métalliques, déployés par l'État depuis la fin des années 1950 sur l'ensemble du territoire français. Sensibles aux obstacles, les ondes hertziennes se doivent d'être échangées entre des édifices hauts et assez proches les uns des autres (une cinquantaine de kilomètres) pour défier la rotundité de la terre et garantir la puissance du réseau. Au milieu des années 1970, pour consolider ce maillage national, l'État a identifié plusieurs potentiels sites d'implantation dans les Vosges du Nord. Finalement, seul le conseil municipal de Goetzenbruck acceptera de l'accueillir sur son banc...

Cela fait désormais près d'un demi-siècle que la tour phalloïde, bardée de ses caractéristiques anneaux de couleurs noire et rouge, aujourd'hui défraîchies, s'est posée au milieu de la forêt, à l'orée du village né avec sa verrerie en 1721. Depuis son origine, elle fait l'objet de débats passionnés et des fantasmes les plus divers. En 1976, il n'y avait pas que la tour qui commençait à s'élever. Des voix discordantes également. Nombreux sont celles et ceux qui l'ont combattue voire diabolisée. Sommes-nous vraiment sûrs que les ondes hertziennes soient inoffensives ? Si la tour avait des fonctions militaires pourrait-elle un jour consti-

tuer une cible en cas de conflit? Et puis qu'est-ce qu'elle est hideuse! D'aucuns la considèrent depuis son apparition comme une infrastructure encombrante qui n'aurait jamais dû s'échouer dans ce paysage somptueux et verraient bien, encore aujourd'hui, l'imposant objet abattu, pour (enfin) libérer l'horizon de cette anomalie. Pour d'autres qui se seront légitimement battus contre son édification au moment où sa construction était encore évitable, la Tour de Goetz, faisant désormais partie du paysage, est tolérée, voire acceptée. Pour d'autres encore, elle incarne bien plus que cela. À la fois point de repère et élément signifiant de leur environnement, elle est, notamment pour les générations qui l'ont toujours connue, élevée au rang de totem sacré, d'icône post-moderne et parfois quasiment vénérée. Pour exemple, à ce jour, nombre de jeunes adultes de Goetzenbruck portent la tour de Goetz dans leur chair, tatouée dans le dos, une épaule ou sur le bras, comme un marqueur, un signe indélébile d'affiliation à une communauté villageoise, à un territoire. Le Pays de Bitche dans la peau!

La tour de Goetz est aujourd'hui quasi-obsolète et tant qu'elle ne menacera pas de s'effondrer, il y a peu de chance qu'elle soit déconstruite. Néanmoins, dans un temps lointain, lorsque le béton alors désarmé mettra en péril son aplomb et si de nouveaux usages ne lui auront été assignés d'ici-là, son destin serait alors scellé... à moins que les historiens du futur ou les archéologues qui l'exhumeront d'un désert de sable rouge ne la considèrent comme un témoignage remarquable de la civilisation humaine.

Loin de tout romantisme et même si elle déclenche d'instinctives postures d'attraction ou de répulsion, la tour de Goetz, reste un objet architectural unique à la forme archétypale radicale. Pourquoi ne pas simplement l'appréhender comme une sculpture monumentale abstraite, posée dans un exceptionnel océan forestier, invitant à la contemplation?

Je lève les yeux. Exposée à tous vents, la tour s'encastre dans le ciel. Certains matins, alors que les ombres dorment encore, elle s'illumine délicatement, saisie au saut du lit par les lueurs de l'aurore ou rougit modestement, caressée les soirs d'été par les derniers feux d'un soleil crépusculaire. La nuit, une constellation de loupottes rouges dessine le profil fantomatique de la géante de béton. À la fois silencieuse et immobile, majestueuse et imperturbable, elle veille sur le paysage endormi. Mais pour combien de temps encore?



→ fig. 20
Morgane Barborin, né en 1988.
Tatouage réalisé par Topsiturby
à Lyon en 2010



fig. 21 Ange Maurer, né en 1988. Tatouage réalisé par Ankt vont Annika à Strasbourg en 2020

→ fig. 22 Franky Sahling, né en 1992. Tatouage réalisé par Leanka à Strasbourg en 2012

Lors de la mandature municipale 2014-2020, le Pays de Bitche comptait deux femmes élues maires sur un total de quarante-six. En 2020, ce ne sont pas moins de dix femmes qui ont été élues maires. On passe ainsi de 4,35 % à 21,74 % de représentation féminine. Ce qui va dans le sens d'un mouvement de féminisation de la fonction de maire au niveau national dans la mesure où la part des femmes maires est passée de 16 à 20 %. Par ailleurs, le dernier scrutin municipal a fortement renouvelé le profil des maires du Pays de Bitche. C'est le premier mandat pour 27 maires, soit près de 60 % d'entre eux. Ce qui a eu pour effet de rajeunir la fonction puisque la moyenne d'âge, qui était auparavant de 59 ans est passée à 55 ans. Ce processus de rajeunissement est un phénomène intéressant dans la mesure où il est inverse au niveau national où l'âge moyen des maires est de 58,9 ans et tend à dépasser les 60 ans dans les communes rurales.

L'autre phénomène intéressant est lié à une montée en qualification des maires au regard des catégories socioprofessionnelles d'appartenance. La mandature 2014-2020 était marquée par une surreprésentation des catégories « professions intermédiaires » et « employés » qui se partageaient plus de 60 % de l'échantillon. Pour la nouvelle mandature, ce sont désormais les catégories « cadres », « professions intellectuelles supérieures » et « ouvriers » qui représentent plus de 60 % de l'échantillon. Rapporté au niveau national, le nombre de maires appartenant à la catégorie « cadres et professions intellectuelles supérieures » est en forte augmentation. En revanche, alors que la représentation des ouvriers diminue très fortement au niveau national, elle augmente dans le Pays de Bitche. Par ailleurs, il est remarquable d'observer que si la catégorie « agriculteurs » s'est effondrée au niveau national comme au niveau local, les listes des candidats aux élections départementales comptaient pas moins de trois agriculteurs sur les deux listes finalistes. C'est d'ailleurs un exploitant agricole qui a été élu conseiller départemental, qui se trouve être par ailleurs président de la Communauté de communes. On peut donc dire que les dernières élections municipales ont profondément reconfiguré le paysage politique local. Il est plus féminin, plus jeune, plus qualifié, mais aussi moins expérimenté dans la fonction. Reste à savoir si ces caractéristiques vont de pair avec de nouveaux projets, de nouvelles dispositions d'esprit, de nouveaux modes de raisonnement, de nouvelles représentations ou de nouveaux imaginaires.

L'échiquier politique du Pays de Bitche est globalement peu marqué par des affiliations politiques affirmées. Seuls les candi-

dates de la ville de Bitche s'affichent sous une étiquette politique. Étiquette politique de facto exigée par le ministère de l'Intérieur pour les communes de plus de 3 500 habitants, une nuance qui met un terme au classement « sans étiquette ». En l'occurrence, à Bitche au premier tour en 2020, se sont affrontés trois candidats classés divers droite et un candidat classé divers centre ce qui illustre bien la tendance générale du Pays de Bitche qui, historiquement, a toujours été marqué à droite et au centre-droit. Si la couleur politique reste difficile à déterminer dans les villages du canton, la couleur politique générale semble avoir connu de nouvelles inflexions au cours de la décennie écoulée. Le scrutin départemental a notamment opposé une équipe Rassemblement National, une équipe divers droite et une équipe marquée UDI (Union des démocrates et indépendants) ayant remporté l'élection. Les partis de gauche ont toujours été très peu représentés dans le Pays de Bitche et les Verts y sont quasiment inexistantes. Le phénomène le plus marquant des derniers scrutins tient à la forte percée de l'extrême-droite. Pour preuve, au premier tour des présidentielles en 2017, le RN l'emportait dans les 46 communes du canton. Au second tour, le RN l'emportait dans 22 communes. EELV qui avait rallié le PS recueillait à peine 4 % des suffrages, ce qui est assurément très révélateur des écarts politiques locaux. En 2022, le scénario a été légèrement moins favorable au RN qui l'a néanmoins emporté dans 39 communes au premier tour puis dans 37 communes au second tour. Ce penchant pour l'extrême-droite semble avoir largement gagné le Grand Est et a été confirmé à maintes reprises si l'on en juge les scrutins les plus récents. Lors des Européennes en 2019, les partis d'extrême-droite sont arrivés en tête avec près de 33 % des suffrages alors que les partis écologistes et de gauche n'atteignaient que 10 % des suffrages. Idem lors des Régionales en 2021, qui ont vu les partis d'extrême-droite atteindre plus de 31 % au premier tour et ainsi talonner la liste du président de région (LR) plaçant le RN en deuxième position au second tour avec plus de 10 points d'avance sur la candidate d'union rassemblant la gauche et les écologistes. En outre, il est également remarquable d'observer que l'abstention atteint parfois des sommets au Pays de Bitche. Elle a atteint 51 % lors des européennes et 67 % lors des régionales et des départementales. Il s'avère que seules les présidentielles et les municipales obtiennent des taux de participation supérieurs à 60 %. En cela, ces deux élections apparaissent donc comme les principaux scrutins à enjeux aux yeux des électeurs du territoire.

L'abstention est fréquemment interprétée comme l'expression d'une défiance à l'endroit du personnel politique. C'est l'idée que le corps électoral donnerait au retrait civique une valeur éminemment politique supposée infléchir les orientations politiques des partis représentatifs. Il reste somme toute délicat de se prononcer sans étude approfondie. Les fortes poussées de

l'extrême-droite sont quant à elles souvent interprétées comme des signaux de protestation au sens où cette option électorale serait à mettre en lien avec un corps électoral à dominante ouvrière traduisant le malaise suscité par une crise économique et sociale. C'est une hypothèse recevable dans un contexte marqué par un taux de chômage aux alentours de 11 % et par une inflation record. Toutefois, il reste difficile de réduire le vote RN à un phénomène de désindustrialisation dans la mesure où le secteur industriel continue d'offrir des emplois mais peine à recruter. Il semble plus probable d'attribuer le phénomène à une peur du déclassement caractéristique d'une population à forte composition ouvrière, même s'il a été établi que la préférence pour le RN progressait également chez les périurbains en trajectoire d'ascension sociale, de sorte que le vote RN semble exprimer plus généralement le désir d'une respectabilité sociale par l'importance accordée au travail et à l'effort individuel. Une autre explication intéressante pourrait-être celle d'une relégation spatiale à mettre en lien avec le sentiment d'enclavement perceptible dans les discours de certains habitants. C'est l'hypothèse avancée par le démographe Hervé Le Bras pour qui, l'un des déterminants majeurs du vote RN est l'éloignement des « centres de décision ». Si l'hypothèse est recevable pour ce qui concerne les gares et les services publics, elle l'est nettement moins concernant les commerces qui, en dépit de la concurrence avec le géant Amazon continuent de s'implanter sur le territoire – en particulier les grandes surfaces – à la faveur de l'aménagement de zones commerciales (au détriment des centre-bourgs). S'il est globalement périlleux de prétendre observer un affaiblissement marqué des sociabilités traditionnelles de même qu'une dégradation des conditions d'existence individuelle et collective au Pays de Bitche, la percée du RN relève probablement d'une multiplicité de déterminants à la fois individuels, démographiques, historiques, sociaux et territoriaux. La forte présence d'artistes à Meisenthal ou d'Allemands à Rolbing peut par exemple totalement modifier la carte électorale. Il convient donc d'être très prudent dans les interprétations. Tout au plus peut-on constater que le programme du RN exerce actuellement une séduction incontestable sur le corps électoral. La profession de foi des candidats RN aux élections départementales offre ainsi un reflet des préoccupations locales: recentrage des crédits publics en faveur de la qualité de vie des habitants (retraite, handicap, enfance) plutôt qu'en faveur des mineurs isolés étrangers considérés comme responsables de l'insécurité, soutien aux petites entreprises et revitalisation de la fierté mosellane. Toutefois, de manière plus globale, à l'heure des défis environnementaux, le plus étonnant tient probablement à la quasi-inexistence de considérations écologiques et climatiques dans l'ordre des préoccupations des édiles et de la population.

Ressources

- Barbier, Rémi, Hammann, Philippe. 2021. *La Fabrique contemporaine des territoires*. Paris: Le Cavalier Bleu.
- Beck, Joël. 2005. *Le Pays de Bitche. 1900-1939*. Saint-Avertin: Éditions Sutton.
- Buchheit, René. 2006. *Charles-Albert Buchheit 1862-1933 curé de Lengelsheim: un prêtre engagé*. In *Bitche: Monographie Lengelsheim « Le catholicisme omniprésent »*, Médiathèque de Bitche.
- Calame, Matthieu. 2020. *Enraciner l'agriculture. Société et systèmes agricoles, du Néolithique à l'Anthropocène*. Paris: PUF.
- Caroué, Laurent. Sous la dir. 2017. *La France des 13 régions*. Paris: Armand Colin.
- Demoux, Pierre. 2022. *À la poursuite du train fantôme*. Paris: La Tengo.
- Depraz, Samuel. 2017. *La France des marges. Géographie des espaces « autres »*. Paris: Armand Colin.
- Desage, Fabien, Gueranger, David. 2011. *La politique confisquée. Sociologie des réformes et des institutions intercommunales*. Paris: Éditions du Croquant.
- Dörner, Daniela. 2011. « Vitalité du francique en Lorraine germanophone ? Lidil, revue de linguistique et de didactique des langues », *Langues minor(is)ation et marginalisation*, n° 44, p. 27-42.
- Douillet, Anne-Cécile, Lefebvre, Rémi. 2017. *Sociologie politique du pouvoir local*. Paris: Armand Colin.
- Genot, Jean-Claude, Kurtz, Claude. 1991. « Le statut du faucon pèlerin (Falco peregrinus) dans les Vosges du Nord. » *La Petite-Pierre: Annales scientifiques de la réserve de biosphère transfrontalière Vosges du Nord-Pfälzerwald*, n° 1, p. 17-24.
- Gocel-Chalté, David, Guerold, François, Knapp, Hannes, Robin, Vincent. 2020. "Anthracological analyses of charcoal production sites at a high spatial resolution: the role of topographical parameters in historical tree taxa distribution in Northern Vosges Mountains (France)." *Vegetation History and Archaeobotany*, n° 29, p. 641-655.
- Gouriveau, Emilie. 2020. *Résilience des écosystèmes: approche multiproxy de l'impact environnemental des activités humaines passées et récentes dans les Vosges du Nord (mines, verreries, activités militaires et agro-pastorales)*. Université de Franche-Comté: Thèse de doctorat.
- Gueslin, André. 1982. *De la caisse rurale à la banque sociale: Le Crédit Mutuel*. Strasbourg: COPRUR.
- Jacops, Marie-France, Guillaume, Jacques, Hemmert, Didier. 1990. *Le Pays de Bitche*. Metz: Serpenoise/L'Inventaire.
- Jappe, Anselm. 2020. *Béton. Arme de construction massive du capitalisme*. Paris: L'Échappée.
- Jehin, Philippe. 2007. « Rivières, étangs et pisciculture dans les Vosges du Nord avant la Révolution. » *La Petite-Pierre: Annales scientifiques de la réserve de biosphère transfrontalière Vosges du Nord-Pfälzerwald*, n° 13, p. 91-112.
- Jehin, Philippe. 2005. *Les forêts des Vosges du Nord du Moyen Âge à la Révolution. Milieux, usages, exploitations*. Strasbourg: PUS.
- Laumesfeld, Daniel. 1996. *La Lorraine francique, culture mosaïque et dissidence linguistique*. Paris: L'Harmattan.
- Mariet, Anne-Lise, Bégeot, Carole, Gimbert, Frédéric, Gauthier, Joseph, Fluck, Pierre, Walter-Simonnet, Anne-Véronique. 2016. "Past mining activities in the Vosges Mountains: Impact on vegetation and metal contamination over the past millennium", *The Holocene* 26, p. 1 225-1 236.
- Martin, Nicolas. 1990. *La France fortifiée. Châteaux, villes et places fortes*. Paris: Nathan.
- Mathis, Denis, Mathis, Anne. 2023. « Les paysages des anciennes frontières militaires de l'Europe (1860-1945). Pour une transition des anciens territoires de défense en territoires touristiques. » In Müller, Susanne, Michel, Aurélie. Sous la dir. *Paysage(s) de l'étrange. Arts et recherche sur les traces des patrimoines de guerre dans le monde. Lormont: Le Bord de l'Eau*, p. 169-182.
- Meyer, Léon. 2020. « Le Crédit Mutuel à Bining, cent ans après. » In *Bitche: La Revue du Pays de Bitche*, section du Pays de Bitche de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine (SHAL), n° 18, p. 41-49.
- Morand, Sylvain. 2004. *Les Vosges du Nord. Observatoire photographique du paysage*. Les Imaginayres.
- Morin, Edgar. 2013. *Commune en France. La métamorphose de Plozévet*. Paris: Fayard/Pluriel, 1^{re} éd. 1967.
- Muller, Yves. Sous la dir. 2012. *La biodiversité – Faune – Flore – Fonge – de la réserve de la Biosphère des Vosges du Nord*. Ciconia, vol. 36.
- Razemon, Olivier. 2016. *Comment la France a tué ses villes*. Paris: Rue de l'échiquier.
- Rispaill, Marielle, 2003. *Le francique: de l'étude d'une langue minorée à la socio didactique des langues*. Paris: L'Harmattan.
- Rispaill, Marielle, Haas-Heckel, Marianne, Atamaniuk, Hervé. 2018. *Le Platt Iorrain pour les Nuls*. Paris: First.

- Rivat, Mathieu. 2017. *Ces maires qui changent tout. Le génie créatif des communes*. Arles: Actes Sud, coll. Domaine du possible.
- Robin, Bernard. 2002. *Bitche et ses environs. Chroniques d'un siècle*. Saint-Avertin: Éditions Sutton.
- Robin, Bernard. Sous la dir. 2006. *Le Pays de Bitche, il y a 250 ans*. Bitche: Société d'Histoire et d'Archéologie du Pays de Bitche.
- Rochel, Xavier. 2017. Une biogéographie historique. Forêts et industries dans le comté de Bitche au XVIII^e siècle. *Histoire & Mesure*, 32 (2), pp. 9-38.
- Rocolle, Pierre. 2008. *2 000 ans de fortification française. Du IV^e siècle avant Jésus-Christ au mur de l'Atlantique*. Paris: Lavauzelle, 1^{er} éd. 1972.
- Roth, François. 2013. *La Lorraine annexée 1871-1918*. Metz: Serpenoise.
- Sadoun, Bernard. 2005. *Les origines du Crédit Mutuel*. Strasbourg: COPRUR, Bibliothèque alsatique du Crédit Mutuel.
- Says, Jean-Marie. 2020. *Raiffeisen. Biographie du pionnier du mutualisme*. Le Quotidien.
- Schnitzler, Annik. 2020. « Cent ans de dynamique forestière spontanée en plein petit âge glaciaire dans le Pays de Bitche, Lorraine. » *Revue forestière française, AgroParisTech*, n° 72, vol. 4, p. 361-376.
- Schnitzler, Annik, Walter-Simonet, Anne-Véronique. 2023. « Entre créations et disparitions: histoire et environnements des étangs du Pays de Bitche. » *Bitche: Les Cahiers Lorrains*, Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine (SHAL), p. 47-58.
- Subra, Philippe. 2018. *Géopolitique de l'aménagement du territoire*. Paris: Armand Colin.
- Sueur, Jérôme. 2022. *Le Son de la Terre*. Chroniques radiophoniques. Arles: Actes Sud.
- Sueur, Jérôme. 2023. *Histoire naturelle du silence*. Arles: Actes Sud.
- Teil, Geneviève. 2013. « Le label AB, dispositif de promesse ou de jugement ? » *Natures Sciences Sociétés*, n° 21, p. 213-222.
- Thiollay, Jean-Marc, Bretagnolle, Vincent. 2004. « Rapaces nicheurs de France. » *Distribution, effectifs et conservation*. Neuchâtel: Delachaux et Niestlé.
- Wagner, Claude. 2015. *La vie sociale dans un café lorrain*. Strasbourg: Jérôme Do Bentzinger.
- Wagner, Claude. 2019. *L'automobile et le supermarché. 50 ans de dérive consumériste*. Vulaines sur Seine: Éditions du Croquant.

SITES WEB

- LabEx DRIIHM (Dispositif de Recherche Interdisciplinaire sur les Interactions Hommes-Milieus)
www.driihm.fr
- Observatoire des territoires
www.observatoire-des-territoires.gouv.fr
- Atlas des Régions Naturelles
www.archive-arn.fr
- Office du tourisme du Pays de Bitche
www.tourisme-paysdebitche.fr
- Communauté de communes du Pays de Bitche
www.cc-paysdebitche.fr
- Centre international d'art verrier
www.ciav-meisenthal.fr
- Parc naturel régional des Vosges du Nord
www.parc-vosges-nord.fr

TABLE DES MATIÈRES

AVANT PROPOS	3
Fabien Hein	
INTRODUCTION	11
Fabien Hein	

I. PAYSAGES

1. Les formes agraires héritées du Moyen Âge: il y en a partout!	25
Damien Ertlen, Benjamin Keller, Pierre Alexis Herrault & Vincent Robin	
2. Cent ans de libre évolution des forêts du Pays de Bitche, dans le contexte climatique extrême du Petit Âge Glaciaire (XVII^e-XVIII^e siècle)	28
Annik Schnitzler	
3. Les ruines militaires, un patrimoine entre histoire et géomorphologie	31
Stéphane Cordier	
4. L'empreinte des camps militaires	34
Emmanuel Chiffre, Denis Mathis, Tanguy Nierderlander & Anne Mathis	
5. Les étangs ont une histoire	40
Annik Schnitzler & Anne-Véronique Walter-Simonnet	
6. La qualité des rivières	46
Alban Cairault	
7. Les visages de l'agriculture	50
Déborah Kessler-Bilthauer	
8. L'origine des paysages	53
Vincent Robin, Loïc Duchamp, Pascale Ruffaldi, Anne-Véronique Walter-Simonnet & Annik Schnitzler	
9. La résurgence du faucon pèlerin	56
Loïc Duchamp & Claude Kurtz	
10. Le castor fait son retour dans les rivières des Vosges du Nord	62
Alban Cairault, Christophe Fabing & Marie-Laure Tonnelier	
11. Le paysage sonore	66
Fabien Hein	
12. Le Platt, une langue plus vraie que nature	68
Hervé Atamaniuk	
13. Le Platt comme patrimoine vivant	71
Hervé Atamaniuk	

II. HÉRITAGES

1. Le Pays de Bitche et la stratification des mémoires	79
Laurent Jalabert	
2. Les châteaux-forts du Pays de Bitche: de la ruine au géopatrimoine	83
Christelle Balouzat-Loubet, Denis Mathis, Stéphane Cordier & Anne Mathis	
3. Les héritages de la Ligne Maginot	89
Emmanuel Chiffre, Denis Mathis, Tanguy Nierderlander & Anne Mathis	
4. Les hydrosystèmes défensifs de la Ligne Maginot	94
Emmanuel Chiffre, Denis Mathis, Tanguy Nierderlander & Anne Mathis	
5. De la ville-citadelle à la ville de garnison	98
Emmanuel Chiffre, Denis Mathis & Tanguy Nierderlander	
6. Les camps de sûreté	103
Emmanuel Chiffre, Denis Mathis, Tanguy Nierderlander & Anne Mathis	
7. La dissolution du 4^e Cuir	106
Joël Beck	
8. L'impact environnemental des activités militaires dans le camp de Bitche	109
Benjamin Cancès, Jessy Jaunat, Marie Ponthieu, Béatrice Marin, Vincent Robin & Pascale Bauda	

9. La production de charbon de bois dans le Pays de Bitche	113
Vincent Robin, David Gocel-Chalté, Hannes Knapp & François Guérolde	
10. Les héritages des activités de charbonnage	116
Anne Poszwa, Anne Gebhart, Vincent Robin & Laurence Mansuy Huault	
11. La nature des sols et leurs usages. Quels impacts sur la maladie de Lyme dans le Pays de Bitche?	120
Pascale Bauda, Nathalie Boulanger, Delphine Aran, Marie-Claire Lett, Armand Maul, Baba Issa Camara, Annik Schnitzler, Cathy Barthel, Marie Zaffino & Fabien Hein	
12. La naissance des Caisses Raiffeisen dans l'Alsace-Lorraine annexée à la fin du XIX^e siècle	123
Marie-Claire Lett	
13. L'émergence et la pérennisation des Caisses Raiffeisen	125
Marie-Claire Lett	

III. DYNAMIQUES

1. Démographie et cadre de vie	133
Fabien Hein	
2. Les dynamiques économiques du Pays de Bitche	136
Fabien Hein	
3. Le départ de l'armée, quels impacts territoriaux?	139
Emmanuel Chiffre, Denis Mathis & Tanguy Nierderlander	
4. Vers une raréfaction des services publics au Pays de Bitche	143
Fabien Hein	
5. Quelle voie prendre pour reconverter une ligne ferroviaire?	146
Joël Beck	
6. Le lent déclin des bistrotts d'une ville de garnison	150
Adeline Bouchelet	
7. La boulangerie: un commerce de proximité qui fait de la résistance	155
Claude Wagner	
8. Les recompositions du commerce de centre-ville à Bitche	157
Pierric Calenge	
9. Le tourisme militaire: une forme de reterritorialisation	162
Emmanuel Chiffre, Denis Mathis, Tanguy Nierderlander & Anne Mathis	
10. Un état des lieux des théâtres au Pays de Bitche	166
Alphonse Walter	
11. La tour de Goetz, un patrimoine à retardement?	168
Yann Grienberger	
12. Les élus du Pays de Bitche et leur corps électoral	174
Fabien Hein	

RESSOURCES	179
-------------------------	-----

AUTRICES & AUTEURS

Delphine Aran

Maîtresse de conférences de pédologie, université de Lorraine, LIEC

Hervé Atamaniuk

Directeur des affaires culturelles à la ville de Sarreguemines

Christelle Balouzat-Loubet

Maîtresse de conférences en histoire médiévale, université de Lorraine, LOTERR

Cathy Barthel

Ingénieure d'étude, université de Strasbourg, Institut de Bactériologie

Pascale Bauda

Professeure de microbiologie, université de Lorraine, LIEC

Joël Beck

Président de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine, SHAL

Adeline Bouchelet

Enseignante d'histoire-géographie, lycée Teyssier, Bitche

Nathalie Boulanger

Professeure de parasitologie et mycologie médicales, université de Strasbourg, Institut de Bactériologie

Alban Cairault

Hydrobiologiste, responsable du pôle ingénierie écologique, Ecolimneau

Pierric Calenge

Professeur agrégé de géographie, PRAG université de Lorraine, LOTERR

Baba Issa Camara

Maître de conférences de mathématiques appliquées, université de Lorraine, LIEC

Benjamin Cances

Maître de conférences en sciences de la Terre, Université de Reims Champagne-Ardenne, GEGENA

Emmanuel Chiffre

Maître de conférences en géographie, université de Lorraine, LOTERR

Stéphane Cordier

Professeur de géographie, université de Lorraine, LOTERR

Loïc Duchamp

Conservateur de la Réserve Naturelle des Rochers et Tourbières du Pays de Bitche, PNRVN

Damien Ertlen

Maître de conférences HDR en géographie, université de Strasbourg, LIVE

Christophe Fabing

Technicien Gestion de la Réserve Naturelle des Rochers et Tourbières du Pays de Bitche et zones humides, SYCOPARC

Anne Gebhardt

Ingénieure de recherche, INRAP, Ludres

David Gocel-chalte

Ingénieur de recherche, ANDRA-OPE, Bure & post-doctorant en microbiologie, université de Lorraine

Yann Grienenberger

Directeur du Centre International d'Art Verrier, Meisenthal

François Guerold

Professeur émérite en biologie des populations et écologie, université de Lorraine, LIEC

Fabien Hein

Maître de conférences en sociologie, université de Lorraine, 2L2S/LIEC

Pierre Alexis Herrault

Maître de conférences en géographie, université de Strasbourg, LIVE

Laurent Jalabert

Maître de conférences HDR en histoire moderne, université de Lorraine, CRULH

Jessy Jaunat

Maître de conférences en sciences de la Terre, Université de Reims Champagne-Ardenne, GEGENA

Benjamin Keller

Doctorant en géographie, université de Strasbourg, LIVE

Déborah Kessler-Bilthauer

Docteure en ethnologie, université de Lorraine, 2L2S

Hannes Knapp

Ingénieur de recherche, CEZA, Allemagne & post-doctorant en dendrochronologie, université de Lorraine, LIEC

Claude Kurtz

Président de SOS Faucon pèlerin-Lynx

Marie-Claire Lett

Professeure émérite de microbiologie, université de Strasbourg, GMGM

Laurence Mansuy-Huault

Maîtresse de conférences en géochimie, université de Lorraine, LIEC

Béatrice Marin

Professeure des universités en sciences de la Terre, Université de Reims Champagne-Ardenne, GEGENA

Anne Mathis

Professeure des écoles, chercheuse associée au LOTERR

Denis Mathis

Maître de conférences en géographie, université de Lorraine, LOTERR

Armand Maul

Professeur émérite de mathématiques appliquées, université de Lorraine, LIEC

Tanguy Nierderlander

Doctorant en géographie, université de Lorraine, LOTERR

Marie Ponthieu

Maîtresse de conférences en sciences de la Terre, Université de Reims Champagne-Ardenne, GEGENA

Anne Poszwa

Maîtresse de conférences HDR en biologie, université de Lorraine, LIEC

Vincent Robin

Professeur en biologie des populations et écologie, université de Lorraine, LIEC

Pascale Ruffaldi

Maîtresse de conférences en microbiologie, université de Franche-Comté, Chrono-Environnement

Annik Schnitzler

Professeure associée d'écologie, MNHN

Marie-Laure Tonnelier

Animatrice des ZPS des sites Natura 2000 du PNR Vosges du Nord, SYCOPARC

Claude Wagner

Enseignant en sciences économiques et sociales, chercheur associé au SAGE, université de Strasbourg

Alphonse Walter

Enseignant d'allemand, président du Lothringer Theater

Anne-Véronique Walter-Simonnet

Maîtresse de conférences en microbiologie, université de Franche-Comté, Chrono-Environnement

Marie Zaffino

Assistante ingénieure, université de Lorraine, LIEC

REMERCIEMENTS

L'idée d'implanter un OHM au Pays de Bitche est née au Québec en 2012 à la suite d'une conversation avec Robert Chenorkian, concepteur des OHM et alors responsable scientifique et technique (RST) du LabEx DRIHM chapeautant l'ensemble des OHM. L'OHM Pays de Bitche (OHM PdB) n'existerait pas sans lui et nous lui sommes infiniment reconnaissants pour la confiance qu'il nous a accordé au fil du temps. Corinne Pardo a pris sa suite en tant que RST après avoir occupé le poste d'ingénieure de recherche au côté de Robert Chenorkian. Elle a suivi le montage de l'OHM PdB de près depuis sa création. Sa présence discrète, dotée d'une capacité hors du commun à apporter des solutions à des problèmes complexes sont l'expression d'une générosité sans faille dont notre gratitude, exprimée en mots, ne parviendra jamais à égaler. Pardon et merci pour cette asymétrie Corinne !

Le CNRS et l'université de Lorraine nous ont d'emblée soutenu courant 2013 au moyen d'un PEPS Mirabelle (Projet Exploratoire Premier Soutien) ayant permis la préfiguration de l'OHM PdB. Ce temps de préfiguration a permis aux collègues de l'université de Lorraine de nouer des liens entre eux (les plus actifs comptent parmi les auteurs de cet ouvrage, à l'exception de Fabien Thomas et Simone Orzechowski) de même qu'avec un ensemble hétéroclite d'acteurs locaux qu'il faut remercier ici chaleureusement au risque d'en oublier : Jean-Claude Génot, Loïc Duchamp, Michael Weber (Parc naturel régional des Vosges du Nord), Franck Jacquemin, Irène Bée, Nicolas Dericbourg, Bernard Woerly (Office National des Forêts), le colonel Benoit Chrissent, le lieutenant-colonel Pascal Barrois, le capitaine Jean-Yves Goetzmann, Marie-Angélique Brachet (16^e bataillon de chasseurs à pied), Catherine Bertholle, Fernand Kanzler (Association Mosellane d'Économie Montagnarde), Vanina Chauvet, Robert Allmang (Syndicat Mixte de l'arrondissement de Sarreguemines), Marie Baerenzung (médiathèque Joseph Schaeffer de Bitche), Philippe Kieffer (Artopie), Estelle Germain (Centre de Recherche et d'Observation sur les Carnivores), Claude Kurtz (SOS Lynx-Faucon pèlerin), Angela Hamman, Adeline Bouchelet, Nathalie Guehl, Cécile Jacob, Daniel Maréchal (Lycée Teyssier), Francis Vogt, David Suck, Emmanuelle Fischer (Communauté de communes du Pays de Bitche), Serge Weil (Office du tourisme du Pays de Bitche), Sophie Pastor (conseillère départementale de la Moselle pour le canton de Bitche), Saïd Sonia, Patrice Muller (Office Français de la Biodiversité).

Il faut ajouter ici que Thierry Heulin, directeur de recherche CNRS et Samuel Robert, chargé de recherche CNRS ont tous deux grandement épaulé nos réflexions au stade de la préfiguration de l'OHM PdB en nous faisant profiter de leur expérience. Damien Davy, directeur de l'OHM Oyapock, a quant à lui partagé son expérience éditoriale pour nous aider à penser les différentes étapes de la conception d'un ouvrage. Merci à eux.

Il convient de ne pas oublier qu'en arrière-plan, tout un ensemble d'acteurs s'activent, se démènent parfois, pour nous faciliter la tâche au quotidien. On citera en premier lieu les chevilles ouvrières du LIEC, notre structure d'adossement, avec son inénarrable secrétaire générale Christine Aussenac, doublée de l'extraordinaire Catherine Pierson et de ses prédécesseurs, Maryline Goergen et Romuald Charpentier. Au sein du LabEx DRIHM, il faut citer les informaticiens Mathieu Massaviol et Arnaud Jean-Charles ayant créé notre site web. À l'UFR Sciences Humaines et Sociales-Metz de l'université de Lorraine, il faut citer Piero Galloro, Pierre Moulin, Didier Sutter et Sylvie Chabot. À la communauté de communes du Pays de Bitche, Isabelle Collet, Laurent Dross et Franck Philippi. Que toutes et tous soient remerciés pour leur aide et leur participation.

Par ailleurs, des petites mains, nommées stagiaires et/ou étudiants, étudiantes ont participé aux recherches dont il est question dans ce livre. En réalité, sans eux, un grand nombre de résultats présentés dans cet ouvrage n'existeraient tout bonnement pas. Ils sont trop nombreux pour être listés ici, mais cela ne nous empêche pas de les remercier collectivement de même que leurs enseignants, en particulier Geremia Cometti et Jeanne Teboul de l'Institut d'ethnologie de l'université de Strasbourg.

De manière tout aussi souterraine, une poignée d'universitaires à la retraite nous ont fait profiter de leur inégalable expérience académique en acceptant avec enthousiasme de participer au comité de lecture des textes de cet ouvrage. Ce comité « œil de lynx » était composé de Jean-Marc Leveratto, professeur de sociologie, Jean-Pierre Husson, professeur de géographie, Thierry Heulin, agronome, directeur de recherche et Marie-Claire Lett, professeure de microbiologie. Nous leurs en sommes très reconnaissants.

Enfin, un autre comité de lecture en charge de l'harmonisation des textes a été constitué autour de l'incontournable Marie-Claire Lett, Marie Baerenzung (directrice de la médiathèque de Bitche) et Daniel Maréchal (professeur de sciences économiques et sociales). Leur engagement, leur gentillesse et leur humour sont à saluer au plus haut degré.

Comme de juste, il faut également remercier vivement les auteurs et les photographes ayant contribué à donner vie à cet ouvrage. De même qu'il faut remercier Julie Bassinot et Marie Damageux de l'atelier de design graphique WIP Office pour avoir donné une forme graphique à ce livre.

Il faut également adresser notre gratitude aux habitants et aux élus du Pays de Bitche ayant pris le temps de répondre à nos innombrables questions et questionnaires. Nous sommes également gré à tous ceux qui viennent régulièrement ou non assister à nos conférences-débats ou lectures dans la nature et se régaler de soupes et de tartines dans la foulée. À ce titre, grand merci à ceux qui nous régalent les yeux, les oreilles et le ventre lors des séminaires de restitution, des conférences ou des lectures : Gloria & Robin Chall, Yannick Unfricht, Sylvain Senger, Aurel King et les bénévoles d'Artopie.

Pour finir, un petit mot en mémoire de Patrick Giessberger (directeur de l'université populaire Sarreguemines-Confluences) et Gérard Humbert (maire de Bitche) qui nous ont quittés au cours de l'aventure OHM PdB alors qu'ils en étaient parties prenantes depuis le début. Cet ouvrage leur est dédié (RIP).

Crédits photographiques

Adeline Bouchelet (p.151) ; Pierric Calenge (p.160) ; Stéphane Cordier (p.32, 34) ; Florian Girardin (p.57) ; Fabien Hein (p.47, 145, 157, 160) ; André Humbert (p.37, 99) ; Bernadette Kirsch (p.126, 127) ; Anne Mathis (p.85, 90, 91, 97, 105, 164 à 166) ; Denis Michel (p.63) ; Tanguy Niederlander (p.79, 80-81, 105, 140, 143, 160) ; Guy Rebmeister (p.171 à 173) ; Quentin Robert avec l'aimable contribution de Florian Munich (couverture, p.8-9) ; Vincent Robin (p.113, 115) ; Annik Schnitzler (p.41, 42-43) et Marie-Christine Steckle (p.19, 22-23, 51, 72, 76-77, 108, 130-131, 135, 148-149).

Toutes les photographies ont été gracieusement mises à disposition par leurs auteurs afin d'illustrer cet ouvrage. Tous droits réservés.

Sources (cartographies et graphiques)

Cartes du Pays de Bitche (p.13 à 17) dessinées par Seb Mugel ; Carte IGN, Géoportail, Remonter le temps, Wikimaginot (p.38-39) et Carte IGN, Géoportail, Remonter le temps, Wikimaginot d'après la classification Corine Land Cover de 2018 (p.87, 97) redessinées par Tanguy Niederlander en 2023.

Sauf mention contraire, les graphiques ont été réalisés par les auteurs des textes correspondants.

L'ensemble du corpus a été graphiquement harmonisé par WIP Office.

Conception graphique et éditoriale, dessin des cartes et graphiques

WIP Office

Suivi éditorial et iconographique

Fabien Hein

Relectures

Fabien Hein, Marie-Claire Lett, Marie Baerenzung & Daniel Maréchal

Impression

Graphius, Belgique

Papiers

Munken Print Cream 90g/m², Fedrigoni Nettuno Grigio 215g/m²

Typographies

Reglo (dessinée par Sebastien Sanfilippo, distribuée par Openfoundry, augmentée par WIP Office) & Lora (dessinée par Alexei Vanyashin et Olga Karpushina, GoogleFonts)

Dépot légal

Mars 2024

Premier tirage

250

ISBN

979-10-415-3640-5

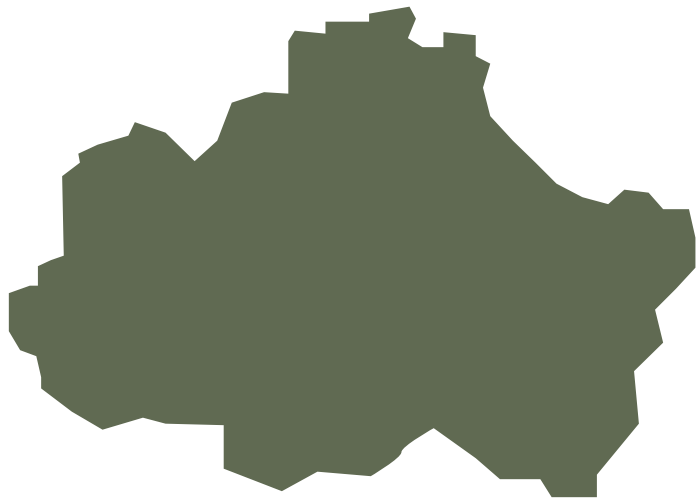
Prix public

15 € TTC

Si malgré les efforts entrepris par les auteurs afin de contacter les ayants droits des images reproduites, des omissions se vérifient, merci de nous en avvertir. Nous veillerons à ajouter les mentions nécessaires lors d'une prochaine édition.

Cet ouvrage a été réalisé dans le cadre de l'OHM « Pays de Bitche » et a bénéficié d'une aide de l'État gérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre du LabEx DRIIHM, programme « Investissements d'avenir ». Référence : ANR-11-LABX-0010.







15 euros TTC
ISBN 979-10-415-3640-5



PRESSES
UNIVERSITAIRES
DU BITCHERLAND